



National Library  
of Canada

Bibliothèque nationale  
du Canada

Canadian Theses Service

Services des thèses canadiennes

Ottawa, Canada  
K1A 0N4

## CANADIAN THESES

### NOTICE

The quality of this microfiche is heavily dependent upon the quality of the original thesis submitted for microfilming. Every effort has been made to ensure the highest quality of reproduction possible.

If pages are missing, contact the university which granted the degree.

Some pages may have indistinct print especially if the original pages were typed with a poor typewriter ribbon or if the university sent us an inferior photocopy.

Previously copyrighted materials (journal articles, published tests, etc.) are not filmed.

Reproduction in full or in part of this film is governed by the Canadian Copyright Act, R.S.C. 1970, c. C-30.

**THIS DISSERTATION  
HAS BEEN MICROFILMED  
EXACTLY AS RECEIVED**

## THÈSES CANADIENNES

### AVIS

La qualité de cette microfiche dépend grandement de la qualité de la thèse soumise au microfilmage. Nous avons tout fait pour assurer une qualité supérieure de reproduction.

S'il manque des pages, veuillez communiquer avec l'université qui a conféré le grade.

La qualité d'impression de certaines pages peut laisser à désirer, surtout si les pages originales ont été dactylographiées à l'aide d'un ruban usé ou si l'université nous a fait parvenir une photocopie de qualité inférieure.

Les documents qui font déjà l'objet d'un droit d'auteur (articles de revue, examens publiés, etc.) ne sont pas microfilmés.

La reproduction, même partielle, de ce microfilm est soumise à la Loi canadienne sur le droit d'auteur, SRC 1970, c. C-30.

**LA THÈSE A ÉTÉ  
MICROFILMÉE TELLE QUE  
NOUS L'AVONS REÇUE**

HUBERT AQUIN  
AU  
QUARTIER LATIN

---

par  
JOANNE WHALEN

Département des lettres françaises

Faculté des arts

Thèse présentée à l'Ecole des études supérieures  
de l'Université d'Ottawa

en vue de l'obtention de la Maîtrise ès arts (Lettres françaises): M.A.

© Joanne Whalen, Ottawa, Canada, 1986.



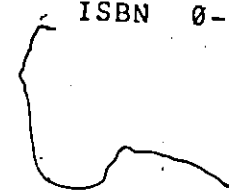
Permission has been granted to the National Library of Canada to microfilm this thesis and to lend or sell copies of the film.

The author (copyright owner) has reserved other publication rights, and neither the thesis nor extensive extracts from it may be printed or otherwise reproduced without his/her written permission.

L'autorisation a été accordée à la Bibliothèque nationale du Canada de microfilmer cette thèse et de prêter ou de vendre des exemplaires du film.

L'auteur (titulaire du droit d'auteur) se réserve les autres droits de publication; ni la thèse ni de longs extraits de celle-ci ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation écrite.

ISBN 0-315-30961-X



## REMERCIEMENTS

Monsieur Yvan Lepage, professeur titulaire au département des Lettres françaises de l'Université d'Ottawa, a bien voulu diriger cette thèse; nous souhaitons ici le remercier très sincèrement de sa patience et de ses précieux conseils.

"A vrai dire, je ne sais pas ce que je pense de lui. Il n'est pas longtemps le même. Il ne s'attache à rien; mais rien n'est plus attachant que sa fuite. Vous le connaissez depuis trop peu de temps pour le juger. Son être se défait et se refait sans cesse. On croit le saisir ... c'est Protée. Il prend la forme de ce qu'il aime. Et lui-même, pour le comprendre il faut l'aimer."

André Gide

Les Faux-Monnayeurs

## INTRODUCTION

Hubert Aquin aimait bien surprendre, créer un peu de mystère et obliger le lecteur à s'adonner à une sorte de décryptage de textes à plusieurs dimensions. Il a en un sens jeté les bases de son propre mythe, mythe que la critique a bien nourri, même de son vivant, un peu comme si la littérature québécoise avait besoin d'un monument. Soit. Mais il ne suffit plus de parler du Grand Aquin et de considérer son oeuvre comme un temple sacré. Il faut aussi essayer de comprendre réellement ses écrits et de les apprécier à leur juste valeur, ce dont ils ne manquent certes pas, ni d'intérêt.

Dans cette entreprise, les textes de jeunesse de l'auteur prennent une importance toute particulière: peu connus de la critique et du public et peu accessibles, ils sont tout désignés pour une étude objective, et permettent de découvrir H. Aquin sous un nouvel éclairage.

La thèse se propose donc d'analyser les textes que H. Aquin a publiés dans le journal des étudiants de l'Université de Montréal, le Quartier latin, de 1948 à 1951, c'est-à-dire à l'époque où il y étudiait. Par une analyse de ces textes et, là où cela est possible et pertinent, des circonstances et du contexte socio-politico-culturel entourant leur rédaction, on essaiera d'esquisser un portrait du jeune intellectuel à l'"âme livresque" qu'était H. Aquin à cette époque. L'objet sera en quelque sorte de décrire la naissance d'une pensée, de dresser un tableau, un bilan des préoccupations de H. Aquin, de ce

qu'il dit et parfois ne dit pas en tant que collaborateur et directeur du Quartier latin.

La nature du corpus appelle une méthode d'analyse thématique-chronologique: les grands thèmes ou plutôt les grandes préoccupations présentes dans ces écrits seront regroupées par champs pour ensuite être analysées dans une perspective chronologique. Cela permettra d'identifier certains intérêts de H. Aquin au cours de cette période, et de voir quels auteurs il lisait et citait.

Compte tenu du peu de recul que nous pouvons avoir actuellement face à l'oeuvre et de l'impossibilité où nous sommes d'accéder à nombre de "documents Aquin", il est plus honnête de laisser parler l'oeuvre même, de laisser son contenu et l'époque qui entoure l'écriture l'éclairer.

Il a fallu en quelque sorte essayer de mettre de côté l'idée que nous avons pu nous faire de H. Aquin et de son oeuvre au cours des années pour pouvoir aborder ses premiers écrits avec un regard neuf, évitant soigneusement de lire les premiers textes à la lumière des romans écrits quinze ou vingt ans plus tard.

Nous avons voulu aborder les textes que H. Aquin a publiés dans le Quartier latin comme une entité, un corpus autonome et démontrer ce qui en fait l'intérêt. Non pas créer un nouveau personnage, différent de celui du mythe, mais pour découvrir un H. Aquin qui en est à faire ses premières armes. L'écriture de ces premiers textes est

certes fort différente de l'écriture romanesque; les préoccupations le sont forcément aussi, mais certains textes annoncent timidement le brillant architecte-romancier et l'infatigable homme aux mille intérêts que deviendra Hubert Aquin.

Cette thèse part donc à la découverte du jeune étudiant, "journaliste" et penseur, et veut exposer un visage à peine connu d'Hubert Aquin.

H. Aquin étudie à l'Université de Montréal dans un Québec d'après-guerre, un Québec plus industrialisé et plus urbanisé, où les industries de guerre ont amené une nouvelle aisance matérielle, et, par là même, une certaine découverte de la liberté. On assiste à un phénomène d'émancipation et de "récupération de la conscience individuelle"<sup>1</sup>. De plus, avec l'urbanisation croissante, les villes deviennent une force culturelle envahissante et irrésistible. Nombre de nouvelles valeurs viennent supplanter les anciennes au cours des années quarante où apparaissent des tendances à l'anticléricisme et à l'indifférence religieuse. Le clergé perd graduellement de son emprise morale sur la population, à mesure que la cité se révèle cosmopolite et pluraliste.

De l'après-guerre à la Révolution tranquille, l'Eglise catholique au Québec mène un combat d'arrière-garde pour sauver ce qui

---

<sup>1</sup> Jean Hamelin, Histoire du catholicisme québécois. Le xx<sup>e</sup> siècle. Tome 2. De 1940 à nos jours, Montréal, Editions Boréal Express, 1984, p. 9.



lui reste d'autorité sur une population de plus en plus indifférente. Elle tente d'attirer la jeunesse vers des mouvements catholiques, est propriétaire de revues et de journaux et tente de récupérer la population ouvrière par la formation de syndicats catholiques. En revanche, le gouvernement veut utiliser l'influence des autorités ecclésiastiques pour diriger, ce qui donne lieu à de nombreuses tractations et à des jeux d'influence entre ces deux forces, qui sentent le besoin de s'unir pour contrôler. Jean Hamelin souligne qu'à cette époque,

la partisanerie est l'état de grâce qui permet de participer au banquet des allocations gouvernementales. [...], les chèques gouvernementaux sont le meilleur bulletin paroissial qui soit. Cette stratégie oblige l'épiscopat à un comportement prudentiel [sic], mais amène bien des clercs à collaborer avec le régime.<sup>2</sup>

Maurice Duplessis promet des subventions si le clergé l'appuie et il sait d'ailleurs sur quelles cordes jouer: le clergé veut à tout prix continuer de contrôler le système d'éducation et a par conséquent grandement besoin de subventions, notamment pour ses universités, compte tenu de ce que la prospérité amenée par la guerre permet à plus d'étudiants d'avoir accès aux études supérieures. De plus,

le gouvernement Duplessis soutient "la bonne presse" dans son combat pour le maintien d'un ordre catholique. Le Devoir et l'Action catholique [qui appartiennent au clergé dans les années quarante<sup>3</sup>] bénéficient de contrats d'impression gouvernementaux.<sup>4</sup>

<sup>2</sup> Ibid., p. 141.

<sup>3</sup> Ibid., p. 47.

<sup>4</sup> Loc. cit.

Ces derniers efforts du clergé sont de plus menacés par l'émergence d'une intelligentsia universitaire qui conteste le trop vaste pouvoir que le clergé avait pris jusque là et en toute chose. Apparaissent ainsi, à l'époque, des leaders étudiants, dont Gérard Pelletier, qui réclament la déconfectionnalisation de la société québécoise. Président général de la J.E.C. (Jeunesse étudiante catholique) en 1944, Gérard Pelletier écrivait que le clergé voulait bien laisser la paperasse aux dirigeants de l'action catholique mais non la direction des mouvements. Parlant au nom d'une génération qui plaide pour la responsabilité laïque, il dit qu'il faut former

une génération de chrétiens émancipés, autonomes, capables de marcher sur leurs propres jambes et de ne pas compter toujours sur le prêtre pour penser, concevoir et agir à leur place. <sup>5</sup>

Cette nouvelle génération de penseurs est vouée au culte de la rationalité, et ses membres sont "conscients d'avoir mission de présider aux destinées de la société tout entière par le truchement de l'Etat" <sup>6</sup>.

Mais la modernité que réclame cette nouvelle élite intellectuelle a besoin d'un visa: l'assentiment de l'Eglise. Jean Hamelin précise que

le laïc, s'il veut s'émanciper de la tutelle des clercs, n'a d'autre choix que de chercher, à l'intérieur des courants de pensée qui circulent dans l'Eglise universelle, un fondement à son autonomie. <sup>7</sup>

---

<sup>5</sup> Ibid., p. 81.

<sup>6</sup> Ibid., p. 135.

<sup>7</sup> Ibid., p. 137.

Les écrivains de la revue Cité libre (dont Pierre Elliott Trudeau et Gérard Pelletier) se font les porte-parole de cette nouvelle idéologie et dénoncent "un retard en tous les domaines qui sert les intérêts des élites traditionnelles".<sup>8</sup> Ils prêchent une nouvelle idéologie qui s'inspire des écrits d'Emmanuel Mounier et de ses disciples, publiés dans la revue Esprit, nouvelle idéologie qui "met l'accent sur les valeurs de liberté et de créativité, d'autonomie du temporel ...".<sup>9</sup>

Cependant, l'Eglise n'est pas prête à renoncer à son pouvoir et tente de s'adapter à la nouvelle vision sociale de la population et aux besoins d'une nouvelle chrétienté urbaine. Ainsi, grâce à une campagne publicitaire bien orchestrée, l'après-guerre est témoin d'un puissant courant de dévotion à Marie. Sans doute pour combler le vide creusé par l'effritement de l'esprit de famille après la guerre - en grande partie parce que les familles sont dispersées à cause du travail - l'Eglise organise un gigantesque congrès marial, en 1947. Ce congrès monopolise les énergies du clergé et des paroissiens pendant de longs mois<sup>10</sup>; et le point culminant de ce puissant courant de dévotion à Marie est sans doute la proclamation du dogme de l'Assomption en 1950. Malgré ces efforts de l'Eglise, "dans la mesure où le capitalisme se développait et où la famille paysanne se disloquait, le

---

<sup>8</sup> Ibid., p. 138.

<sup>9</sup> Ibid., p. 86-87.

<sup>10</sup> Ibid., p. 102

clergé perdait son influence idéologique" <sup>11</sup>.

C'est dans cette atmosphère de profonds bouleversements sociaux et idéologiques que H. Aquin fait ses études à l'Université de Montréal, de 1948 à 1951.

Au cours de ces années, le Quartier latin commence à se vouloir une conscience sociale et politique. C'est le début d'une radicalisation croissante du journal, une affirmation de la pensée revendicatrice et réformatrice des étudiants et une ouverture sur l'Europe <sup>12</sup>. Ces jeunes intellectuels cherchent, au-delà des cadres sociaux, politiques et intellectuels étouffants établis par un clergé omniprésent et le régime Duplessis, des sources de renouvellement et des façons d'exprimer une pensée qui ne soit pas empreinte de l'immobilisme traditionnel.

Nous ne sommes qu'à une décennie de la Révolution tranquille qui naîtra de penseurs "révolutionnaires" tels les citélibristes. En 1950, Cité libre amorce déjà la destruction des carcans québécois traditionnels et l'éveil de la conscience sociale et politique québécoise. Les étudiants s'inspirent de cette pensée et cherchent à modifier leur milieu.

---

<sup>11</sup> Gilles Bourque et Anne Légaré, Le Québec. La question nationale, Paris, Editions François Maspéro, 1979, p. 161.

<sup>12</sup> André Beaulieu et Jean Hamelin (avec Jocelyn Saint-Pierre et Jean Boucher), La Presse québécoise des origines à nos jours - Tome cinquième - 1911-1919, Les Presses de l'Université Laval, 1982, p. 269.

Jean-Jacques Pelletier et Jacques Rousseau voient ces années comme le début de la phase libérale de Quartier latin, celle où les étudiants expriment un désir de renouvellement et de progrès et réclament de profonds changements dans l'enseignement qu'ils ont subi jusqu'alors <sup>13</sup>. Ils commencent à critiquer et à contester ouvertement le système politique au nom d'un mouvement populaire. On voit naître une nouvelle pensée sociale et politique. Cette nouvelle intelligentsia prend conscience de sa valeur, voire de sa supériorité, de sa mission, revendique et conteste avec confiance au nom du changement social et de l'éveil d'une conscience nationale.

On observe au journal que le Canada a une place privilégiée entre le crouppissement de certaines civilisations européennes et l'infantilisme américain. Tout est à faire, il n'y a qu'à prendre son essor. Bien sûr cette idée n'est pas tout à fait neuve mais les étudiants la font leur. Il y a plus de théorie et de débats académiques que d'idéologies et de militantisme véritable à cette époque au Quartier latin. La parole précède l'action, on réfléchit, on analyse et on conteste verbalement plus qu'on ne passe à l'action. Les manifestations et les actions radicales viendront plus tard.

Ce sont donc des années de transition que vit le Quartier latin entre la tradition immobiliste et passive et une phase contes-

---

<sup>13</sup> Jean-Jacques Pelletier et Jacques Rousseau, "Le Quartier-Latin, de 1923 à 1969", L'Avenir des étudiants et les étudiants de l'avenir, Université du Québec à Trois-Rivières, 1970, p. 29.

tataire radicale socialisante: nous sommes à l'époque du commentaire social.

Nous étudierons les articles que H. Aquin signe dans ce journal en cherchant d'abord à définir, au chapitre premier, la façon dont il conçoit le journalisme et sa mission. La question de la conscience sociale de H. Aquin fera l'objet du deuxième chapitre. La première partie de la thèse permettra ainsi de dégager la vision que H. Aquin se faisait, à cette époque, du monde extérieur.

La deuxième partie analyse un côté plus personnel de l'auteur. Le chapitre trois le suit dans une recherche de soi qui part d'une remise en question de la foi et des valeurs reçues. Nous allons chercher à déterminer en quoi H. Aquin a été marqué par son époque et comment il essaie de concilier les nouvelles idéologies avec les valeurs traditionnelles qu'il a connues et celles qu'il découvre dans le cadre de ses études en philosophie. Il apparaîtra que les réflexions de H. Aquin sont souvent nourries des idées d'écrivains et de penseurs - surtout français - populaires et influents à l'époque, dont Sartre et Gide. Nous allons ensuite tenter de démontrer, au chapitre quatre, comment ce questionnement, qui est lui-même sans cesse mis en doute, mène H. Aquin à une recherche profondément narcissique qui aboutit à une fuite de lui-même illustrée par la création, dans des textes de fiction, de doubles littéraires. Ces articles révèlent déjà chez lui, à cette époque, un détachement, voire un refus de la réalité, à laquelle il oppose sa vision d'un monde idéal.

## PREMIERE PARTIE - REGARD SUR LE MONDE

### CHAPITRE PREMIER - Le journalisme

Pour H. Aquin, la fonction primordiale du journalisme est d'interpréter la réalité et le monde extérieur afin de dépasser l'événement et d'aller au fond des choses. Ce qu'il cherche dans un journal d'actualité, c'est une explication du monde et non une simple compilation de faits divers; la réalité banale et nue ne l'intéresse pas. Ce rôle, H. Aquin voudrait aussi l'appliquer au journalisme universitaire. Comme journaliste au Quartier latin, il ne cherche pas à jouer les reporters; et comme directeur, il se donne un rôle de commentateur, d'éditorialiste. Il aime à réfléchir sur certaines grandes questions, c'est-à-dire à donner sa vision de l'événement. Mais cela, par exemple lorsqu'il parle de la guerre de Corée, il le fait forcément et de toute évidence à partir de ce qu'il lit tous les jours dans les journaux d'actualité. Il n'a pas eu à aller chercher la "nouvelle", il la commente à l'occasion et au gré de ses intérêts. Bref, il aime davantage les idées que les faits.

Au cours de la période où H. Aquin le dirige, le Quartier latin lui sert en quelque sorte de plate-forme: sous le couvert du commentaire, en donnant sa vision des choses, c'est en fin de compte de lui-même qu'il parle et on sent qu'il a un peu forgé le journal à son image. On l'imaginerait volontiers en train de s'exclamer: "Le Quartier latin, c'est moi!"

On constate en effet que H. Aquin se complait à proclamer et à décréter des "vérités" qu'il présente comme s'il s'agissait de découvertes personnelles. Il "juge" très souvent et la sentence est toujours sans appel. Affichant une confiance illimitée en lui-même, beaucoup d'arrogance et une forte dose de narcissisme, H. Aquin s'exerce, en quelque sorte, sur cette scène qu'est pour lui le Quartier latin.

"Le journal est responsable de la direction intellectuelle de ses lecteurs" <sup>1</sup>, écrit H. Aquin en 1951. Un journal doit interpréter les faits de façon à éduquer le peuple et à agir sur ses pensées, ajoute-t-il dans le même article. Inversement, H. Aquin dit ne pas comprendre le lecteur qui se satisfait des seuls faits et qui ne cherche aucunement à les dépasser.

Dans ce seul article, H. Aquin juge donc à la fois journaux et lecteurs: un bon journal est celui qui analyse les faits et un bon lecteur est celui qui lit le bon journal en question et qui le lit pour son "avancement" intellectuel. H. Aquin s'exprime ici en fonction de ses valeurs personnelles. Pour lui c'est le côté intellectuel de la chose qui compte, l'idée plus que le fait. Et puisqu'il juge que "l'homme de la rue a besoin d'être éclairé", il laisse entendre que lui-même est éclairé, donc au-dessus de la moyenne. Il

---

<sup>1</sup> Hubert Aquin, "Nos feuilles de chou", Q.L., vol. 33, no 38, 9 mars 1951, p. 1.

(Les articles cités du Quartier latin sont d'Hubert Aquin, sauf avis contraire.

Dans les notes de renvoi, Q.L. désigne Quartier latin.)



se voit un peu comme un leader intellectuel ou un être supérieur, puisqu'il a le culte de la pensée.

Deux ans avant l'article cité ci-dessus, donc avant même d'être directeur du Quartier latin, H. Aquin écrivait que le journal devait faire sienne cette mission de "manifestation de la pensée" <sup>2</sup>. Dans cet article, il critique la trop grande place qu'occupent les annonces publicitaires dans le journal:

La présence des annonces au Quartier latin [...] constitue une des plus effarantes persécutions jamais perpétrée contre l'Esprit. Chaque pouce carré d'annonce est du terrain perdu pour la pensée [...].

Et en guise d'ultime protestation, il termine l'article par cette plaisanterie: "Sur le bord de l'abîme, arrête-toi Annonciation incontinente." <sup>3</sup> Mais il semble peu confiant que cet état de choses puisse changer; il voit la pensée éternellement engloutie sous les annonces, sous la banalité. Pour mieux manifester cette conviction, il date l'article de l'année 2021 et signe: "Husopôme Aquin petit-hasard de feu Hubert". C'est une note humoristique un peu noire qui dénote cependant un certain talent pour grossir les faits et dramatiser pour les besoins de la démonstration.

Une fois directeur, H. Aquin veut voir le journal repartir à neuf et laisser derrière lui "ses vieux habits". On sent qu'il compte laisser sa marque au journal, et il formule pour le Quartier

---

<sup>2</sup> "Mémoire sur les annonces", Q.L., vol. 32, no 9, 2 novembre 1949, p. 3.

<sup>3</sup> Loc. cit.

latin une mission toute neuve, comme pour lui insuffler une nouvelle vie. Sur un ton humoristique et enjoué qui laisse voir clairement l'idée que l'équipe se fait de son rôle et de son importance, elle expose ainsi sa mission primordiale ; "Nous proposons le "Quartier Latin" comme un miroir, chaque carabin comme un narcisse dans l'AGEUM." Et un peu plus loin:

[...]le "Quartier Latin" sera un appel. [...] L'Evangile, le Koran, le Martyrologue, l'Index, le Code civil et criminel de l'AGEUM, c'est nous. [...] Nous sommes en plus le bottin spirituel de l'étudiant et de toute l'association. [...] Ce que l'AGEUM fait, nous le pensons, ce qu'elle pense ... nous l'avons déjà pensé! <sup>4</sup>

Quand on lit cet énoncé en parallèle avec le rôle dévolu au journalisme en général, dont nous avons parlé plus haut, il est clair que H. Aquin voit le journal comme le point de rencontre de grands esprits dont la mission sera de donner le "pain quotidien intellectuel" aux lecteurs; il sera un peu un sanctuaire pour quelques "happy few". Dans un article signé "la Direction", on mentionne que le "Quartier Latin reste toujours disponible pour ceux qui osent s'exprimer" mais qu'on fera une sélection parmi les articles reçus et que par conséquent peu seront publiés, "en vertu de la sélection naturelle qui permet au Quartier Latin de n'être que le meilleur. Hors du meilleur, point de salut!" <sup>5</sup> On déclare le journal ouvert mais, avec de tels critères,

<sup>4</sup> "Mot de passe", Q.L., vol. 33, no hors série, 22 septembre 1950, p. 1. (L'article est signé "Le Quartier Latin".)

<sup>5</sup> "Le Q.L. change son fusil d'épaule", Q.L., vol. 33, no 7, 24 octobre 1950, p. 1.

il n'est ouvert, pour ainsi dire, qu'à une certaine élite. Armé des "meilleurs collaborateurs", le Quartier latin jure de demeurer objectif, de ne jamais laisser paraître son opinion mais de traduire celle des étudiants pour ce qui est des grandes questions touchant la vie étudiante.<sup>6</sup>

Le Quartier latin se veut une réflexion sur "les choses de la vie". A l'occasion, H. Aquin prendra la parole pour défendre le journal qu'on accuse de ne pas rapporter les nouvelles, par exemple dans cet article qu'il adresse à un étudiant:

Je n'ai jamais songé, cher Legrand, que le "Quartier latin" puisse être un journal de FAITS DIVERS. [...] moi, je crois que le "Quartier latin" est plus que cela. Je crois qu'un journal universitaire doit avoir un tout autre cachet, disons-le: une meilleure tenue. [...] il y a la réflexion du lendemain. Nous voudrions bien que l'intérêt du Q.L. ne soit pas qu'une question de journée.

Cet article est signé simplement: Hubert Aquin. Il est intéressant de constater que même si H. Aquin, une fois directeur, se fait fort de défendre le journal quand il est attaqué, jamais il n'utilise son titre de directeur dans ses articles-réponses; il n'utilise que son nom. Comme si c'était lui qu'on visait par le biais du journal. Par conséquent, c'est à titre personnel qu'il répond aux accusations, peut-être même sans y penser ou peut-être justement pour que les accusateurs sachent bien à qui ils ont affaire s'ils cherchent à nuire au journal ou à le dénigrer publiquement. Cette dernière hypothèse semble la

<sup>6</sup> "Mise au point", Q. L., vol. 33, no 10, 3 novembre 1950, p. 3.  
(L'article est signé "La Rédaction".)

<sup>7</sup> "Mais tout de même ...", Q.L., vol. 33, no 16, 24 novembre 1950, p. 3.

plus vraisemblable, compte tenu du ton que H. Aquin adopte dans les articles analysés plus haut, où il définit la mission du Quartier latin, sans oublier le ton du dernier article cité tout à l'heure où il répond carrément à la première personne, au nom du Quartier latin, ou plutôt, où il parle à la première personne du Quartier latin.

La mission du Quartier latin au cours des années où H. Aquin y est directeur est donc celle du journalisme tel qu'il le conçoit: une plate-forme intellectuelle, un "sanctuaire" de grands esprits capables d'analyser "la vie" pour l'avancement intellectuel du peuple. C'est donc déjà, de la part de H. Aquin, afficher une certaine arrogance, tout au moins une grande supériorité intellectuelle, mais pas d'une manière gratuite: ce besoin de démontrer cette supériorité, de l'illustrer, révèle à la fois un être profondément préoccupé de lui-même, narcissique, qui a besoin de ces preuves concrètes, presque tangibles de sa supériorité, pour en être assuré; il y a donc là, parallèlement à cette supériorité, une certaine insécurité et une certaine vulnérabilité. Une telle attitude expliquerait de plus pourquoi H. Aquin est toujours sur la défensive à la moindre insinuation visant le Quartier latin: le journal étant un peu lui-même, critiquer le journal, c'est le critiquer, lui.

Ceci devient plus évident si on étudie les articles où H. Aquin parle d'autres journaux, tant étudiants que de faits divers.

En 1950, le Quartier latin demeure soumis à la censure exercée par le clergé qui assume la direction de l'Université de Montréal. Dans le cadre du mouvement de libéralisation de l'enseignement

et de la vie universitaire dont il a déjà été question, les journaux universitaires tenteront de s'affranchir de cette censure et, bien entendu, les points de vue et les méthodes pour y arriver différeront. H. Aquin, parlant toujours au nom du Quartier latin, dit préférer y parvenir par la négociation plutôt que par une guerre ouverte. Il va même jusqu'à reprocher à un autre journal les moyens choisis pour obtenir des changements d'attitude de la part des autorités:

Nous aussi nous sommes pour la révolution, nous aussi nous sommes contre la censure. [...] Nous croyons que la révolution peut se faire encore mieux par la diplomatie, et avec un minimum de compréhension mutuelle. <sup>8</sup>

A aucun moment, H. Aquin ne précise les démarches effectuées par lui, par le journal ou par l'AGEUM auprès des autorités de l'Université pour faire lever la censure, mais elle l'est effectivement en octobre 1950 par Mgr Maurault, alors recteur de l'Université de Montréal. <sup>9</sup>

Dans cet article, signé "la Rédaction", annonçant que la censure exercée sur le journal vient d'être abolie, on dit que c'est ce que souhaitait le journal, mais plus par principe que parce que cette censure brimait la liberté des étudiants. C'est là un point de vue très conciliant: les autorités de l'Université de Montréal s'étaient-elles montrées particulièrement compréhensives et d'une grande ouverture d'esprit? Est-ce que H. Aquin, à titre de directeur du journal, aurait été assez astucieux pour obtenir ou aider à

---

<sup>8</sup> "Mise au point avec le "Haut-Parleur" ", Q.L., vol. 33, no 8, 27 octobre 1950, p. 1.

<sup>9</sup> "Censure levée", Q.L., vol. 33, no 9, 31 octobre 1950, p. 1. (L'article est signé "La Rédaction".)

obtenir une telle concession de la part des autorités? Est-ce que cela avait fait l'objet d'une violente querelle réglée en coulisses? Peut-être tout cela à la fois. Il est probable aussi que l'abolition de la censure était dans le cours normal des choses, l'autorité ecclésiastique allant s'affaiblissant dans le domaine de l'enseignement.

D'une façon ou d'une autre, querelle ou non, il n'en paraît rien dans cet article. On se contente de remercier en ces termes Mgr Maurault:

[...] nous savons gré à Monseigneur le Recteur d'avoir levé la censure avec tout le tact et l'adresse qu'exigeait une telle mesure. Sa censure, à bien y songer, fut loin d'être draconienne, et si nous avons revendiqué pour la liberté, c'est moins à cause de l'exercice trop despotique d'une censure que parce que nous croyons à nos droits et tenons à sauvegarder certains principes.<sup>10</sup>

H. Aquin a sûrement eu son mot à dire dans la rédaction de cet article où il valait mieux sans doute parler au nom de toute l'équipe, et il est fort probable qu'il ait cherché à se ménager les autorités par ces propos. Le Recteur n'exercera peut-être plus une censure directe et ouverte sur le journal, mais il demeure le Recteur. H. Aquin aura donc dans ce cas été un habile diplomate: les étudiants pourront enfin lire un journal non censuré, vraiment à eux, et les autorités sont remerciées de leur bienveillance, d'autant plus qu'elles n'auraient jamais pu être ouvertement et publiquement dénoncées dans le journal comme despotiques, puisque le journal était jusqu'à ce moment censuré par ces mêmes autorités!

---

10

Loc. cit.

Dans ce même article, la Rédaction assure que l'abolition de la censure ne signifie pas que le journal publiera dorénavant n'importe quoi; par des phrases destinées sans doute à rassurer à la fois les autorités et les étudiants, l'article ajoute:

Désormais, deux modérateurs [...] reliront les textes un tantinet tendancieux et mal séants. [...] Ne pas croire qu'il s'agit là d'une censure masquée, nous en jurons sur notre liberté reconquise.

Le journal espère que cette "liberté reconquise" encouragera les étudiants qui se méfiaient de la censure à collaborer en plus grand nombre au journal, et secouera l'apathie de ceux qui se servaient de la censure comme prétexte pour ne pas collaborer.

Ceci réglé, H. Aquin n'en abandonnera pas pour autant sa campagne pour la liberté de la presse. Dans un article de janvier 1951, les revendications pour la liberté prendront une autre dimension. Cette fois, c'est contre l'embrigadement de l'opinion étudiante que porte le combat: "Le journal universitaire a pour fonction de stimuler la libre discussion chez les étudiants et non pas d'embrigader malhonnêtement l'opinion."<sup>12</sup> L'objectif a pris de l'ampleur et du sérieux. Le Quartier latin est membre de l'Association de la presse universitaire canadienne (CUP - Canadian University Press), et c'est en collaboration avec les directeurs de trois autres journaux que H. Aquin a formulé cette résolution. Il s'agit de défendre des droits

<sup>11</sup> Loc. cit.

<sup>12</sup> "Le Q.L., premier coureur", Q.L., vol. 33, no 24, 19 janvier 1951, p. 1.

fondamentaux et non plus simplement de boucher la censure:

En vraie démocratie la liberté de presse reste le droit le plus inaltérable, et même la mesure des autres droits. Empêcher les hommes de réfléchir et de s'entre-influencer par la parole est injustifiable. <sup>13</sup>

Cet énoncé a toutes les apparences d'une prise de position immuable. Toutefois, il ne se révèle valable que dans l'absolu et est tout à fait impraticable à l'époque, et surtout dans le contexte d'un journal universitaire où sévit l'autorité ecclésiastique. Et H. Aquin en est très conscient. Il s'empresse en effet dans cet article d'établir les limites de cette liberté et prévoit les objections qu'on pourrait avancer contre une liberté totale ou "non dirigée". Comme la grande peur de l'heure, à cette époque, au Québec, était le communisme et que, par ignorance, l'on qualifiait facilement de "communiste" quiconque exprimait un point de vue qui s'écartait un tant soit peu des cadres traditionnels étroits, H. Aquin ménage habilement la censure en précisant que même si le journal est ouvert "aux points de vue divergents", il ne le serait pas "aux propagandistes rouges les plus fanatiques" ou aux anticléricaux extrémistes. Bien sûr, il ne dit pas explicitement qu'il se prémunit contre des attaques de la censure; il évoque plutôt, et ce habilement, le respect de la vérité:

Nous chercherions [...] quelqu'un qui a examiné de près le communisme, ou qui a vécu dans ses mailles. Un exposé qui n'est pas automatiquement un plaidoyer a plus de chance de gagner notre confiance.

Nous demanderions [...] à un anticléricale modéré,



enfin plus raisonnable, je veux dire pas trop mordu (mais mordu toutefois) de nous dire ce qui ne marche pas ...

Liberté de presse veut dire respect de la vérité.  
[...] Mon esprit exige plus de nuances. Rien n'est à ce point absolument noir ou absolument blanc.<sup>14</sup>

Plaire à tout le monde est très difficile: H. Aquin en cherche ses mots. Que de ménagements: on pourra parler ouvertement de tout, mais en même temps on ne pourra le faire qu'à condition de ne pas déranger et de ne choquer personne. Il est plus noble et surtout moins inquiet - du point de vue de l'autorité - d'insister surtout sur le fait que le rôle de la liberté de la presse est d'abord la "recherche de la vérité, [l'] honnêteté rigoureuse": "Le journal d'université n'a pas à vendre des idées, mais à les présenter dans la plus grande lumière possible."<sup>15</sup>

Cet article démontre très clairement à quel point H. Aquin est conscient de l'image qu'il projette: il lui permet à la fois d'illustrer avec éloquence la noble vision qu'il a du journalisme, d'épater en quelque sorte les collègues, d'abonder dans le sens des idées des autorités ecclésiastiques de l'Université, mais il lui offre aussi une excellente occasion de parler subtilement de son rôle à la CUP et d'appuyer publiquement ses membres, ce qui est important pour les "relations publiques", ces journalistes se lisant tous les uns les autres.

Outre cela, il fallait bien que H. Aquin joue d'astuce

---

14 loc. cit.

15 loc. cit.

pour aborder le sujet de la liberté de la presse dans le Quartier latin, beaucoup plus que ses collègues de la CUP qui étaient majoritairement anglophones et qui n'appartenaient donc pas obligatoirement à des universités catholiques sous la tutelle du clergé. Il importait donc pour H. Aquin de prévenir les coups de la critique, quelle qu'elle soit et quelle qu'en soit la source.

H. Aquin ne manque pas d'analyser le contenu des quotidiens, dans l'ensemble et en particulier lorsqu'il y est question du Quartier latin.

En réponse à un article du Devoir, qui accuse le Quartier latin d'avoir cédé aux pressions de Denis Lazure (alors président de l'AGEUM) pour ne pas faire paraître l'article d'un étudiant sur la question de l'aide fédérale, H. Aquin s'empresse de dire que la note qui accompagne ledit article - refusé au Quartier latin mais publié dans le Devoir - est absolument fausse. Et il accuse à son tour le Devoir d'avoir failli à sa tâche:

[...] le rédacteur du Devoir aurait pu risquer de s'informer, de vérifier ... Nous souhaiterions que le Devoir ne prenne pas, pour de l'argent comptant, les fabulations, les canards du premier venu.

Il ajoute qu'il ne désire nullement attaquer le journal, qu'il dit admirer d'ailleurs, mais simplement rectifier les choses.

Le ton de l'article est simple, clair, net et précis, et comme d'habitude le verdict est sans appel:

[...] nous avons une estime indéfectible pour les choses nettes ... Alors cette imprécision, cette négligence

(espérons-le) [...] ce n'est pas votre genre.  
Et puis, les bons comptes font les bons amis. 16

Cette réprimande faite sur le ton professoral, pour doubler l'effet, figure à la une d'un numéro de Quartier latin. Il est permis de croire que H. Aquin aurait envoyé une lettre au Devoir à ce sujet, quoiqu'il n'en fasse pas mention dans l'article. Si tel est le cas, H. Aquin aura pris tous les moyens possibles - sans pour autant avoir l'air de trop insister - pour que la "négligence" du Devoir ne passe pas inaperçue. Il a peut-être vu là une petite satisfaction personnelle que de pouvoir s'en prendre au Devoir, d'autant plus qu'il juge que cette note n'attaquait pas uniquement le Quartier latin, mais le président de l'AGEUM (Denis Lazure) et l'Université. C'est donc là une très bonne occasion de défendre des alliés utiles, le président général de l'AGEUM se trouvant en quelque sorte le patron de H. Aquin:

Denis Lazure [...] n'a pas exercé ces mystérieuses "pressions" sur la direction du Quartier-Latin. [...] pas une fois il n'a demandé que tel ou tel article fût boycotté parce qu'il contrariait ses idées personnelles. Denis Lazure fut donc d'une intégrité rigoureuse, et il a respecté la nôtre.

et il ajoute un peu plus loin: "Et nous sommes un peu chatouilleux quand il s'agit de l'Université ...". 17 On remarque toutefois que nulle part dans cet article H. Aquin ne se sent obligé de justifier clairement le refus de l'article de l'étudiant; c'est dire qu'il croit ne pas avoir à rendre compte de ses décisions, le choix des articles à

---

16 "Précisions sur une note du "Devoir" ", Q.L., vol. 33, no 12, 10 novembre 1950, p. 1.

17 Loc. cit.

paraître étant l'une de ses prérogatives à titre de directeur du journal. Il se contente de dire que l'article n'avait pas été refusé à cause des idées exprimées, mais parce qu'il ne respectait pas "la hiérarchie d'intérêt qui doit régner dans un journal." <sup>18</sup> Et il juge la discussion close.

C'est là la seule critique que H. Aquin ait jamais adressée au Devoir par le biais du Quartier latin et il n'y a là certes aucune méchanceté ni aucun mépris: ce n'est d'ailleurs pas le genre de H. Aquin. Il préfère railler subtilement ou réprimander dignement, disons, d'un peu haut, plutôt que de s'abaisser à insulter ou à dénigrer. Il établit par là une distance entre lui et "l'accusé", ce qui exclut tout rapprochement et toute identification, en plus de lui garantir une certaine supériorité. C'est déjà en quelque sorte afficher une certaine supériorité, du moins face aux confrères étudiants et face aux autres journaux étudiants, que de juger dans des articles des quotidiens tels que le Devoir et la Presse.

A un étudiant qui, dans un article, reproche au Quartier latin de ne pas contenir suffisamment de nouvelles, H. Aquin répond qu'un journal universitaire doit avoir une "meilleure tenue" qu'un journal de faits divers. Il suggère à cet étudiant que s'il ne veut que des nouvelles rapportées sans réflexion, il n'a qu'à lire la Presse <sup>19</sup>, et que pour sa part, le Quartier latin ne versera pas dans

<sup>18</sup> Loc. cit.

<sup>19</sup> "Mais tout de même ...", Q.L., vol. 33, no 16, 24 novembre 1950, p. 3.

le commérage: "[...] de grâce comprenez que nous ne voulons pas rivaliser avec la "Presse" ". 20

Les commentaires de H. Aquin sur la Presse seront toujours du même style. Il condamne comme stérile ce quotidien qui rapporte brutalement les faits sans les analyser et les interpréter pour le plus grand enrichissement intellectuel des lecteurs.

Se refuser d'interpréter le fait, c'est aussi refuser d'agir intellectuellement et spirituellement sur le lecteur, et le laisser à son désarroi ... Je viens de faire ici le procès de "La Presse". 21

C'est faire peu confiance au lecteur, jugé sans appel comme incapable de penser et de comprendre ce qu'il lit, et c'est chanter bien haut les mérites du Quartier latin qui, lui, assume la direction intellectuelle de son lecteur. Sans doute consciemment, H. Aquin vient du coup de régler le cas du public lecteur étudiant du Quartier latin: quoique étudiant à l'université, ce dernier doit, tout comme un homme de la rue non instruit, être guidé dans son interprétation des faits.

Pour accomplir cette délicate mission, H. Aquin choisira plutôt le Devoir comme modèle:

[...] nous admirons "Le Devoir". Il éduque, fait penser, enrichit ... [...] Le lecteur de "La Presse" enregistre quotidiennement une série de faits dont il n'éprouve pas la portée; le lecteur du "Devoir" est quotidiennement tenu éveillé par la réflexion sur ces faits. 22

Ce qui compte pour H. Aquin d'abord et avant tout c'est la dimension:

20

Loc. cit.

21

"Nos feuilles de chou", Q.L., vol. 33, no 38, 9 mars 1951, p. 1.

22

Loc. cit.

intellectuelle des choses, et cela est plus que clair dans sa façon d'envisager le journalisme; c'est pourquoi il choisit comme modèle pour le Quartier latin un quotidien plus "intellectuel". Il souhaiterait bien voir le Quartier latin sur un pied d'égalité avec les "grands" journaux, et sans chercher ouvertement à rivaliser avec eux, l'équipe du Quartier latin se dit convaincue que certains événements de la vie étudiante ne manqueraient pas d'intéresser les grands journaux: "Ce qui se passe sur la montagne intéresse la population. Les journaux français s'en doutent et les journaux anglais le savent." <sup>23</sup> Ce commentaire de la Rédaction veut piquer la presse francophone, en félicitant la presse anglophone d'avoir fait la première, par exemple, un reportage sur Miss Quartier latin. Il n'est cependant pas impossible du tout que le comité organisateur du concours Miss Quartier latin ait fourni quelques efforts pour faire parler de la gagnante.

Un article remercie la presse de s'être intéressée à ce concours mais précise qu'on n'a pas laissé dire n'importe quoi sur la Miss ni laissé prendre des photos osées de cette étudiante choisie parce qu'elle incarnait toutes les vertus de l'étudiante idéale.

L'article félicite donc le directeur du Quartier latin:

Alors que les représentants du "Standard" désiraient une photo "genre miss et tout ce qui suit", H. Aquin tenait pour une photo vraiment honnête, c'est-à-dire une photo qui reflétait ce qu'est en vérité notre Miss. Pas Rita Hayworth mais une étudiante, ...<sup>24</sup>

<sup>23</sup> "Les journaux montréalais et Miss Quartier Latin", Q.L., vol. 33, no 20, 9 décembre 1950, p. 3. (L'article est signé "La Rédaction".)

<sup>24</sup> Loc. cit.

Cette décision est fidèle à l'esprit du concours, énoncé dans des articles où l'équipe l'annonce, mais il y a peut-être là aussi une forme subtile d'auto-censure. L'équipe n'en n'aime pas moins cette publicité gratuite que lui font les quotidiens:

Nous invitons toutefois nos confrères de langue française à ne pas réprimer leur curiosité ... [face à ce qui se passe à l'Université]  
... à l'avenir, si les journaux veulent des primeurs, que l'un des reporters signale AT.9616. On leur dira "quid novi".<sup>25</sup>

Cependant, quand la "publicité" n'est pas sollicitée, les réactions sont, pour le moins, très différentes et les reproches, quoique formulés poliment et dignement, se font très sévères.

Après avoir lu dans le Quartier latin un article traitant de la liberté d'expression, le Haut-parleur<sup>26</sup> demande la permission de l'utiliser dans sa rubrique "Le petit forum des étudiants", qui se veut le porte-parole de la contestation étudiante. Le Quartier latin dit refuser qu'on exploite ses articles pour appuyer le mouvement contestataire étudiant. H. Aquin insiste sur le fait qu'il croit que jamais la "révolution" étudiante ne s'effectuera par ce genre de contestation, qu'il juge infantine.

Après maints refus de la part du Quartier latin, le Haut-parleur reproduit quand même cet article. C'est l'indignation au

<sup>25</sup> Loc. cit.

<sup>26</sup> Le Haut-parleur (1<sup>e</sup> janvier 1950 - 22 août 1953; hebdomadaire; démocrate) est "l'organe de l'Institut démocratique canadien et de la Canadian Unity Alliance. Il remplace le Clairon-Montréal fondé en 1946. T.-D. Bouchard en est le directeur et Guy Caron le rédacteur en chef. Le journal s'est fusionné avec l'Autorité, le 22 août 1953." Renseignement tiré de: André Beaulieu et Jean Hamelin, Les journaux du Québec de 1764 à 1964, Paris, Librairie Armand Colin / Québec, PUL, collection "Les Cahiers de l'Institut d'histoire", no 6, 1965, p. 99.

Quartier latin et la réaction ne se fait pas attendre. Quelques jours après cette publication, H. Aquin signe un article où il accuse le Haut-parleur d'avoir trahi la "noblesse de [son] idéal journalistique" et surtout d'avoir trahi la raison d'être fondamentale d'une rubrique revendiquant la liberté étudiante: "Il est pour le moins contradictoire de publier de force un article sur la liberté." <sup>27</sup> H. Aquin s'indigne que le Haut-parleur ait osé piller un de ses articles pour servir une cause face à laquelle il adopte une attitude très différente. Le cas du Haut-parleur est très clair: "Nous accusons le Haut-parleur d'avoir manqué, d'une façon précisément révoltante, de probité intellectuelle." <sup>28</sup> Une fois de plus, H. Aquin se fait l'in-fatigable redresseur de torts et défenseur du Quartier latin, cette fois au nom de l'intégrité intellectuelle.

Dans cet article du 27 octobre 1950, H. Aquin précise qu'il souhaite lui aussi l'abolition de la censure. Il ne manquera donc pas l'occasion de faire un pied de nez au directeur du Haut-parleur, qui disait justement plaider contre "l'atmosphère de réticence et de censure qui existe dans la plupart des feutres collégiales", quatre jours plus tard, au moment où, comme par miracle, la censure est levée au Quartier latin. H. Aquin rédige alors un article où il annonce fièrement que le Recteur vient d'abolir la censure et lance cette boutade au directeur du Haut-parleur: "Ce pauvre Sandro en

<sup>27</sup> "Mise au point avec le Haut-Parleur", Q.L., vol. 33, no 8, 27 octobre 1950, p. 1.

<sup>28</sup> Loc. cit.



aura le coeur gros, mais nous, nous en avons le coeur léger." <sup>29</sup> H. Aquin tient énormément à ce que le Quartier latin soit considéré comme un journal sérieux. Le ton de ses articles, où il est question des "grands" journaux et de la mission du journalisme, l'indique clairement. Autant il aspire à faire du Quartier latin l'égal des grands journaux, autant il cherche à distinguer le Quartier latin de certains journaux étudiants qu'il juge traîtres à la grande mission du journalisme ou qui manquent de discernement dans le choix des articles publiés, ce qui ne manque pas de leur coûter cher.

Un article de la Rédaction cite par exemple le cas du McGill Daily dont certains membres ont été suspendus pour avoir publié "un article annonçant de façon fort alléchante [une] danse de charité".<sup>30</sup> Dans cet article, l'ironie l'emporte. Le Quartier latin publie intégralement les trois paragraphes de cette annonce qui a valu la suspension de membres du McGill Daily par le comité de discipline de McGill. Le Quartier latin peut reproduire impunément cette annonce, puisqu'il n'en est pas responsable, et il se permet de rire des autorités jugées par trop puritaines d'avoir condamné des étudiants pour ce qu'il juge être une innocente plaisanterie: l'annonce invitait notamment les étudiants à divers jeux dont l'un consistait à lancer des anneaux autour des jambes de jolies filles.

---

<sup>29</sup> "Censure levée", Q.L., vol. 33, no 9, 31 octobre 1950, p. 1. (L'article est signé "La Rédaction".)

<sup>30</sup> "Le "McGill Daily" suspendu", Q.L., vol. 33, no 14, 17 novembre 1950, p. 1. (L'article est signé "La Rédaction".)

Cet article a l'air de plaider pour les étudiants de l'équipe du McGill Daily, mais l'ironie cinglante du premier paragraphe laisse entendre qu'on jouit un peu au Quartier latin de l'humiliation des confrères du McGill Daily:

Le McGill Daily ne paraît plus! A l'heure où nous écrivons ces lignes, les locaux du McGill Daily respirent la désolation et la solitude. Tout est désert, tout est muet. C'est la mort de la pensée anglaise à Montréal ... 31

Et en première page en plus. Un point contre l'équipe adverse.

Comme si ces remarques ne suffisaient pas, et peut-être un peu pour rappeler cet incident, une semaine plus tard, en critiquant dans un autre article les journaux de faits divers qui négligent honteusement la pensée, H. Aquin fait entrer dans cette catégorie la Presse et ... le McGill Daily. Il insiste dans cet article pour dire que si le Quartier latin ne se contentera jamais de n'être que "farci de nouvelles fraîches", c'est qu'il ne veut pas "verser dans une facilité déconcertante, sinon dans un certain commérage ..." 32: comment lancer des flèches empoisonnées en ayant l'air de plaider une si noble mission et de l'art de ne pas rater l'occasion de rappeler l'étourderie du McGill Daily!

H. Aquin ne manque pas une occasion d'étaler la supériorité du Quartier latin soit, comme nous l'avons déjà mentionné, en insistant

---

31 Loc. cit.

32 "Mais tout de même ...", Q.L., vol: 33, no 16, 24 novembre 1950, p. 3.

sur les faux pas ou les inepties des autres journaux étudiants, soit, par exemple, en faisant part, sous couvert de fausse modestie et du plus grand détachement, des réussites du Quartier latin. En 1951, il consacre un article, qu'il fait paraître en première page, à la première place que vient de remporter le Quartier latin "pour excellence générale parmi les journaux universitaires de langue française".<sup>33</sup>

Après avoir décrit le trophée (d'ailleurs attribué pour la première fois) que le Quartier latin vient de gagner comme un: "grand machin en métal imperturbable et brillant avec, comme motifs principaux, un chapeau pour symboliser notre sens des valeurs, et une plume pour illustrer notre légèreté"<sup>34</sup>, alors qu'il ne l'a encore ni vu ni reçu, il ajoute: "Nous croyons qu'un trophée n'est rien de plus qu'un encouragement. Nous le prenons comme tel et nous essaierons de nous en montrer dignes."<sup>35</sup> Sur le ton neutre du reportage, le paragraphe suivant de cet article donne le nom des gagnants d'autres trophées annoncés lors de cette même conférence de la CUP. Ce n'est pas, après tout, avoir à piétiner son orgueil que d'annoncer en un bref paragraphe le nom d'autres gagnants, surtout lorsqu'on vient d'annoncer sur trois paragraphes qu'on est le meilleur.

Ce détachement n'est évidemment qu'apparent. Être reconnu publiquement par un "grand" quotidien et par la CUP comme le meilleur

<sup>33</sup> "Le Q.L., premier coureur", Q.L., vol. 33, no 24, 19 janvier 1951, p. 1

<sup>34</sup> Loc. cit.

<sup>35</sup> Loc. cit.

journal universitaire de langue française n'a sûrement pas été une mince affaire pour H. Aquin et l'équipe du Quartier latin, même s'ils répétaient que leur journal était le meilleur avant même de recevoir ce trophée. De plus, comme pour H. Aquin le Quartier latin est un peu sa création, il n'est pas interdit de penser qu'il ait tiré de cette reconnaissance une certaine gloire personnelle.

Cette fierté est compréhensible du fait que, à titre de directeur du Quartier latin, H. Aquin est son défenseur le plus acharné, ce qui prouve qu'il est on ne peut plus convaincu de la valeur du journal. H. Aquin s'érige donc en champion du Quartier latin parce qu'il en est le directeur, et il se fait par ricochet le protecteur des droits des étudiants, la mission fondamentale du Quartier latin étant d'être le porte-parole de ces derniers.

Nous avons déjà fait allusion au fait qu'on assiste, vers le début des années cinquante, à la naissance d'un phénomène de conscientisation chez les étudiants des universités, qui commencent à remettre tout un système, tout l'"establishment" québécois en question. Ces préoccupations sont très présentes dans les journaux étudiants.

Ces préoccupations, bien sûr, on ne se contente pas de les écrire, on les vit: les étudiants les expriment parfois de façon assez farfelue. H. Aquin et un collaborateur du Quartier latin rapportent notamment, sur un ton humoristique, le déroulement dans les rues de Montréal d'une parade d'étudiants qui avait pour seul dessein de provoquer un peu les autorités: les étudiants déambulent costumés

dans les rues de la ville, bloquent la circulation, font la fête, uniquement pour choquer et attirer sur eux l'attention des autorités et de la population, et ils mettent ensuite en scène une parodie de procès où un étudiant est traduit en justice pour avoir baisé le front de Camillien Houde, alors maire de Montréal. On assiste en somme à la parodie d'une caricature. Ce sont là des jeux d'étudiants-enfants-terribles-et-fiers-de-l'être, et la description qu'en font H. Aquin et son collaborateur est aussi farfelue que cette parade a dû être rocambolesque. On croirait lire de la fiction. Les auteurs de cet article ont sans doute cru que le message passerait plus facilement ainsi formulé, ou plutôt qu'on ne prendrait pas des accusations présentées de cette façon au sérieux et que, par conséquent, on ne risquerait pas d'accuser les auteurs d'impertinence.

Cependant, H. Aquin ne rédige pas habituellement des articles sur ce ton. Cet article constitue de plus une exception du fait qu'il a été écrit en collaboration. Le ton est celui que H. Aquin prend lorsqu'il veut railler quelqu'un, l'ironie et le sarcasme constituant les meilleures marques de détachement face à une "cible", des armes d'esprits supérieurs. Il est d'ailleurs évident que cette parade était aux yeux de H. Aquin une manifestation pour intellectuels, les seuls en mesure d'en comprendre la portée. On devine que H. Aquin a dû faire partie de "ceux qui ont compris cette parade"<sup>36</sup> et qui, par

---

<sup>36</sup> "Bouillabaisse en deux couleurs et dix-neuf tableaux", Q.L., vol. 33, no 3, 10 octobre 1950, p. 1. (L'article est signé H. A. et G. L.)

conséquent, n'ont pas eu besoin d'y participer.

H. Aquin demeure en tout temps un digne observateur des activités étudiantes. On l'imagine observant avec le plus grand détachement ces diverses manifestations de grands adolescents et faisant des analyses psychologiques. Il ne semble pas s'identifier à cette masse étudiante tapageuse et trop peu sérieuse. Cela fait peut-être partie de l'image que H. Aquin veut projeter à titre de directeur-sérieux-d'un-journal-sérieux, mais cela correspond plus vraisemblablement à sa vraie nature.

Ce côté intellectuel n'est, à l'occasion, rien de plus qu'une habile façade. Le concours Miss Quartier latin, organisé par l'équipe du journal et annoncé avec beaucoup d'humour, se veut, dit un article, un "concours de perfection" et "la plus grande épreuve de compétition intellectuelle jamais établie pour des jeunes filles d'Université"<sup>37</sup>. Quand on lit la constitution du jury du concours ("énuméré selon le degré d'impartialité") - composé d'un juge en chef, d'un arbitre des lignes (H. Aquin lui-même), d'un juge des qualités morales, de juges des qualités mentales, d'un juge des détails, d'un juge de l'ensemble et d'autres "membres du jury choisis au hasard et purement fictifs"<sup>38</sup>; qu'on apprend que "le poids du cerveau de chaque concurrente sera minutieusement établi et [que] ce facteur

---

<sup>37</sup> "Miss Quartier Latin. Concours de perfection", Q.L., vol. 33, no 5, 17 octobre 1950, p. 4. (L'article ne porte aucune signature.)

<sup>38</sup> Loc. cit.

jouera beaucoup (ou peu, selon le cas), dans la balance du jury" <sup>39</sup>,  
et que pour participer au concours les candidates devront présenter:

une page de composition française sur un des deux sujets suivants: "Pourquoi je suis à l'Université" ou encore: "Ce que j'ai de plus précieux". Ce dernier sujet, plus subtil à traiter, piège à toutes les vanités féminines, sera jugé en proportion de la difficulté.<sup>40</sup>

cela sent la mauvaise plaisanterie aux dépens des étudiantes, même si on s'empresse d'ajouter que la gagnante du concours aura "l'honneur de représenter par ses qualités intellectuelles, sa personnalité et son charme la jeune fille universitaire idéale, le prototype accompli de l'étudiante" <sup>41</sup>. Mauvaise plaisanterie ou non, c'est d'un ~~humour~~ pour le moins douteux et on a peine à croire que des étudiantes qui auraient pu être à la hauteur des critères énoncés aient justement voulu participer à ce concours. Toutefois il y a bel et bien eu des candidates et une gagnante dont on a même parlé dans des quotidiens de Montréal: le Canada et la Patrie.<sup>42</sup>

La seule note sérieuse dans cette affaire est l'intervention de H. Aquin auprès du Standard, qui avait fait, par ailleurs, un "reportage élogieux" sur Miss Quartier latin, mais qui avait voulu prendre des photos "genre miss et tout ce qui suit". H. Aquin avait insisté plutôt pour que le Standard prenne une "photo vraiment honnête" <sup>43</sup>. Par là, H. Aquin dit ne pas vouloir trahir l'esprit du

39 Loc. cit.

40 Loc. cit.

41 Loc. cit.

42 "Les journaux montréalais et Miss Quartier Latin", Q.L., vol. 33, no 20, 9 décembre 1950, p. 3. (L'article est signé "La Rédaction".)

43 Loc. cit.

concours, mais il cherche d'abord et avant tout à prévenir des critiques des autorités de l'Université et des commentaires d'autres journaux étudiants, du genre par exemple de ceux qu'il avait déjà adressés au McGill Daily <sup>44</sup>. Il ne veut surtout pas que le journal et l'équipe soient tournés en dérision après avoir dit que ce concours se voulait une compétition intellectuelle sérieuse. De plus, H. Aquin n'a jamais signé d'articles sur le concours; quand ils l'étaient, ces articles portaient les signatures suivantes: "le Quartier-Latin" ou "la Rédaction".

De même, H. Aquin se mêle rarement des grandes questions qui préoccupent les étudiants, plaidant que le journal doit demeurer impartial. Cela ressemble souvent davantage à un prétexte ou à une façon d'éviter de prendre position. Il craint de se compromettre, peut-être par crainte du ridicule ou parce qu'il est plus facile d'aller dans le sens, moins dangereux, de l'opinion générale, ou d'une décision qui viendrait d'instances supérieures. De cette façon il ne risque pas d'être attaqué. Ou plus simplement, il est fort possible que ces questions ne l'aient même pas touché.

Ainsi, sur la question de l'aide fédérale à l'éducation, il n'exprime une opinion qu'une fois la chose réglée. Jusqu'à là, il se contente de rapporter "de façon impartiale" les opinions diverses sur la question ou il évite le sujet. En réponse à un étudiant qui

---

<sup>44</sup> "Le McGill Daily suspendu", Q.L., vol. 33, no 14, 17 novembre 1950, p. 1. (L'article est signé "La Rédaction".)



reproche au directeur de faire paraître dans le journal des articles longs, ambigus et peu précis sur la question de l'aide fédérale. H. Aquin se contente de féliciter de façon sarcastique l'étudiant pour l' "exactitude et [le] laconisme" de son article.<sup>45</sup> et l'invite à "démêler" d'autres textes du Quartier latin puisqu'il faut bien "Faire bref et laisser braire" (la devise du Quartier latin étant: "Bien faire et laisser braire"). H. Aquin s'étant senti attaqué, il se moque de l'étudiant en lui répondant sur un ton hautain et sarcastique et en évitant de répondre à ses questions.

Dans un article (rédigé en collaboration) sur le même sujet<sup>46</sup>, il rapporte les différents points de vue sur la question en y introduisant une hiérarchie, dit-il. En un bref paragraphe il expose le point de vue de la FNEUC (Fédération nationale des étudiants des universités canadiennes), laquelle préconise l'octroi d'aide fédérale, et il signale que puisque la FNEUC demanderait que les provinces puissent distribuer elles-mêmes ces fonds, il n'y aurait pas d'ingérence fédérale. H. Aquin expose ensuite longuement les autres points de vue divergents qui se résument en un seul: il invoque l'article 93 de l'A.A.B.N. et dit qu'il ne faut pas demander de l'aide fédérale. Puisque l'éducation est sous la juridiction exclusive des provinces, il y aurait là ingérence du gouvernement fédéral, lequel pourrait ensuite établir un standard éducationnel; dépendre du gouvernement

---

<sup>45</sup> "Encore sur l'aide fédérale. Lettre au Directeur", Q.L., vol. 33, no 5, 17 octobre 1950, p. 1, 3.

<sup>46</sup> "Dernière réunion de l'AGEUM. L'un et le multiple", Q.L., vol. 33, no 6, 20 octobre 1950, p. 1, 4. (L'article est signé Marcel Blouin / Hubert Aquin".)

fédéral en matière d'éducation serait affaiblir des droits de la minorité canadienne-française.

H. Aquin ne mentionne à aucun moment qui sont les tenants de ce dernier point de vue: la majorité étudiante? les autorités provinciales en matière d'éducation? Mais le contraste entre le très bref exposé de l'opinion de la FNEUC et le long exposé de l'opinion opposée pourrait laisser croire que H. Aquin opte pour cette dernière. Dans le premier cas, il nomme la FNEUC et dans l'autre il emploie le "nous". Donc, contrairement à ce qu'il dit plus haut dans cet article sur l'impartialité du journal, il exprimerait une opinion personnelle, ou tout au moins il laisserait voir de quel côté il penche. Voilà une première hypothèse.

Cela ne l'empêche pas de protester, dans deux articles subséquents, contre de nouvelles accusations de parti pris et de plaider l'innocence du Quartier latin qui, dit-il, se contente de

traduire l'opinion des étudiants et d'informer fidèlement [ses] lecteurs. Nous nous voulons honnêtes. Nous évitons, comme on évite un péché, de laisser paraître l'opinion du journal sur la question. <sup>47</sup>

H. Aquin revient à la charge après avoir lu dans le Devoir, sous la plume d'un étudiant de l'Université, un article que le Quartier latin avait déjà refusé de faire paraître. Ledit article est accompagné d'une note de la Rédaction du Devoir où on lit qu'il a

---

<sup>47</sup> "Mise au point", Q.L., vol. 33, no 10, 3 novembre 1950, p. 3. (L'article est signé "La Rédaction".)

été refusé au Quartier latin suite à des pressions de Denis Lazure, alors président de l'AGEUM. H. Aquin s'empresse de nier ces accusations et il écrit que

Le Quartier-Latin a décidé d'être un miroir honnête, impartial. Nous avons donc refoulé nos propres tendances afin de transmettre le débat tel quel, sans la déformation que lui aurait infligée une connivence de notre part pour un côté ou pour l'autre. <sup>48</sup>

Il poursuit en disant que le Quartier latin, en agissant ainsi, a refusé l'article, non pour ses opinions, mais pour "ne pas frustrer et respecter la hiérarchie qui doit régner dans un journal" <sup>49</sup>. H. Aquin n'ajoute aucune précision sur la nature dudit article, ni sur les motifs du refus.

Si H. Aquin avait déjà eu l'air d'opter pour le refus d'une demande d'aide financière au gouvernement fédéral en matière d'éducation <sup>50</sup>, cela n'est plus très clair lorsqu'on lit son dernier article sur le sujet: le gouvernement fédéral vient d'octroyer cinq milliards pour la jeunesse du pays. H. Aquin juge que ce n'est pas là une trop forte somme et il déclare ne pas croire que le gouvernement fédéral exigera quelque chose en retour. Il ajoute cependant que la jeunesse du pays, quoique reconnaissante pour une telle générosité, s'en voit un peu gênée et que le gouvernement n'aurait pas dû faire une telle folie

<sup>48</sup> "Précisions sur une note du "Devoir" ", Q.L., vol. 33, no 12, 10 novembre 1950, p. 1.

<sup>49</sup> Loc. cit.

<sup>50</sup> "Dernière réunion de l'AGEUM. L'un et le multiple", Q.L., vol. 33, no 6, 20 octobre 1950, p. 1, 4. (L'article est signé "Marcel Blouin / Hubert Aquin".)

avec l'argent du pays:

Ne nous croyez pas impolis, cher gouvernement, si nous avons le goût de vous dire: "Gardez votre argent pour des choses plus sérieuses." Nous avons demandé de l'aide fédérale surtout dans le domaine de l'éducation. <sup>51</sup>

Cette réaction cadre bien dans le mouvement naissant de prise de conscience chez les étudiants: ce qu'exigeaient les étudiants c'était un renouveau en éducation et non pas des milliards octroyés pour tout autre chose afin de faire taire les revendications des "révolutionnaires" étudiants. Le gouvernement ne veut rien changer en matière d'éducation et les étudiants lui répondent qu'ils ne sont pas dupes. Le commentaire de H. Aquin est donc bien d'époque et indique que le débat ne se limite plus à savoir si oui ou non il serait dangereux pour la minorité canadienne-française de demander de l'aide fédérale, mais à savoir ce que font les autorités des revendications étudiantes. C'est peut-être ce que H. Aquin veut laisser entendre par ce commentaire, mais il ne développe pas son point de vue, l'article se terminant sur les lignes citées plus haut. H. Aquin ne va pas plus loin. Craint-il de passer pour un dangereux contestataire-révolutionnaire aux yeux des autorités, ou considère-t-il qu'à titre de directeur du journal ce n'est pas son rôle d'alimenter un débat sur la question, surtout après avoir si souvent répété que le journal devait demeurer impartial dans ce débat? De plus, il faut remarquer que c'est plutôt au geste, jugé condescendant, du gouvernement fédéral qu'il s'en prend, plus qu'il ne

---

<sup>51</sup> "Enfin, l'aide fédérale....", Q.L., vol. 33, no 30, 9 février 1951, p. 1.

s'arrête à la question purement financière. Il ne faut pas oublier que les universités à l'époque sont encore essentiellement peuplées d'enfants de familles bourgeoises qui n'ont pas à se préoccuper du financement de leurs études. H. Aquin ne semble pas faire exception et la question d'aide financière ne le touche sans doute pas beaucoup.

Dans ce cas, on peut bien se demander pourquoi il publie un article où il revendique, au nom des étudiants, "la gratuité du passage dans les tramways" <sup>52</sup>. Ce sera bien la seule cause étudiante qu'il aura appuyée. S'il ne pouvait pas, dans le journal, plaider ouvertement en faveur d'autres causes étudiantes qui touchaient directement le système d'éducation ou les autorités de l'Université, par crainte de représailles, il peut plaider ouvertement pour la gratuité des tramways, puisque cette question ne touche que la municipalité.

Ce geste découle peut-être de discussions entre membres de l'AGEUM où l'on aurait demandé à H. Aquin, à titre de directeur du Quartier latin, de se servir du journal pour faire entendre cette cause. Le fait qu'il ait signé l'article "Hubert Aquin, interprète des étudiants", et que l'article suggère des stratégies, sans doute formulées par un groupe, pour rentabiliser la gratuité du transport, permettent d'amener cette hypothèse et on pourrait y voir un geste de solidarité envers les membres de l'AGEUM.

En tant que directeur du Quartier latin, H. Aquin est

---

<sup>52</sup> "Tramways", Q.L., vol. 32, no 39, 17 mars 1950, p. 1.

membre du Conseil de l'AGEUM et, de façon générale, il donne son appui à l'association <sup>53</sup>. Il ne consacre cependant qu'un seul article en plusieurs parties et rédigé en collaboration, à un compte rendu d'une réunion de l'AGEUM: il s'agit de l'article analysé plus haut où H. Aquin semble prendre position sur l'aide fédérale <sup>54</sup>. Comme les questions discutées ne sont pas le genre de débats auxquels H. Aquin lui-même consacrerait des articles, nous ne sommes pas éloignée de croire que cet article, qui se veut un compte rendu de réunion, n'a été qu'un prétexte et une façon astucieuse pour H. Aquin de glisser son opinion sur la demande d'aide au gouvernement fédéral.

Ainsi, il n'existe pas d'articles de H. Aquin sur les liens du Quartier latin avec l'AGEUM, mais seulement quelques commentaires ici et là qui semblent appuyer l'association ou son président. De toute façon, H. Aquin aurait pu très difficilement critiquer dans le journal les décisions de l'association. Il a dû le faire lors des réunions du Conseil, dont il était membre, puisqu'il pouvait prendre part au processus décisionnel, mais il demeure discret dans le journal au sujet de l'AGEUM. Soit par choix, soit par respect ou crainte du pouvoir du président de l'association; ce dernier l'intimidait peut-être quelque peu ou c'était peut-être même un bon copain. (Nous rappelons que Denis Lazure était président de l'association en 1951, période au cours de laquelle H. Aquin était directeur du journal.) Mais il y aurait fort peu de risques à parier que les débats de

<sup>53</sup> "A la dernière réunion de l'AGEUM. L'un et le multiple", Q.L., vol. 33, no 6, 20 octobre 1950, p. 1, 4. (L'article est signé

<sup>54</sup> "Marcel Blouin / Hubert Aquin".)  
Loc. cit.

l'association des étudiants ne l'intéressaient pas beaucoup.

H. Aquin ne prend position contre l'AGEUM qu'une seule fois et ce n'est pas pour critiquer une décision de l'association, mais pour y dénoncer les influences politiques:

En ce moment l'AGEUM est en train de devenir une succursale de parti politique. [...] On ne jure plus en termes de valeur humaine, mais en termes de parti. Spontanéité de la vie de l'esprit, non: opportunisme politique. L'AGEUM n'est pas qu'imprégnée de politique; elle en est gonflée, elle en bave un peu partout. <sup>55</sup>

Il y a là une attaque à peine voilée contre Denis Lazure, qui s'est taillé une carrière politique. Ces deux hommes avaient sans doute des conceptions très divergentes de la politique. D. Lazure avait des ambitions politiques, ce que H. Aquin n'a jamais eu. L'ironie du sort, a cependant fait qu'ils ont milité tous deux pour la cause indépendantiste au Québec, probablement pour des raisons différentes et évidemment par des moyens différents. Mais revenons en 1951.

H. Aquin avait alors une vision des plus idéalistes de la politique; elle constituait pour lui une véritable mission:

Personne ne viendra me dire que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes. Et s'il y a quelque chose à faire, qui le fera sinon les disponibles? S'il y a quelque honnêteté à insérer dans la politique, quelque noblesse à enseigner aux hommes, quelque propreté à imposer ... ce <sup>56</sup> n'est pas en capitulant dès le départ qu'on y arrivera.

H. Aquin blâme l'AGEUM de se prostituer ainsi auprès d'un parti

---

<sup>55</sup> "La politique à l'AGEUM", Q.L., vol. 33, no 40, 16 mars 1951, p. 2.

<sup>56</sup> Loc. cit.

politique; il juge qu'un étudiant se doit de garder l'esprit ouvert et de refuser de se laisser embrigader par un parti: "L'Université a pour fonction de former des citoyens libres, non pas des pantins de parti [...]. On appelle ça: se placer les pieds, mais je méprise cette façon de ne jamais avancer." <sup>57</sup>

Sa vision idéaliste de l'université la lui fait donc voir en quelque sorte comme une espèce de forum de grands esprits en formation, « qui échangent et qui sont en constante évolution. Sur un autre plan, l'AGEUM était peut-être aussi ce forum et c'est peut-être pourquoi il est désillusionné à ce point de voir certains de ses membres "monnayer[r]" si facilement leur idéal en un placement politique" <sup>58</sup>. Cela explique sans doute la note très amère sur laquelle il termine cet article où il exécute l'AGEUM: "Et nous pouvons continuer de parler d'Université libre ... ça grossira la littérature de paravant [sic] qu'on sert au reste du monde." <sup>59</sup> S'il se sent en un sens trahi par l'association c'est sans doute qu'il y puisait un certain sentiment d'appartenance. Il ne lui convient cependant pas d'en parler ouvertement. Il préfère s'ériger une façade, ironiser et crâner. Lorsqu'en 1951 on lui demande ses réactions au sujet de la dissolution (qui s'est révélée temporaire) de l'AGEUM, il déclare que cela est pour lui un "cataclysme formidable", mais il ajoute:

<sup>57</sup> Loc. cit.

<sup>58</sup> Loc. cit.

<sup>59</sup> Loc. cit.



Malgré ma sincère affliction, j'ai ressenti une joie cynique à voir tous les gens effarés autour de moi qui suis friand d'émotions fortes et vives. Je respire un air de drame qui m'assouvit. Je ne connais rien de plus fécond et de plus humain qu'un malheur.<sup>60</sup>

Ce ton n'est sans doute pas ce qu'on retiendra le moins d'H. Aquin à l'AGEUM: une caricature des membres accompagne l'article sur la disparition de l'AGEUM et sous celle de H. Aquin on lit: "Celui-là a tout dit ce qu'il avait à dire ..."

Ces réunions du conseil ont dû fréquemment être le théâtre de débats houleux et on imagine H. Aquin s'adressant aux membres sur un ton hautain et sarcastique comme s'il faisait la leçon à de grands adolescents. Il a dû fréquemment ne pas se trouver sur la même longueur d'ondes que les autres membres du conseil, puisqu'il semble ne pas s'identifier à leurs préoccupations et qu'il paraît détaché des contingences.

Ainsi, la grève des étudiants de l'Université de Montréal, en 1951, n'est à ses yeux qu'une réaction à "de forts mauvais souvenirs de l'autorité. [...] C'est comme l'enfant qui casse un pot pour protester qu'on ne s'occupe pas assez de lui ..."<sup>61</sup> Il s'agit là d'une réaction bien condescendante envers les autres étudiants qu'il accuse de manquer de maturité parce qu'ils choisissent la grève pour faire

<sup>60</sup> "Dernières paroles", Q.L., vol. 33, no 37, 6 mars 1951, p. 3.

<sup>61</sup> "Complexe d'agressivité", Q.L., vol. 33, no 39, 13 mars 1951, p. 1.

entendre leurs revendications. Il a déjà affirmé ailleurs qu'il trouve enfantin ce genre de comportement et qu'il préfère le dialogue et l'échange d'idées <sup>62</sup>. Il dit cependant se demander lui aussi si on finira par écouter les étudiants et par reconnaître leurs droits ou si les étudiants en seront réduits à faire la "révolution". Faisant allusion à la Révolution française, H. Aquin écrit: "C'est un fait: nous n'avons pas encore passé notre 89, et le besoin s'en fait sentir parfois. Question de soupape ..." <sup>63</sup> Mais il ne va évidemment pas jusqu'à encourager ouvertement la révolution étudiante. Il joue au directeur de journal encore une fois; mais comme il a déjà répété qu'il aimait mieux les idées que les faits, on n'est pas surpris de l'entendre parler de révolution plutôt que de passer à l'action. Dans le cadre d'articles où chaque membre de l'équipe du Quartier latin s'adresse une auto-critique, il écrit: "En effet, cher Aquin, vous parlez constamment de révolte et de combat [...] mais c'est pour compenser votre plus complète inefficacité." <sup>64</sup> Il en est de même lorsqu'à l'occasion il prend un ton badin dans un article. Cela se passe toujours au niveau des idées: il s'agit d'un jeu intellectuel et on est souvent porté à penser qu'il écrit pour lui-même et que c'est lui-même qu'il projette dans ses articles. Il y contemple sa propre image et devient son propre auditoire.

<sup>62</sup> "Mise au point avec le Haut-Parleur", Q.L., vol. 33, no 8, 20 octobre 1950, p. 1.

<sup>63</sup> "Complexe d'agressivité", Q.L., vol. 33, no 39, 13 mars 1951, p. 1.

<sup>64</sup> "Massacre des 5 innocents", Q.L., vol. 33, no 14, 17 novembre 1950, p. 3.

Pour H. Aquin, l'époque du Quartier latin a constitué une espèce de "trip" profondément narcissique d'où il n'est jamais réellement revenu. Nombre d'articles qu'on y lit et toute son oeuvre ultérieure nous peignent un personnage qui n'en finit plus de se trouver diablement intéressant. Et ce-Narcisse a besoin d'un public: c'est pourquoi il écrit. C'est de l'exhibitionnisme au deuxième degré.

Il se cherche sans cesse, mais la recherche le fascine davantage que la découverte. Plus il se fuit, plus il peut modifier son personnage, le rendre intéressant, complexe. Et c'est ce qu'il semble avoir fait toute sa vie: se créer un personnage pluriel.

Rien ne le fascine autant que lui-même et cela est d'autant plus évident dans ces écrits de jeunesse que le jeu est à peine camouflé et peu raffiné; nous sommes encore bien loin de la subtilité et de la grande complexité de l'oeuvre romanesque.

## CHAPITRE DEUX - Conscience sociale

Pendant les années où H. Aquin étudie à l'Université de Montréal, Maurice Duplessis est au pouvoir et "représente l'archétype du Québec traditionnel et rural. Il illustre la peur du changement social, du processus d'industrialisation et d'urbanisation [...]"<sup>1</sup>, gouverne en "roi-nègre"<sup>2</sup>, et écrase les syndicats<sup>3</sup>. Il s'oppose radicalement au modernisme qui frappe aux portes du Québec, tant au niveau de l'industrialisation qu'à celui du développement des idées, voire de la pensée.

La seule chose que l'histoire ne pourra pas reprocher à M. Duplessis est bien d'avoir été un intellectuel. Le pouvoir de la pensée a sûrement été à ses yeux une des plus grandes menaces pour l'humanité. Ainsi,

Pour Duplessis, l'éducation devait contribuer au maintien de l'ordre. L'école était un appareil idéologique chargé de diffuser les valeurs dominantes et de socialiser la jeunesse à l'ordre politique régnant [...] et si l'Etat ne devait pas intervenir dans l'éducation et laisser au clergé entière souveraineté, le "chef" par contre se réservait le droit de purger personnellement les universités des professeurs indésirables qui critiquaient son administration et d'exercer un contrôle politique sur l'enseignement.<sup>4</sup>

---

<sup>1</sup> Denis Monière, Le Développement des idéologies au Québec des origines à nos jours, Montréal, Editions Québec/Amérique, 1977, p. 297.

<sup>2</sup> Ibid., p. 304.

<sup>3</sup> Ibid., p. 305.

<sup>4</sup> Ibid., p. 306-307.

L'éducation, même et peut-être surtout au niveau universitaire, devait donc refléter une telle "idéologie", avec comme but et comme conséquence l'uniformisation des cerveaux plutôt que l'épanouissement de la pensée, comme nous l'avons déjà mentionné au chapitre premier. Le système d'éducation perpétue ainsi la tradition immobiliste et maintient le statu quo dans un Québec dirigé par un homme qui n'était pas un intellectuel mais un dictateur assoiffé de pouvoir. M. Duplessis craignait les intellectuels qui critiquaient son administration et tentaient de lui faire perdre le pouvoir afin d'amener de grands changements sociaux dans la province, sous le thème de la liberté. Les membres de la revue Cité libre, au début des années cinquante, se feront les porte-parole acharnés de cette pensée de renouvellement avec, entre autres, Pierre Elliott Trudeau et Gérard Pelletier.

C'est donc à l'écart de ce grand tiraillement que H. Aquin fait ses études à l'Université de Montréal entre 1948 et 1951. Il est conscient de la crise que vit le Québec; certains articles qu'il publie dans le Quartier latin le laissent entrevoir, quoiqu'on puisse douter qu'il saisisse à ce moment toute l'ampleur du problème. Il demeure que les personnalités et la pensée citélibristes l'impressionnent, en particulier l'humanisme-personnalisme de Gérard Pelletier pour qui il a à l'époque une grande admiration (comme nous le verrons plus loin). La pensée citélibriste est probablement la source de l'éveil politique chez H. Aquin, le fédéralisme de P. Trudeau excepté, bien sûr.

Quoiqu'il ait pu adopter certaines idées de ce groupe, il était à toutes fins pratiques impossible à H. Aquin de l'exprimer

ouvertement dans ses articles du Quartier latin à cause des censures directes et indirectes auxquelles le journal était soumis. Toutefois, en analysant les articles, on retrouve certaines modes idéologiques de l'époque: la marotte du vide culturel au Québec, l'engouement pour la pensée et pour la littérature françaises, le sentiment que tout reste à faire au Canada, qui se situe, comme on le disait à l'époque, entre le croupissement européen et l'infantilisme américain. Ce qui amènera parfois H. Aquin, à l'instar de ses grands frères citélibristes, à jeter un noir regard sur la société québécoise qui s'accroche au passé et aux vieux modèles plutôt que de s'affirmer sur un mode qui soit authentiquement sien. Il arrive également à H. Aquin de critiquer assez sévèrement la société en général.

Plus les articles de H. Aquin portent sur l'élément humain, plus on voit poindre les conflits intérieurs. Dans l'absolu, la réalité est inacceptable pour H. Aquin et elle le devient davantage quand il s'agit des réalités humaines dont il semble vouloir s'abstraire le plus possible. S'il critique la société, il l'atteint au coeur de ses valeurs, là où justement elle ne répond pas à ses attentes. Il éprouve une amère frustration lorsqu'il constate que les hommes n'ont pas le culte de l'absolu, et il semble pousser cette attitude jusqu'au rejet, justement parce que lui-même se sent seul et "rejeté", incompris, en tant qu'intellectuel. Il tente donc de se réfugier dans le cynisme et une fausse dureté pour, en quelque sorte, amortir le choc de ce "rejet".

Ainsi, après avoir vu Le Corbeau<sup>5</sup>, un classique du cinéma français, drame de moeurs où ledit Corbeau assouvit toute sa haine contre la société aux valeurs artificielles et superficielles où il vit, en exposant tous les scandales qu'elle cachait, H. Aquin rédige une critique de ce film sur un monde qui ne paraît abominable que parce qu'il est enfin démasqué. Il s'identifie à ce Corbeau dénonciateur:

Le Corbeau m'est donc apparu l'histoire d'une profonde rancune contre la société. Toute cette pourriture que le Corbeau fait monter à la surface des lacs les plus paisibles, j'avoue que c'était un spectacle réjouissant pour mon coeur endurci. Je suis sorti de là assouvi.<sup>6</sup>

S'en prendre aux valeurs de la société bourgeoise est un peu à la mode à cette époque, même au Québec, la population s'étant prolétarisée. Cette critique provient de façon surprenante d'une certaine élite intellectuelle, elle-même d'origine bourgeoise. Mais cette élite a pu se servir de sa fortune pour acquérir une instruction qui, en retour, lui permet d'avoir une ouverture sur le monde: Ses visées intellectuelles lui laissent entrevoir autre chose que la simple poursuite de la richesse. C'est fort probablement le cas de H. Aquin.

En ce sens, cette critique de la société bourgeoise à laquelle H. Aquin s'identifie, ressemble étroitement à celle que Gide énonce dans ses écrits autobiographiques, en particulier Si le grain

<sup>5</sup> Le Corbeau: film français réalisé en 1943 par H.-G. Clouzot; scénario: L. Chavance et H.-G. Clouzot; photographie: Nicolas Hayer; décors: André Andreiev et Herman Warm; interprètes: Pierre Fresnay, P. Larquey, Ginette Leclerc, Micheline Francey, Hélène Manson, Noël Roquevert, Bernard Lancret, Balpétré, Brochard; producteur: Continental. Renseignement tiré de: Georges Sadoul, Dictionnaire des films, Paris, Seuil, collection Microcosme, 1967, p. 60.

<sup>6</sup> "Le Corbeau", Q.L., vol. 32, no 33, 24 février 1950, p. 4.

ne meurt, que H. Aquin a peut-être bien lu. Les écrits de Gide ont en effet fortement marqué H. Aquin étudiant, et nous en reparlerons plus longuement plus loin. Bref, cette critique de la bourgeoisie est, chez H. Aquin, autant une question d'idée en vogue que de valeurs vraiment personnelles. Comme tout étudiant, il se nourrit de ses lectures et cherche dans les écrivains des modèles auxquels il puisse s'identifier. Chez lui, on assiste à cette époque, à un phénomène d'identification assez poussé.

Si H. Aquin se révèle amer et cynique lorsqu'il parle de la société, il est d'une compassion qui voisine la condescendance lorsqu'il parle de l'humanité. Il effectue une distinction très nette entre ces deux termes. La société est pour lui synonyme de jeux de pouvoir, alors que l'humanité c'est la masse humaine dans sa version purement prolétarienne, qui subit les contrecoups de la société et en est la victime. H. Aquin se portera donc à la défense de l'humanité qu'il accuse la société bourgeoise, la "classe dirigeante", de ne pas aider. Dans une note qui accompagne un article sur la science, il écrit: "La civilisation n'est pas "dans les pinces brillantes du chirurgien", elle est dans la façon de s'en servir pour aider les hommes. Il est bon que l'amour puisse agir ..." <sup>7</sup> Il conclut qu'il ne suffit pas d'aimer les hommes, mais qu'il faut aussi poser des gestes concrets pour les aider. Il est assez caractéristique d'entendre parler ainsi

---

<sup>7</sup> "La science ou l'amour", Q.L., vol. 33, no 31, 12 décembre 1950, p. 3.



ce jeune intellectuel bourgeois qui est et demeurera on ne peut plus éloigné des préoccupations terre-à-terre du peuple. Il ne pourra jamais vraiment en parler autrement qu'ainsi, en termes vagues et dans l'absolu; il ne descendra jamais dans la rue et n'aura jamais qu'une notion assez vague de ce qu'est au fond l'homme de la rue. Son point de vue sera d'abord et avant tout celui d'un intellectuel.

Par ailleurs, pour ne pas se retrouver victime des censeurs, il vaut mieux demeurer dans l'abstrait que d'étaler un militantisme ou un radicalisme qui auraient fort bien pu risquer de passer pour du dangereux socialisme, dans le contexte de l'époque.

Certains articles semblent d'implicites concessions à la censure, comme ce billet que H. Aquin rédige sur la paix, durant la guerre de Corée. Ce billet pourrait même être un résumé d'un discours de Pie XII dénonçant la guerre de Corée, comme le laisse entendre la conclusion: "Il faut vouloir la paix, mais pas à tout prix", disait le pape."<sup>8</sup> D'un autre côté, cet article paru le 9 décembre reprend peut-être simplement quelques idées d'un sermon que l'abbé Llewellyn, alors aumônier de l'Université de Montréal, a pu prononcer à l'approche des Fêtes.

Par ailleurs, l'article que H. Aquin rédige en 1951 sur la

---

<sup>8</sup> "Vouloir la paix", Q.L., vol. 33, no 20, 9 décembre 1950, p. 1.

guerre de Corée<sup>9</sup> semble cette fois surgir de sa propre indignation face à ce conflit. Il est cependant intéressant de constater que l'article est essentiellement une condamnation de l'invasion de la Corée du Nord par les armées de MacArthur. H. Aquin juge cette invasion injustifiable, puisque, dit-il, la présence des Américains n'avait pas été sollicitée et qu'ils n'y sont que pour empêcher "les Rouges" de s'emparer de la Corée du Sud, et non pas pour défendre les Coréens et mettre fin à une guerre civile.

La réaction de H. Aquin dénote avant tout un sentiment anti-américain, que l'article, en un sens, lui sert de prétexte à exprimer, alors qu'il ne consacre que trois paragraphes à l'aspect humain du conflit et qu'il ne mentionne même pas le fait qu'un peuple se bat parce qu'on veut lui imposer un système politique auquel il s'oppose. H. Aquin avait peut-être voulu faire une analyse cérébrale dénonçant la cause du conflit et proposer des arguments solides plutôt que de larmoyer sans fin sur le sort des pauvres victimes, ce qui, juge-t-il, n'aurait en rien aidé à régler le conflit.

Quoi qu'il en soit, H. Aquin s'est montré plus préoccupé d'idées que de faits, et ces faits il ne les a même pas vérifiés, ce qu'un étudiant ne manquera pas de lui reprocher dans un article subséquent<sup>10</sup>, en lui rappelant notamment que les Etats-Unis sont inter-

---

<sup>9</sup> "J'ai la mer à boire" a dit MacArthur", Q.L., vol. 33, no 26, 26 janvier 1951, p. 1.

<sup>10</sup> R. Côté, "MacArthur n'aurait pas la mer à boire!", Q.L., vol. 33, no 28, 2 février 1951, p. 1.

venus après que les Nations-Unies eurent accepté d'accorder l'aide militaire demandée par la Corée du Sud.

Nous ne voulons pas tenter ici de démêler toutes les subtilités politiques qui font que les Etats-Unis ont voulu participer à la guerre de Corée: il s'agit uniquement de démontrer que H. Aquin, sous le prétexte de vouloir défendre un grand principe, a plutôt eu l'air de profiter de l'occasion pour exprimer un sentiment anti-américain. Le biais est d'autant plus transparent que H. Aquin a négligé de vérifier les faits. Sans ses inexactitudes, cela aurait passé pour l'expression d'une opinion personnelle, mais à cause d'elles, l'article prend des allures de fausse accusation contre de vaillants défenseurs de la sécurité collective.

L'article s'annonçait pourtant comme un plaidoyer noble et passionné en faveur de la paix et de l'importance sacrée de la vie humaine, et il comptait ce vers de l'Eve de Péguy: "Heureux ceux qui sont morts dans une juste guerre."<sup>11</sup> Mais c'est comme si H. Aquin avait tout à coup senti le besoin de mettre fin à ce débordement, peut-être par crainte de laisser voir des sentiments et de paraître vulnérable: l'homme ne doit pas se laisser gouverner par ses sentiments. Cela n'accomplit rien. H. Aquin a vraisemblablement voulu jouer un peu au philosophe et faire passer la raison avant tout. L'introduction

---

<sup>11</sup> Loc. cit.

Charles-Pierre Péguy, Oeuvres poétiques complètes, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1954, p. 664.

devait en quelque sorte faire contrepoids au côté plus rationnel et un peu plus froid de l'article, puisqu'il ne faut pas oublier l'omniprésente censure.

A cause également de la censure, enfin, en partie, on ne s'étonne qu'à moitié que H. Aquin passe sous silence un événement des plus marquants des années où il était étudiant à l'Université de Montréal: la grève d'Asbestos de 1949. La censure vient d'abord du "chef" lui-même qui avait déclaré cette grève illégale et qui, de plus, dit déceler dans le syndicalisme "de l'infiltration marxiste. Aussi entend-il mettre les syndicats à la raison!"<sup>12</sup> Cela constitue une raison suffisante en soi pour ne pas parler de cette grève dans un journal censuré par un clergé se trouvant lui-même à la merci du "chef" et comptant sur les subventions gouvernementales. Car à l'exception des avoirs que le clergé investit lui-même dans ses maisons d'enseignement, les subventions représentent la seule forme d'aide financière qu'il puisse obtenir, M. Duplessis ayant déjà décidé de ne pas accepter, et encore moins de demander, des octrois fédéraux pour l'éducation<sup>13</sup>, afin de mieux conserver son autorité "absolue" sur le système d'éducation, surtout au niveau universitaire. Donc, H. Aquin aurait difficilement pu appuyer cette grève dans un article, si toute-

---

<sup>12</sup> J. Lacourcière, J. Provéncher, D. Vaugeois, Canada. Québec. Synthèse historique, Montréal, Editions du renouveau pédagogique Inc., 1970, p. 539.

<sup>13</sup> D. Monière, op. cit., p. 307.

fois il avait voulu le faire, puisque l'article aurait fort probablement été censuré.

Mgr Charbonneau et le bas clergé appuyaient les travailleurs et leurs revendications syndicales, mais l'histoire n'a pas oublié ce que cela leur a coûté. Il va donc de soi que, parmi tant d'autres, les autorités ecclésiastiques de l'Université de Montréal n'aient rien voulu risquer en appuyant une grève, même celle-là.

D'autre part, il ne faut pas oublier la possibilité que cette grève n'ait éveillé que peu d'intérêt chez H. Aquin. Donc, même s'il avait pu écrire tous les articles syndicalistes-militants qu'il avait voulu, nous ne sommes pas certaine qu'il l'aurait fait.

Nous avons déjà parlé, dans le chapitre premier, d'articles où H. Aquin condamnait les grèves. Par ailleurs, dans un article, il laissait entendre qu'il appuyait les revendications étudiantes lors de la grève du 1<sup>er</sup> mars 1951 et il allait même jusqu'à dire qu'un jour, les étudiants devraient peut-être bien avoir recours à la révolution pour être enfin écoutés. C'est justement dans cet article que se trouve la seule allusion à la grève d'Asbestos que H. Aquin ait jamais faite dans le Quartier latin, et ce, deux ans après le fait. Nous avons déjà dit que dans cet article, H. Aquin compare la grève étudiante du 1<sup>er</sup> mars 1951 aux protestations d'un enfant à qui on ne donne pas ce qu'il réclame, mais que c'est ainsi que l'enfant apprend à s'affirmer et qu'il acquiert la maturité. Et il termine ce paragraphe en disant:

[...] mais il faut que ça sorte: la déception s'est transformée en agressivité. Il y a eu Asbestos, il y a eu le 1<sup>er</sup> mars ... et combien de cas individuels qui ont filé

en douce, ou se sont exilés.<sup>14</sup>

Dans le contexte de cet article, c'est à la fois condamner et appuyer ces manifestations, ou plutôt les appuyer en ayant l'air de les condamner. Si, pour endormir la censure, les propos de H. Aquin sont intentionnellement ambigus en surface, il réussit quand même à laisser entendre qu'il appuie la "révolution". Il est, si on veut, condamné à jouer au révolutionnaire en coulisses, du moins à l'époque, et le thème de la révolution semble lui avoir permis tout au plus d'exprimer une grande agitation et une agressivité intérieures. On l'imagine difficilement grandement préoccupé des problèmes ouvriers. Son "âme" est beaucoup trop livresque pour cela.

De même, quand H. Aquin parle du Canada français, ce ne sont pas des questions terre-à-terre qu'il aborde, mais des questions de culture et de civilisation.

Au cours de l'été 1950, H. Aquin fait un voyage en France, peut-être un peu influencé par ses lectures de Cité libre, qui s'inspire d'une pensée française renouvelée, et sans doute entraîné par ses lectures d'auteurs français populaires au Québec. A l'époque, l'élite intellectuelle du Québec est tournée vers l'Europe; y cherche des modèles, une source d'inspiration, et vit une période de transition qui mènera le Québec vers l'affirmation d'un caractère propre et unique.

---

<sup>14</sup> "Complexe d'agressivité", Q.L., vol. 33, no 39, 13 mars 1951, p. 1.

Ainsi, lorsque H. Aquin parle du Canada français dans quelques articles du Quartier latin, il reprend les grands thèmes de l'époque: la nécessité du renouvellement de la pensée et de l'obligation pour la "production intellectuelle" de devenir plus universelle. Mais ce qui est très intéressant et ce qui distingue peut-être un peu H. Aquin de la génération précédente et même de la sienne, c'est qu'il affirme que le Canada français se doit d'aller au-delà d'une imitation sécurisante de la France. Ce besoin d'imitation est justement à ses yeux l'aveu de la grande faiblesse culturelle du Canada français où l'immobilisme sévit toujours. D'ailleurs, son opinion à ce sujet ne changera jamais et son texte sur la "Fatigue culturelle du Canada français", qu'il publiera dans Liberté douze ans plus tard, le prouve d'une façon éloquente <sup>15</sup>. H. Aquin estime que le Canada français s'est assez nourri de la France et que dorénavant la seule tradition française qu'il doive perpétuer est celle du renouvellement: "[...] faut-il se détacher de l'Europe? Oui - en autant que cela est indispensable au développement d'une vie canadienne authentique ..." <sup>16</sup>

La France elle-même ayant beaucoup changé, il faut cesser d'imiter ses vieux modèles: "Il est ridicule à [sic] garder le gothique ou le roman, comme on garde des fétiches; on n'imité pas le style quand l'âme a changé!" <sup>17</sup>

<sup>15</sup> Hubert Aquin, "La Fatigue culturelle du Canada français", Liberté, vol. 4, no 23, mai 1962, p. 299-325.

<sup>16</sup> "Europe 1950", Q.L., vol. 33, no 40, 16 mars 1951, p. 1.

<sup>17</sup> Loc. cit.

L'article, en somme, est un appel optimiste à l'émancipation culturelle du Canada français. H. Aquin y souligne l'importance d'oser aller de l'avant, même si l'avenir n'est encore qu'un immense point d'interrogation et que le passé y a mal préparé ceux qui devront l'affronter. Il dit en terminant cet article:

[...] ... nous ne savons pas encore de quelle expression nous sommes capables, mais de grâce, favorisons-la. En trop de domaines nous nous encombrons de souvenirs européens. On ne fait pas du nouveau en regrettant l'ancien. Il faut oser tourner la page ... 18

H. Aquin reconnaît ici que le Canada français a encore beaucoup à faire et qu'il aurait grandement avantage à profiter de sa situation privilégiée s'il veut survivre:

[...] nous n'agonisons pas des maladies de la France, pas plus que nous nous confondons [sic] dans l'infantilisme américain. Nous sommes particuliers ... et nous avons maintenant conscience que notre état de carrefour est une richesse ... à exploiter [...] nous faisons un monde. 19

La grande fièvre nationaliste qu'amènera la Révolution tranquille est encore un peu loin; personne ne parle encore de la mission du Peuple québécois et de ses devoirs face au Pays du Québec, mais H. Aquin a senti que le Canada français devait passer par là un jour, en chemin vers la maturité et l'épanouissement, et il l'appelle, ce mouvement, dans cet article. Les options politiques qui seront les siennes dans les années soixante démontrent bien qu'il a été constant

18 Loc. cit.

19 "Les miracles se font lentement", Q.L., vol. 33, no 40, 16 mars 1951, p. 1.



dans ce choix et on connaît l'ampleur que prendra ce thème dans ses écrits ultérieurs.

Pour lui, comme pour bon nombre d'autres, une première étape dans cette entreprise de conscientisation des Canadiens français est la valorisation de la langue. On sait que H. Aquin a toujours refusé le "joual" et ses sous-produits, dans lesquels il ne voit que de l' "exploitation d'ordre [...] touristique" <sup>20</sup>. On le voit même se faire le défenseur de la langue lorsqu'il publie un article déjà paru dans le Varsity, journal des étudiants de l'Université de Toronto. Dans cet article, un étudiant anglophone se montre sympathique au combat des Canadiens français pour leur langue. H. Aquin y joint une note où il remercie l'étudiant de son appui, et il ajoute:

Avec l'auteur de cet article, je plains mes confrères anglo-saxons qui ne savent pas parler notre langue ... C'est une raison de beauté qui me fait dire ça; mais il n'y a qu'une raison d'utilité qui les convaincra tous d'apprendre le français. <sup>21</sup>

Il n'est cependant pas très surprenant, à la lumière des articles analysés jusqu'ici et des choix qu'il fera plusieurs années plus tard, de voir H. Aquin se faire le défenseur de la langue française et vouloir encourager cet éveil de tout un peuple. Il se sent visé personnellement jusque dans sa raison d'être. Si le Canada français continue de se terrer dans son passé immobiliste et se satisfait

---

<sup>20</sup> Loc. cit.

<sup>21</sup> "Drôle de bilinguisme", Q.L., vol. 33, no 25, 23 janvier 1951, p. 1.

de n'être qu'une mauvaise et fade imitation d'une France ancienne, il signe son arrêt de mort à brève échéance. Cela, H. Aquin ne l'acceptera jamais parce qu'il refusera toujours de flotter au rang des inférieurs et des assis; il sent que les Canadiens français ne représentent souvent que cela pour le reste du pays et les étrangers. Il se sent visé personnellement par ces accusations et il se défend.

L'atmosphère régnant au Québec au moment où H. Aquin était étudiant ne favorisait pas, dans le milieu universitaire, la libre expression des opinions sur les grandes questions universelles, et encore moins sur les questions nationales. Il est clair cependant, d'après les articles qu'il a signés, que H. Aquin lisait certains grands journaux et qu'il était probablement mieux renseigné sur certaines questions que nombre de ses confrères. On sent également qu'il a parfois de solides opinions sur certains sujets mais que pour plusieurs raisons, contraintes de la censure, manque d'intérêt ou de temps pour écrire dans le journal ou parfois même indifférence totale pour des questions qui ne le touchent pas de près, il ne les exprime pas toujours, et rarement de façon très nette. Il faut souvent lire entre les lignes et faire des recoupements pour tenter de conclure que H. Aquin a peut-être pensé ceci ou cela de tel ou tel événement. Il est parfois difficile de trancher parce qu'on sent trop souvent qu'il a voulu en mettre pour tout le monde. C'est un peu comme si H. Aquin avait été tiraillé entre deux attitudes. D'une part, exprimer l'opinion des étudiants, peu importe qu'il la partage ou qu'il la désavoue tota-

lement, puisque le rôle premier d'un journal étudiant est bien d'être leur porte-parole. D'autre part, exprimer les opinions du clergé dirigeant l'Université, qui devaient souvent être trop pro-duplessistes, pro-ancien-régime, pro-stat quo , pour qu'il veuille vraiment les appuyer dans le journal, mais qu'il faisait semblant d'appuyer ou appuyait le moins possible, pour pouvoir continuer ses études sans problèmes. Les articles qu'il a écrits sont le produit de toutes ces contraintes et, en grande partie, de sa personnalité qui s'annonce déjà, dans ses meilleurs moments, égocentrique, et dans les pires, quelque peu mégalomane. .

Les articles analysés jusqu'ici ont déjà commencé de nous révéler l'homme qui se cache derrière le jeune journaliste. Ceux qui feront l'objet des deux chapitres suivants nous révéleront d'autres facettes de ce personnage si complexe.

## DEUXIEME PARTIE - RECHERCHE DE SOI

### CHAPITRE TROIS - Pour un idéal de vie

Cette partie présente une analyse des articles où le jeune H. Aquin est en quelque sorte aux prises avec lui-même, où il se cherche et s'expose, souvent sous le couvert de la fiction. Le jeune écrivain y fait ses premières armes et est son meilleur sujet, comme c'est souvent le cas des premiers écrits.

Ces textes nous révèlent ainsi un côté plus personnel de H. Aquin: un jeune homme inquiet, à la recherche de lui-même, tentant de se tailler des valeurs personnelles après les bouleversements de la seconde guerre mondiale, qui a conduit à la remise en question des valeurs traditionnelles et de la foi; un jeune étudiant en philosophie qui découvre l'Europe par des penseurs, écrivains et philosophes dont les idées sont souvent ou ne peut plus opposées à celles qui sont véhiculées dans le milieu catholique où il vit et étudié.

On remarque que la foi chez H. Aquin n'est pas celle de la tradition québécoise des années quarante et cinquante, mais qu'elle n'est pas non plus de la dernière originalité. La "foi" chez lui s'inspire plutôt d'écrivains comme Gide, Jacques Rivière, Sartre, Pierre Emmanuel, Graham Greene. Ses réflexions se nourrissent ainsi d'écrivains et de penseurs - surtout français - populaires et influents à cette époque. Il s'agit d'un questionnement sans repos, d'un refus des valeurs morales reçues, mais jamais d'un abandon naïf.

H. Aquin adopte une attitude à la mode parmi une certaine élite intellectuelle qui s'inspire en gros des personalistes français, dont Emmanuel Mounier. Il n'y a jamais chez H. Aquin de refus obstiné de Dieu, comme celui qu'il rencontre chez Gide et Sartre, mais plutôt une espèce d'anticléricalisme intellectuel, en somme une condamnation des clercs de la trahison. Il faut faire nombre de recoupements pour arriver à dégager les idées de H. Aquin sur la question: il est très conscient que s'il veut étudier à l'université, il doit le faire dans une université catholique, puisque, au Québec, il n'y a que des universités catholiques, dont les administrateurs et les professeurs sont, en majorité, membres du clergé.

H. Aquin est donc inévitablement, dans ses textes à sujet religieux, témoin de son temps; non pas parce qu'il se fait chroniqueur de son époque, mais parce que nombre d'articles sont empreints de l'esprit de l'époque. On perçoit aussi souvent chez l'auteur un souci d'abonder dans le sens de la censure; mais il ne manque pas de s'esquiver, parfois très habilement, à des fins beaucoup plus personnelles. On peut d'abord le constater à la lecture d'un article qu'il consacre à la Vierge, quelques jours après la proclamation du dogme de l'Assomption par Pie XII, en 1950<sup>1</sup>. Le Québec est encore, si l'on peut dire, sous l'effet de la fièvre mariale de l'après-guerre et du Congrès marial de 1947. La proclamation vient en quelque sorte couronner cette

---

<sup>1</sup> "L'Assomption "Vérité implicitement révélée" ", Q.L., vol. 33, no 11, 7 novembre 1950, p. 1.

période.

L'article, en surface, rapporte un événement de première importance pour la population catholique et surtout pour le clergé, désireux de se rallier la population par l'intermédiaire de la Vierge. Mais on constate que le texte compte de nombreuses allusions à la relation mère-enfant - ce qui constitue le seul élément personnel de H. Aquin dans cet article, qui est plagié en grande partie d'un article de Graham Greene sur l'Assomption, paru peu avant dans la revue Life<sup>2</sup>, et dont H. Aquin lui-même donne la référence dans son article. La présence de ces "passages personnels" nous incite à croire que sous le couvert d'un hommage à la Vierge, H. Aquin aurait laissé glisser un message beaucoup plus personnel, soit celui de la recherche de la mère. Ainsi, lorsqu'il écrit que l'humanité est comme "un enfant qui a vieilli trop vite et qui, désorienté, éperdu, recherche la sécurité de l'étreinte maternelle" et que "la force du dogme de l'Assomption est celle d'un besoin. Besoin de filiation, besoin déchirant de se sentir aimé et compris"<sup>3</sup>, on est tenté de faire un parallèle entre ces remarques et une confidence que H. Aquin aurait faite à Andrée Yanacopoulo. A en croire cette dernière, H. Aquin se serait senti rejeté par sa mère après la naissance de son frère<sup>4</sup>. De plus, tou-

<sup>2</sup> Graham Greene, "The Assumption of Mary", Life, october 30, 1950, vol. 29, no 18, p. 51-52, 55-56, 58.

<sup>3</sup> "L'Assomption "Vérité implicitement révélée" ", loc. cit.

<sup>4</sup> Gordon Sheppard et Andrée Yanacopoulo, Signé Hubert Aquin. Enquête sur le suicide d'un écrivain, Montréal, Boréal Express, 1985, p. 398.

jours selon A. Yanacopoulo, H. Aquin aurait commencé une psychanalyse en 1963, au cours de laquelle on lui aurait dit qu'il avait eu des pensées incestueuses envers sa mère <sup>5</sup>. Or, dans son texte sur l'Assomption, H. Aquin écrit: "L'enfant déçu aime reprendre confiance dans sa mère rédemptrice. Oedipe revenait inconsciemment vers sa mère ..." <sup>6</sup>. Sans ce recoupement, on pourrait bien se demander ce qu'une allusion à Oedipe vient faire dans un texte qui insiste sur la pureté de la relation mère-enfant. L'Oedipe du mythe ne sait pas que c'est à sa mère qu'il revient, mais dans le contexte de la psychanalyse, le complexe oedipien renferme justement tout l'inavouable de ce désir "anormal". Dans ce texte apparemment empreint de dévotion à la Vierge, H. Aquin aurait-il fait indirectement ou très consciemment l'aveu d'un désir incestueux, ou peut-être même une condamnation de la mère "impure"? Il ne manque pas d'insister sur la pureté obligatoire de la mère: "La mère absolue ne peut être que pure, jusque dans son corps", et citant Léon Bloy, il ajoute: "Plus une femme est mère, plus elle est vierge." Si l'on veut jouer à la psychanalyse, on peut rapprocher ces lignes d'un commentaire qu'il écrira dans Liberté, vingt et un ans plus tard, sur les "saintes écritures de [s]a maman chérie": des romans quasi pornographiques que sa mère aurait lus en lui donnant le sein. Ces lectures, dit-il, l'auraient nourri jusqu'à ce jour et seraient à l'origine d'un "chef-d'oeuvre (forcément) posthume" qu'il

<sup>5</sup> Ibid., p. 146.

<sup>6</sup> "L'Assomption "Vérité implicitement révélée" ", loc. cit.

aurait esquissé et qui s'intitulerait "Le biberon empoisonné"<sup>7</sup>. H. Aquin reproche ici à sa mère à la fois ses "mauvaises lectures" et le peu d'intérêt qu'elle lui témoignait, puisqu'elle faisait des lectures en le nourrissant plutôt que de ne s'occuper que de lui. Vu sous cet éclairage, l'article sur l'Assomption peut ne pas paraître aussi innocent. Il nous semble important de souligner que les articles religieux ne sont pas unidimensionnels et que, s'ils contiennent une once de foi, véritable ou non, ils recèlent aussi un poids énorme d'autres sentiments ou ressentiments. Bref, sous le couvert de la religion, H. Aquin glisse des messages <sup>V</sup>on ne peut plus éloignés du propos apparent du texte; et il peut le faire sans craindre la censure, puisqu'il faut faire des recoupements, parfois même avec des textes ultérieurs, pour n'entrevoir que quelques-uns des sens cachés possibles du texte. Ce n'est ainsi qu'avec le recul des années que certains textes s'éclairent. Soulignons qu'il s'agit ici d'hypothèses que l'avenir se chargera peut-être de réfuter. Cependant, il apparaît que H. Aquin fait ici, comme dans d'autres articles "religieux", d'une pierre plusieurs coups.

Il en est de même pour les articles en hommage à l'abbé Llewellyn, alors aumônier de l'Université de Montréal. Il est fort

---

<sup>7</sup> Hubert Aquin, "L'Ecrivain dans notre société et face aux pouvoirs", Liberté, vol. 13, no 2, mai-juin-juillet 1971, p. 89.

Cet article est repris, dans des versions légèrement remaniées, sous le titre "Les séquelles de la IX<sup>e</sup> rencontre des écrivains. Pourquoi j'ai démissionné de la revue Liberté", dans Le Devoir, vol. LXII, no 126, 3 juin 1971, p. 12; et dans Blocs erratiques (recueil de textes de H. Aquin rassemblés et présentés par René Lapierre), Montréal, Éditions Quinze, collection "Prose entière", 1977, p. 153-157, sous le titre "L'Ecrivain et les pouvoirs".



possible que H. Aquin ait admiré l'abbé qui, dit-il, "a fait reculer la frontière de l'obscurité et de la solitude" et qui "a revivifié la vie universitaire à partir de la foi"<sup>8</sup> et ainsi donné un sens au quotidien. Mais voici que dans un brillant coup journalistique, H. Aquin réussit à faire paraître dans ce même numéro un article de Gérard Pelletier sur les "groupes de ménages" qu'organisait alors l'abbé et auxquels G. Pelletier participait. G. Pelletier souligne dans son article que c'est parce que H. Aquin a beaucoup insisté qu'il a rédigé à la hâte ce bref article<sup>9</sup>. On peut penser que H. Aquin tenait autant à faire paraître l'article de G. Pelletier, et ainsi associer son nom à celui d'un leader et d'un journaliste déjà connu, qu'à parler de l'abbé Llewellyn. H. Aquin a peut-être voulu, à sa manière, appuyer les revendications pour la responsabilité laïque qu'exprimait G. Pelletier dès 1947, comme nous l'avons déjà mentionné. Associer son nom à celui de G. Pelletier n'avait rien de compromettant, puisque ce dernier, même s'il avait revendiqué la responsabilité laïque, ne s'est jamais affirmé un anticlérical radical. Il a plutôt voulu apporter des changements à partir de l'intérieur: il était président général de la J.E.C. au moment où il plaidait pour une plus grande autonomie du laïc dans les mouvements d'action catholique. H. Aquin non plus, si l'on en juge par ses textes, n'a jamais été un anticlérical radical. Il écrira dans Liberté, en réponse au mouvement anticlérical qui balaie la période de la Révolution tranquille, qu'il a été "un anticlérical

---

<sup>8</sup> "Son témoignage", Q.L., vol. 33, no 4, 13 octobre 1950, p. 1.

<sup>9</sup> Gérard Pelletier, "Groupes de ménages", Q.L., vol. 33, no 4, 13 octobre 1950, p. 1.

de bonne foi et qu'il a douté de tout le plus possible" <sup>10</sup>, mais qu'il ne conçoit pas une religion sans clergé: ce serait là une "religion solitaire, sans faste, sans pompe, sans rite, sans prêtre indigné, donc une religion sans communion humaine", "une religion sans intermédiaire entre [le] catholique et Dieu" <sup>11</sup>. Il ajoute que même si certains religieux sont indignes d'être les représentants de Dieu, neutraliser le clergé, ce serait neutraliser la religion elle-même <sup>12</sup>. Selon lui, "la vie ecclésiale [...] avec son calendrier, sa liturgie et son clergé, [vient] parachever et exprimer l'expérience intérieure et personnelle de la religion, sans quoi toute pratique religieuse n'est qu'un mensonge" <sup>13</sup>.

Un autre article où l'on voit clairement que le contexte de l'époque a façonné la vision des choses de H. Aquin, est un texte sur une rencontre de l'Entraide universitaire internationale <sup>14</sup>, à laquelle il a participé à l'été 1950, en compagnie d'un groupe d'étudiants de divers pays et religions. On voit dans cet article que la campagne de M. Duplessis contre le communisme a laissé des traces. Pour empêcher l'idéologie communiste - telle qu'il pensait la comprendre - de prendre racine au Québec, M. Duplessis l'a peinte comme le plus grand ennemi des valeurs des Canadiens français, et le com-

<sup>10</sup> Hubert Aquin, "Qui mange du curé en meurt", Liberté, vol. 3, no 3-4, mai-août 1961, p. 621.

<sup>11</sup> Ibid., p. 619.

<sup>12</sup> Ibid., p. 620.

<sup>13</sup> Ibid., p. 622.

<sup>14</sup> "Une recherche de la fraternité. Séminar de Pontigny", Q.L., vol. 33, no 23, 19 décembre 1950, p. 3.

munisme est devenu pour ces derniers une religion de Satan encore plus dangereuse que le protestantisme. Le communisme n'était pas très bien connu au Québec au début des années cinquante; il n'est donc pas très surprenant de voir H. Aquin faire comme nombre de contemporains, et le ranger parmi les religions non-chrétiennes. Il dit dans cet article que la majorité des étudiants ne sont pas chrétiens et qu'il "s'y rencontre des athées, des communistes actifs ou sympathisants, mais surtout de ce qu'on peut appeler sommairement des matérialistes" <sup>15</sup>, comme si pour lui, religion, orientation philosophique et idéologie politique ne faisaient qu'un. De plus, l'orientation générale de la rencontre ne peut qu'aider à renforcer une telle attitude chez H. Aquin et les autres étudiants chrétiens: les professeurs qui y donnent des conférences étant tous chrétiens, la rencontre peut prendre les allures d'une vaste entreprise de récupération visant les non-chrétiens. Mais ce n'est pas ainsi que H. Aquin semble percevoir cette rencontre, et il dit ne pas y assister pour des raisons religieuses et en vue de défendre des valeurs catholiques, mais plutôt pour échanger sur le plan des valeurs humaines, philosopher et refaire le monde en quelque sorte. D'ailleurs, il n'est jamais question de catholicisme dans cet article. Dans certains textes, on voit même H. Aquin prendre ses distances vis-à-vis du catholicisme traditionnel québécois, qu'il juge ne pas être de la meilleure qualité, parce qu'il manque de sincérité; il lui apparaît comme "une religion à volets clos", une armature plutôt qu'une foi sincère

---

<sup>15</sup> Loc. cit.

et éclairée <sup>16</sup>, un refuge. "Pèlerinage à l'envers" offre un exemple de cette mise en question d'un aspect du catholicisme traditionnel. Dans ce texte, dont la première phrase pastiche une scène de la Nativité, un pèlerin vêtu comme Jésus passe la nuit dans le tombeau de ce dernier et dit se sentir des "penchants de rédempteur" <sup>17</sup>. Dans un revirement, ce pèlerin finit par passer pour un antéchrist, lorsque d'autres pèlerins le prennent pour le Christ et s'aperçoivent qu'il ne peut pas accomplir de miracles. Ce faux Christ est assailli de toutes parts par des gens venus chercher une guérison et qui vont jusqu'à le lapider lorsqu'ils ne l'obtiennent pas. Ce texte accuse finalement ceux qui se rapprochent de Dieu uniquement lorsqu'ils ont besoin de réconfort et qui l'oublient lorsque tout va à merveille. H. Aquin dénonce cette façon de se servir d'un Dieu auquel des "croyants" abandonnent toute responsabilité de leur vie. Tant demander à Dieu, c'est à ses yeux ne pas l'aimer, c'est de plus refuser d'assumer sa propre vie.

Pour H. Aquin, la question de Dieu est une question de responsabilité de soi. Dieu incarne en quelque sorte cet idéal d'unité de vie. Quand il s'agit de foi, tout est objet de questionnement, à tel point que plusieurs articles semblent refléter essentiellement un jeu d'esprit. Le questionnement religieux prend souvent les dimensions d'un défi intellectuel lancé à Dieu, un peu à la manière d'un Jacques

---

<sup>16</sup> "Recherche d'authenticité", Q.L., vol. 33, no 36, 2 mars 1951, p. 4.

<sup>17</sup> "Pèlerinage à l'envers", Q.L., vol. 31, no 30, p. 3.

Rivière, d'un André Gide, d'un Jean-Paul Sartre et d'autres écrivains et penseurs, de Léon Bloy à Pierre Emmanuel, qui ont fortement marqué la première moitié du vingtième siècle. On se rend compte en lisant ces textes, souvent de fiction, que la pensée religieuse de H. Aquin à cette époque n'est pas des plus personnelles et qu'elle est une espèce de collage d'idées à la mode. La conception de la foi qu'a pu avoir H. Aquin à cette époque, qu'elle ait été teintée d'anticléricalisme, d'existentialisme, de personnalisme ou de toute autre idéologie, ne s'affirme jamais vraiment clairement dans ses textes: il est vrai qu'elle est assujettie à la censure, ce qui explique souvent les détours que prend H. Aquin pour s'exprimer; mais H. Aquin n'a à cette époque qu'environ vingt ans, soit l'âge des grandes angoisses existentielles, des graves questions. Il est donc normal que sa vision de la foi oscille, qu'elle cherche à se définir et à se découvrir parmi tous les courants de pensée auxquels elle s'expose. Ce qui demeure constant cependant, c'est une préoccupation de la question de Dieu, préoccupation qui ne le quittera jamais, même lorsqu'il aura décidé de se suicider, comme le démontre sa dernière lettre à Andrée Yanacopoulo<sup>18</sup>. Une autre constante, c'est que H. Aquin fait de sa recherche de Dieu une sorte de jeu intellectuel, un peu comme s'il mesurait ses capacités contre des forces supérieures, comme s'il se lançait un défi. On voit donc H. Aquin à la fois chercher et combattre Dieu, un peu à la manière de plusieurs auteurs - déjà nommés - qu'il

---

<sup>18</sup> G. Sheppard et A. Yanacopoulo, op. cit., p. 268.

lit et cite, et beaucoup à la manière de Gide.

H. Aquin se construit souvent un monde à partir d'écrits de ces auteurs auxquels il s'identifie, à tel point qu'il est parfois difficile de distinguer ses idées de celles des écrivains et penseurs qu'il paraphrase ou qu'il pastiche. Il a encore l'âme très livresque. Il assimile et fait siennes les idées qui nourrissent son questionnement, et il écrit "à la manière de", un peu comme s'il voulait à tout prix justifier ce qu'il dit en s'appuyant sur de grands noms, et comme s'il essayait de se mieux comprendre en cherchant chez ces auteurs des malaises qui correspondent en quelque sorte aux siens.

En imitant ces auteurs qui, somme toute, se mesurent à Dieu,

H. Aquin vit dans l'absolu. On pourrait même croire que H. Aquin, visant ainsi constamment l'absolu, tente par là d'échapper au réel. Il se crée un monde à part qu'il essaie ensuite de retrouver dans la réalité. Mais les critères qu'il s'impose rendent impossible cette conciliation de l'idéal et de la réalité, et il a vite fait le tour de ce cercle vicieux: plus la réalité lui est odieuse, plus il se réfugie dans l'absolu; plus il recherche l'absolu, plus il décroche de la réalité. Cette phrase d'Emmanuel Mounier résume très bien ce comportement de H. Aquin:

Le délire de pureté absolue, la manie de la perfection, l'idéalisme perdu sont fréquents [...] chez les simples névrosés. [...] On les rencontre chez des sujets dont le comportement directeur est une fuite de la réalité. 19

---

19. Emmanuel Mounier, Qu'est-ce que le personnalisme?, Paris, Editions du Seuil, 1946, p. 19.

Par les articles que nous analyserons maintenant, nous tenterons de démontrer comment le jeu intellectuel auquel se livre H. Aquin est en somme finalement une recherche éperdue et frénétique de soi, qui aboutit finalement à la fuite même de soi.

Il faut d'abord constater qu'un certain élément de démesure n'est pas absent de cette recherche, démesure dans la façon de vivre, pour une plus grande intensité de vie:

Plus de vie, voilà ma formule: ne négliger aucun symptôme de vie ...  
Il n'y a pas de juste milieu ici-bas: la seule justesse de notre vie s'exprime dans un certain excès, notre vraie mesure c'est la démesure. [...] Mon impatience, c'est peut-être ma seule chance de vivre un peu. <sup>20</sup>

Toutefois, sous-jacents à cette impatience, subsistent le doute, l'incertitude: "J'affirme donc, devant l'univers, l'audace, l'incertitude et la suprême vivacité de mon impatience". <sup>21</sup> On assiste finalement à la construction d'un "idéal", au choix d'une orientation. Cet idéal, H. Aquin le trouve un peu au hasard de ses lectures, chez les auteurs qu'il lit et étudie à l'époque. Inversement, on sent qu'il cherche des auteurs dont la vision du monde correspond un peu à la sienne. Il y a certainement un peu des deux: comme tout étudiant, il est loin d'être imperméable à ses lectures, et la lecture de certains auteurs amène à en découvrir d'autres qu'il assimile et de qui il tire ce qui lui convient au moment où il les lit.

La démarche de H. Aquin n'a rien d'original. Elle a eu

---

<sup>20</sup> "Eloge de l'impatience", Q.L., vol. 32, no 14, 18 novembre 1949, p. 3.

<sup>21</sup> Loc. cit.

d'illustres représentants, H. Aquin ayant eu comme modèle, entre autres, André Gide, dont il a lu le journal <sup>22</sup>. Que H. Aquin ait été influencé par la pensée de Gide n'a rien de particulièrement étonnant, surtout pour ce qui est des grands thèmes de la sincérité et de l'authenticité, que l'on proposait à la jeunesse à cette époque, et même depuis le début du siècle.

Dans "Eloge de l'impaticence" <sup>23</sup>, H. Aquin exprime une impatience d'atteindre "sa plénitude de vie"; c'est là pour lui "un impératif absolu" qui exige qu'il soit lucide et que son esprit soit "follement attentif à [lui]-même". "Plénitude de vie" n'est pas définie ici; il est question de vivre le plus possible, mais H. Aquin ne propose pas d'orientation précise, de but bien défini. L'article illustre un élan, une "fièvre" de vivre, une complète ouverture que seule l'apparition du mot lucidité vient un peu tempérer pour rétablir un certain équilibre. H. Aquin ne mentionne qu'en 1951 qu'il a lu le journal de Gide, mais on peut présumer qu'il l'a déjà lu en 1949, au moment où il écrit cet "Eloge de l'impaticence", car on peut presque y voir une réponse à la devise du jeune Gide qui écrivait dans un feuillet (non daté) de son journal: "bien-aimés, laissez-vous vivre, ah! le plus possible!" <sup>24</sup> Le texte de H. Aquin y fait contrepoids en ce sens que son désir de vie intense semble devoir être guidé par l'esprit et non primordialement par la gratification des sens que prêchait le

<sup>22</sup> "Recherche d'authenticité", loc. cit.

<sup>23</sup> "Eloge de l'impaticence", loc. cit.

<sup>24</sup> André Gide, Journal 1889-1939, Paris, N.R.F., Bibliothèque de la Pléiade, 1951, p. 46. (Première édition: 1939)



jeune Gide. Gide en retour répond aussi à l'appel de son époque par cette recherche de vie intense: M. Albarda, dans son étude du journal de Gide, propose que: "Par son amour de la vie intense, Gide s'est rattaché à Nietzsche. D'ailleurs la génération de 1890 revient à la vie, à l'amour de la réalité [...].<sup>25</sup> Si Gide déclare vouloir vivre par les sens, H. Aquin ne parle que de l'importance de la vie de l'esprit et de la primauté de la pensée. Refus de laisser dominer les sens sur l'esprit, conscience d'une censure qui n'endosserait certes pas un éloge de la gratification des sens, reconnaissance de l'échec de la démarche de Gide?

Certes il ne faut pas voir que l'influence de Gide ou d'un autre auteur dans cet article. H. Aquin, ici comme dans nombre d'autres textes, se livre au plaisir de l'exercice littéraire. Le titre même de l'article: "Eloge de l'impatience", fait un peu étalage de culture classique et renvoie au prototype d'un genre, l'Eloge de la folie d'Erasme, dont un des buts avoués était de réformer les mœurs. Sans que H. Aquin ait voulu viser si loin, le ton moralisateur n'est pas absent de ce texte, mais l'humour, si caractéristique de l'œuvre d'Erasme et d'autres modèles du genre, y est absent.

Cet "Eloge" est tout rempli de l'enthousiasme de la jeunesse et manque donc quelque peu d'orientation précise, mais il est déjà très révélateur de l'importance suprême que H. Aquin accorde et

---

<sup>25</sup> Maria Albarda, André Gide et son journal, Van Loghum Slaterus Uitgevers Maatschappij N. V. Arnhem in 't Jaar, 1942, p. 20.

continuera d'accorder à la pensée. La suprématie de la pensée sera même le leitmotiv de ces textes où il sera question d'idéal. H. Aquin ira jusqu'à dire que le seul véritable scandale est "la médiocrité abêtie de notre pensée" dans "Discours sur l'essentiel" <sup>26</sup>, qui a pour point de départ une réfutation de la morale bourgeoise (autre thème gidien / sartrien); cette morale bourgeoise n'est, aux yeux de H. Aquin, rien d'autre qu'un confortable aveuglement, une collection de conventions et de préjugés que la société accepte d'emblée pour ne pas avoir à réfléchir et à remettre en question ses valeurs. Dans ce texte, encore plus moralisateur que "Eloge", âme et esprit deviennent synonymes, outils par lesquels on perçoit et juge le monde, donc d'où vient la capacité humaine de faire des choix, d'opter pour telle ou telle valeur; toute vie humaine n'est finalement que la somme des jugements exprimés par un être humain; l'âme et l'esprit sont donc des outils de questionnement. En refusant de questionner, l'homme refuse finalement un idéal de lucidité, de plénitude. L'expression "plénitude de vie" commence donc à se définir comme cette capacité de développer l'esprit pour atteindre la lucidité et voir l'univers dans sa totalité, sous tous les angles, au-delà des valeurs acceptées, des décisions prises d'avance par la société pour l'individu. Selon H. Aquin, il faudrait

Enseigner, par exemple, qu'il n'est pas de plus grand péché que d'étouffer son âme par la paresse de l'esprit, ni de

<sup>26</sup> "Discours sur l'essentiel", Q.L., vol. 32, no 20, 9 décembre 1949, p. 1.

plus grande détresse pour l'homme que la mort de la pensée.  
 [...] Quelle admirable chose ce serait de promouvoir la  
 lucidité à sa véritable dignité; de la considérer comme  
 l'impératif fondamental de l'homme. 27

Chez H. Aquin, la lucidité devient un élément de cet idéal de perfection, voisin de la sainteté; sainteté, non pas au sens strictement religieux du terme, mais sainteté au sens de fidélité à cet idéal de perfection. Le saint, au sens où H. Aquin utilise le terme, "met son absolu dans son idéal de perfection" et il est parfaitement lucide parce qu'il veut "voir jusqu'au fond" de lui-même 28. C'est cela que H. Aquin appelle être "sincère". Ce thème est emprunté, comme nous l'avons déjà mentionné, à Gide, et aussi à Jacques Rivière qui a consacré un volume à la question, et que H. Aquin cite dans ce texte. Jacques Rivière définit la sincérité comme "un perpétuel effort pour créer son âme telle qu'elle est" 29. L'homme doit donc vivre en fonction de ce qu'il reconnaît être, demeurer fidèle à lui-même et viser une profonde et complète connaissance de soi. Citant J. Rivière, H. Aquin veut préciser cette idée: "Une âme vraiment grande n'acceptera pas d'être honnête à la façon dont on est aveugle." 30 H. Aquin cherche donc à appliquer ce précepte de J. Rivière: "Je ne commencerai à valoir quelque chose qu'à partir de moi-même, que si je prends comme

27 Loc. cit.

28 "Le jouisseur et le saint", Q.L., vol. 32, no 24, 24 janvier 1950, p. 1.

29 Jacques Rivière, De la sincérité envers soi-même, Paris, Les Cahiers de Paris, 1925, p. 8.

30 Ibid., p. 19.

matière de mon effort tout ce que je suis." <sup>31</sup> et il ajoute que:

la sincérité doit partir de cet idéal de lucidité [...].  
[...] J'entrevois toute vie comme un long discernement de  
soi, et l'effort admirable d'être fidèle à cette vocation  
dévoilée. Ma sincérité n'a de sens que comme fidélité  
à moi-même [...]. <sup>32</sup>

L'idéal de perfection ne serait donc accessible que par une totale  
connaissance de soi. J. Rivière n'a-t-il pas dit que "l'honnête homme  
connaît profondément son âme" <sup>33</sup>. Refuser de faire face à soi-même et  
de se connaître serait, d'après cette phrase que H. Aquin emprunte à  
Pierre Emmanuel, "la faute nue, ... l'acte de la conscience contre  
elle-même" <sup>34</sup>.

H. Aquin a sans doute tenté de trouver chez J. Rivière et  
P. Emmanuel des réponses à ses propres angoisses métaphysiques. C'est  
de toute façon un choix révélateur: ce sont deux auteurs de générations  
différentes, mais tous deux grandement préoccupés par des questions  
métaphysiques, dont celle de l'existence de Dieu; les deux se sont  
livrés à un profond questionnement personnel et ont cherché à redéfinir  
la place de l'homme dans l'univers, à la suite des graves changements  
amenés par les deux guerres mondiales. Il est intéressant cependant  
de voir comment H. Aquin utilise l'oeuvre de ces auteurs, si nous  
pensons par exemple à l'approche tout intellectuelle de J. Rivière

---

<sup>31</sup> Loc. cit.

<sup>32</sup> "Le jouisseur et le saint", Q.L., vol. 32, no 24, 24 janvier 1950,  
p. 1.

<sup>33</sup> J. Rivière, op. cit., p. 23.

<sup>34</sup> "Le jouisseur et le saint", loc. cit.

quant à la question de Dieu. J. Rivière cherchait des preuves de l'existence de Dieu, sa foi était une perpétuelle remise en question et un combat de l'esprit contre le mythe religieux. Quant à P. Emmanuel, le Christ est omniprésent dans son oeuvre, mais il lui résiste, un des thèmes principaux de son oeuvre étant la mort de Dieu. Il y a chez ces deux auteurs un besoin intense de croire en une puissance supérieure, mais aussi l'impossibilité de croire aveuglément au Dieu traditionnel, puisqu'ils ont connu les horreurs de la guerre et que les valeurs reçues ne tiennent plus. H. Aquin ne fait cependant aucune mention de leurs cheminements et ne tire de leurs oeuvres que quelques phrases édifiantes. Peut-être ne connaît-il d'eux que les oeuvres "morales", ou peut-être est-ce une façon détournée de parler d'auteurs qui symbolisent cette remise en question de l'existence de Dieu, fort répandue en France, mais radicalement opposée au modèle conventionnel proposé au Québec à l'époque. Ce serait donc sa façon à lui de contester, tout en échappant à la censure, la religion à volets clos pratiquée au Québec.

On retrouve dans le texte "Le jouisseur et le saint" le thème de la nécessité pour l'homme de se connaître s'il veut atteindre la perfection. H. Aquin reprend ce thème ailleurs, se rappelant peut-être cette phrase des feuillets (non datés) de Gide: "Tendez à la perfection". Pour lui, cela exige de faire face à ses travers, de tenter de les corriger et de voir jusqu'au fond de soi: "Nous nous approuvons vite, avant même de nous connaître. Qui d'ailleurs cherche à se voir? Avec soi-même on veut d'abord la tranquillité; bien avant

l'unité on cherche ce repos." <sup>35</sup> Mais justement, un idéal est sans repos: "Celui qui cherche la perfection n'arrête jamais" et doit assumer entièrement ses faiblesses <sup>36</sup>. Chaque personne a ainsi "l'intransigeante responsabilité d'[elle]-même" <sup>37</sup>.

Dans l'évolution de cette définition de l' "idéal" chez H. Aquin, nous sommes parvenus à "l'aveu" de la difficulté de toujours tendre vers la perfection. Cette fidélité à lui-même, ce "choix intransigeant et total de [sa] perfection", devient une obligation insupportable <sup>38</sup>, mais demeure le seul moyen d'atteindre sa plénitude. Il s'agit là d'un choix d'autant plus difficile qu'il est réfléchi et lucide. De là un désir de fuite: "Tout le conflit de ma vie est cette alternative de perfection ou de fuite." <sup>39</sup>

Arriver à l'unité est une tâche difficile et sans fin, de même que d'essayer de comprendre l'univers, comme H. Aquin le constatera à l'occasion d'un Congrès de l'Entraide universitaire internationale, en 1951. H. Aquin s'y retrouve parmi des étudiants venus de partout pour "tenter de comprendre notre monde actuel" <sup>40</sup>. Ce qui l'impressionne peut-être le plus dans cette noble mission est sans doute de suivre les traces d'illustres prédécesseurs, dont Valéry, Gide et Claudel, qui se réunissaient au même endroit, à l'Abbaye de

<sup>35</sup> "Pensées inclassables", Q.L., vol. 32, no 24, 24 janvier 1950, p. 1.

<sup>36</sup> Loc. cit.

<sup>37</sup> "Le Christ ou l'aventure de la fidélité", Q.L., vol. 32, no 40, 21 mars 1950, p. 4.

<sup>38</sup> Loc. cit.

<sup>39</sup> Loc. cit.

<sup>40</sup> "Une recherche de la fraternité", Q.L., vol. 33, no 23, 19 décembre 1951, p. 3.

Pontigny, au début du siècle, dans un esprit d'humanisme. H. Aquin s'y voit poursuivant la même mission. Les premières lignes de "Une recherche de la fraternité" sont d'ailleurs consacrées à des explications sur les origines des rencontres de Pontigny et mentionnent certains grands penseurs qui les fréquentaient.

Cette rencontre a vraisemblablement pu être pour H. Aquin l'occasion de se joindre à d'autres "penseurs" qui partageaient les mêmes préoccupations, des "hommes sincères et sympathiques", "compagnons d'une même aventure humaine" <sup>41</sup>. L'élément humain fait donc une rare apparition dans le cadre de cette poursuite d'un idéal: les textes analysés précédemment nous ont fait voir essentiellement un jeune H. Aquin aux prises avec lui-même, plus fasciné par les jeux de son esprit que par le monde extérieur. Il ne faut pas perdre de vue que la rencontre de Pontigny demeure avant tout le lieu d'échanges intellectuels et que si H. Aquin dit ne pas être venu rencontrer des doctrines mais des frères, il ne pressent pas moins comme possible une sorte de "communion" d'esprits. Notons de plus qu'au début de ce texte, H. Aquin renvoie aux premières époques des entretiens de Pontigny, sans mentionner que la tradition d'y inviter quelques étudiants chaque année est déjà vieille de vingt et un ans, soit l'âge de H. Aquin au moment où il écrit l'article. En effet, c'est en 1929 que la Société de l'Abbaye y a inauguré un Foyer international d'études et

---

<sup>41</sup> Loc. cit.

de repos devant accueillir "des hôtes de n'importe quelle nationalité, hommes ou femmes, munis de références et choisis; en particulier mais non exclusivement, des étudiants" <sup>42</sup>. H. Aquin ne mentionne pas non plus que même si les rencontres ont lieu sous l'égide de l'Entraide universitaire internationale au moment où il va à Pontigny, la formule n'a guère changé: conférences pendant la journée, discussions-promenades dans les jardins et divertissements en soirée. C'est le même genre de programme dont fait état H. Aquin dans l'article sur la rencontre <sup>43</sup>. Il profite plutôt de l'occasion pour rappeler les noms de quelques prestigieux participants à ces rencontres et "s'associer" en quelque sorte à ces grands noms:

Paul Desjardins organisait ces rencontres dans le collège de l'Abbaye de Pontigny, édifice du XII<sup>e</sup> siècle, là même où nous vivons cet été. Et cela me procure une certaine émotion de flâner dans les allées en fleurs de l'Abbaye, quand je songe à telle conversation qu'y avait [sic] eue Paul Claudel et Charles Du Bos, et que ce dernier raconte dans son Journal. Dans ce parc de sérénité où Valéry, Gide, Rilke, Wells, Du Bos ont parlé ensemble, nous, étudiants de toutes les parties de l'univers, continuons une tâche semblable: tenter de comprendre notre monde actuel. <sup>44</sup>

La liste des écrivains mentionnés dans ce passage, H. Aquin a pu la tirer du Journal de Du Bos, de celui de Gide ou même de comptes rendus des rencontres qui ont dû vraisemblablement se trouver à la bibliothèque de l'Abbaye. Ces écrivains se connaissaient, se fréquentaient, et écri-

<sup>42</sup> Anne Heurgon-Desjardins (présenté par), Paul Desjardins et les décades de Pontigny. Etudes, témoignages et documents inédits, Paris, Presses Universitaires de France, 1964, p. 154.

<sup>43</sup> "Une recherche de la fraternité", Q.L., vol. 33, no 23, 19 décembre 1950, p. 3.

<sup>44</sup> Loc. cit.



vaient les uns au sujet des autres. C. Du Bos rapporte dans son journal en 1922 que P. Desjardins connaissait personnellement et de près "les hommes les plus importants ou intéressants de ces quarante dernières années"<sup>45</sup>. Leur présence aux rencontres ne fait pas de doute.

En mentionnant ces auteurs, H. Aquin voulait peut-être, dans un article dont le thème se veut la fraternité des esprits, illustrer à sa façon que même des personnalités très différentes peuvent arriver à s'entendre, si elles font abstraction de leurs idéologies respectives et sont sincères dans leur recherche de solutions aux problèmes de l'humanité, comme c'était le but des rencontres de Pontigny.

Il s'agissait probablement d'auteurs qu'il admirait particulièrement, et dont le choix est intéressant: il a lu le journal de C. Du Bos et celui de Gide, c'est donc qu'il s'intéressait à la personnalité de ces écrivains. Leurs journaux respectifs lui ont fait découvrir deux hommes hypersensibles et hypercultivés, tendant au mysticisme, mais dont les démarches sont on ne peut plus opposées. Le journal de C. Du Bos est un journal de conversion comme il s'en trouve tellement au XX<sup>e</sup> siècle, celui de C. Du Bos étant l'"un des plus honnêtes et des plus fervents", constate Béatrice Didier dans son étude sur le journal intime<sup>46</sup>. Par opposition, celui de Gide est en un

<sup>45</sup> Charles Du Bos, Journal, Tome I, 1921-1923, Paris, Editions Corrêa, 1946, p. 218.

<sup>46</sup> Béatrice Didier, Le Journal intime, Paris, Presses universitaires de France, 1976, p. 14.

sens le récit d'une recherche éperdue de lui-même, où il explique longuement les raisons de son refus de la foi catholique. Claude Martin conclut à ce sujet que pour Gide, accepter la foi, c'est "se renier, s'interdire, se définir, se limiter" et que "admettre une religion ou une morale, c'est [...] sacrifier son moi véritable et original pour donner vie à un moi artificiel et standardisé" <sup>47</sup>; c'est donc refuser Dieu pour ne pas sacrifier le MOI. A ce titre, Gide, par sa volonté de combat et de résistance, a pu être perçu par H. Aquin comme un modèle plus fort que C. Du Bos parce qu'il osait affirmer la multiplicité de son être, de son MOI, (ne rien renier de lui-même. C. Du Bos tient plutôt son journal pour se "réinstaller en possession de [son] meilleur moi" <sup>48</sup>. Dans les deux cas, le MOI est un capital à sauver: dans celui de C. Du Bos, par désir du salut, dans celui de Gide, essentiellement par orgueil. Mais pour Gide, à qui on a inculqué la conception janséniste du MOI haïssable et qui refuse de n'être que cela, le MOI ne peut qu'être multiple; l'exploiter totalement, c'est viser un idéal de sincérité. Et c'est cette démarche que retient H. Aquin dans un hommage à Gide qu'il écrit l'année de la mort de ce dernier.

Dans "Recherche d'authenticité" <sup>49</sup>, H. Aquin voit Gide avec

<sup>47</sup> Claude Martin, André Gide par lui-même, Paris, Editions du Seuil, Collection "Ecrivains de toujours", 1970, p. 120, 125.

<sup>48</sup> Charles Du Bos, Journal, Tome II, 1924-1925, Paris, Editions Corrêa, 1948, p. 305.

<sup>49</sup> "Recherche d'authenticité", Q.L., vol. 32, no 36, 2 mars 1951, p. 4, 6.

les yeux de Gide, c'est-à-dire qu'il reprend les explications mêmes que Gide utilisait pour justifier sa démarche, soit, entre autres, d'avoir vécu dans un "milieu" protestant où la contention tient lieu de vertu", où il aurait eu une "première expérience de l'hypocrisie vertueuse" <sup>50</sup> qui l'aurait à jamais détourné de la foi. Une fois conscient de ce mensonge et de ces fausses valeurs, Gide n'aurait consacré sa vie qu'à la difficile recherche de la sincérité. C'est ne voir là qu'un côté du "drame" de la vie de Gide: l'ambivalence profonde de sa personnalité, qu'il chérissait d'ailleurs, et la détermination qu'il avait de ne vivre que de cette ambivalence, "entre le ciel et l'enfer", est davantage à la source du "drame" de Gide. N'entamait-il pas dans son journal un "dialogue avec Dieu" où il confiait:

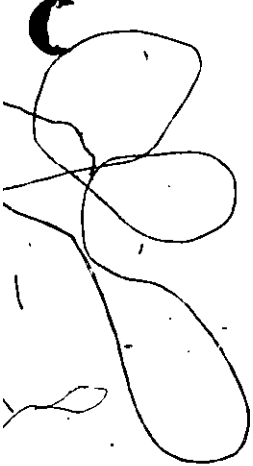
Le vrai c'est que, cette chair que je hais, je l'aime encore plus que Vous-même. Je meurs de n'épuiser pas son attrait. Je vous demande de m'aider, mais c'est sans renoncement véritable ... <sup>51</sup>

De son propre aveu, il est impossible de marier le ciel et l'enfer. Aux yeux de H. Aquin, c'est là le grand mérite de Gide que d'avoir choisi la voie difficile, mais il dit se garder de voir là un exemple à suivre. Il garde un semblant de distance face à Gide et précise dans "Recherche d'authenticité" qu'il voit dans cette "disponibilité" de Gide vis-à-vis de tout, "l'égarement d'un bourgeois" et dans cette "existence pantelante de gratuité [...]", la détresse d'un être qui

<sup>50</sup> Loc. cit.

<sup>51</sup> André Gide, op. cit., p. 602.

serait toujours en vacances d'engagement" <sup>52</sup> (heureux emprunt d'une expression de Sartre).. Il ajoute cependant dans le paragraphe suivant: "Le chemin que Gide a parcouru ne m'importe pas autant que le lieu qu'il voulait atteindre . [...] il cherchait l'authenticité ... comme un homme se cherche lui-même." <sup>53</sup> Certains iraient cependant jusqu'à dire que justement Gide refusait d'aller au fond de lui-même et de se voir tel qu'il était. Mais là où plusieurs voient chez Gide un être complexe qui a choisi de nourrir son ambivalence, sa bipolarité, voire sa duplicité, H. Aquin voit un être qui a choisi de vivre selon sa nature profonde, conformément à sa devise, que H. Aquin tire du journal de Gide: "C'est à soi-même surtout qu'il importe de rester fidèle" (25 décembre 1921) <sup>54</sup>.



H. Aquin cherchait sans doute chez Gide une preuve "vivante" de cette possibilité de laisser cohabiter en soi des aspirations opposées: sa soif de perfection et son désir de fuite. C'est essayer de récupérer Gide que de voir dans cette façon de vivre le courage d'accepter son MOI profond et d'en faire une leçon de sincérité. Cette façon de voir Gide rend l'article en apparence inoffensif aux yeux de la censure, puisque le propos reste à la surface du cas Gide, au niveau d'un noble idéal.

Mais ce n'est pas en ce sens que H. Aquin récupère Sartre.

---

<sup>52</sup> "Recherche d'authenticité", Q.L., vol. 32, no 36, 2 mars 1951, p. 4, 6.

<sup>53</sup> Loc. cit.

<sup>54</sup> André Gide, op. cit., p. 710.

L'unique remarque de H. Aquin sur Sartre se trouve dans cet article-hommage à Gide, et veut établir le contraste entre ces deux auteurs. Elle démontre que H. Aquin semble avoir compris ce qui rend Gide "acceptable" dans son milieu, à la différence de Sartre:

On repousse Sartre en disant que cette littérature ne correspond pas [sic] à aucun besoin ici au Canada, et que ses plantes ne sont pas faites pour notre sol ... ; d'accord, Mais on ne peut pas faire le même reproche à Gide [...] <sup>55</sup>

H. Aquin sait très bien qu'un éloge de l'existentialisme athée et acharné de Sartre n'aurait pas la faveur des autorités ecclésiastiques de l'Université, sans compter qu'il est fort douteux que H. Aquin embrasse cette idéologie dans sa totalité. Il utilise abondamment certains thèmes sartriens, dont celui du néant, mais plutôt pour le réfuter: il dit que renoncer à son idéal de perfection serait opter pour le néant et qu'à aucun prix il ne cessera de poursuivre cet idéal, comme nous l'avons mentionné précédemment. On retrouve chez H. Aquin un sentiment de complète solitude de l'homme face au Cosmos, thème présent chez Sartre. L'homme ne peut et ne doit compter que sur lui-même; chez Sartre, parce que de toute façon Dieu n'existe pas et que l'homme ne peut donc attendre d'aide d'aucune puissance supérieure; chez H. Aquin, parce que s'assumer entièrement, c'est tendre vers la perfection. H. Aquin semble avoir retenu cette idée exprimée dans L'Existentialisme est un humanisme <sup>56</sup>, que tout homme doit entrer en possession de ce

<sup>55</sup> "Recherche d'authenticité", loc. cit.

<sup>56</sup> Jean-Paul Sartre, L'Existentialisme est un humanisme, Paris, Editions Nagel, 1970, p. 24.

qu'il est et faire reposer sur lui-même la responsabilité totale de son existence. L'homme sartrien est condamné à son entière liberté. L'homme gidien peut implorer Dieu quand l'angoisse l'envahit, mais Dieu est plutôt l'envers de sa dualité, ce côté de lui qui oppose une farouche résistance au MOI et à l'esprit, qui flanchent parfois devant leur grandeur possible. En ce sens, le Dieu de H. Aquin est davantage gidien.

On retrouve aussi chez H. Aquin un peu de cet humour noir si présent dans les écrits de Sartre, par exemple dans un récit d'une rencontre avec Dieu où H. Aquin fait le procès de l'humanité et supplie Dieu de procéder au Jugement dernier.

H. Aquin, à l'instar de Sartre, se livre à une critique de la bourgeoisie. Son accusation, certes, n'approche pas en violence celle de Sartre, et H. Aquin n'attaque pas aussi directement, mais plutôt, par exemple, par le biais d'une critique du film Le Corbeau - drame de mœurs - dont il a été question au chapitre deux. Par là, H. Aquin veut afficher, comme l'a fait Sartre, un refus de se conformer à un modèle, à un stéréotype social "acceptable"; le faire serait nier le MOI, l'individu, accepter l'hypocrisie des valeurs reçues sans les remettre en question; ce serait une lâcheté. L'homme sartrien porte plutôt son destin en lui-même et n'est rien d'autre que l'ensemble de ses actes. Sartre incarnait peut-être pour H. Aquin cette force qui consiste à assumer son existence même sans les appuis traditionnels de la foi, de valeurs stables et sécurisantes, Sartre ayant préféré l'inconfort du doute.

H. Aquin a finalement emprunté, pour en faire une version personnelle, certaines notions et certains thèmes sartriens, sans aucune mention explicite. Peut-être devons-nous voir là le résultat d'une lente assimilation de l'oeuvre de Sartre, qu'il a d'ailleurs étudiée, ou le besoin de garder une distance face à un homme dont l'"humanisme" est si dur que ses principes sont à peine applicables dans la vie courante pour quiconque n'a pas une prise excessivement solide sur sa propre vie. C'est peut-être aussi pour H. Aquin une façon inconsciente de tenter de nier en lui l'attrait du néant. Tenter d'appliquer les préceptes de vie sartriens ressemblerait davantage à un numéro de trapèze sans filet qu'à la recherche d'un idéal de vie. L'expression même d'idéal de vie serait anti-sartrienne. Une vision de la vie inspirée de Sartre serait pour le moins déconcertante à l'âge où l'on n'a pas encore fait le point sur sa vie et où l'on est habité par un très vif besoin d'idéal. En ce sens, H. Aquin semble s'identifier plus à l'expérience de Gide qu'à celle de Sartre, peut-être justement parce que Gide avait vécu toute cette inquiétude, ce conflit des pulsions contradictoires, tandis que Sartre, encore très jeune, a voulu refouler tout cet émoi intérieur, sans doute trop douloureux, derrière la raison, l'esprit, qui devait avoir raison des sentiments. H. Aquin partage ainsi avec Gide un certain dualisme qui ne peut qu'entraîner un malaise, une difficulté de vivre, une rupture intérieure que tous deux tentent de compenser par la création d'un double: comme la réalité du moi "intérieur" tiraillé par des valeurs opposées est invivable, l'écrivain se crée des doubles littéraires

- chargés de résoudre les contradictions et d'alléger ainsi le malaise de sa rupture intérieure. Le chapitre suivant analyse les doubles littéraires que H. Aquin se crée.



## CHAPITRE QUATRE - Le double

Gide à vingt ans écrit son Traité du Narcisse en hommage à Paul Valéry qu'il voyait comme son double amélioré; à la même époque, il se confond avec le personnage d'André Walter, autre double dont il emprunte l'identité pour publier ses premières oeuvres, Les Cahiers et les Poésies d'André Walter.

H. Aquin, pour sa part, se crée lui aussi des doubles "littéraires", puisque nous les retrouvons dans des textes de fiction; ces doubles sont également des doubles implicites, le mot n'étant jamais utilisé. On peut voir dans ces "personnages" des doubles parce que c'est par leur intermédiaire que H. Aquin exprime des idées personnelles. Ces doubles sont donc ses porte-parole, et ils servent à faire passer des messages qui ne peuvent être exprimés que sous le couvert de la fiction. H. Aquin peut ainsi se dissocier de ce que représentent ces personnages "fictifs"; mais il en est le "créateur", c'est par sa bouche que parlent ses doubles, ce sont ses intentions, ses pensées qu'il leur prête. H. Aquin ne se révèle jamais autant que par la fiction; en revanche, elle lui permet de se fuir lui-même derrière ses personnages. Le double prend chez lui deux visages: celui de Dieu et celui de "l'ami". Dans les deux sections qui composent ce chapitre, nous analyserons comment H. Aquin utilise ses doubles, et ce qu'ils nous révèlent de lui. Ces articles doivent finalement nous fournir un portrait plus précis de H. Aquin, en ce sens qu'en se cachant derrière le masque de la fiction, il parle beaucoup plus ouvertement de lui-même.

# 1 - Dieu comme double

Dans deux articles-"nouvelles" rédigés en décembre 1948 et décembre 1949<sup>1</sup>, Jésus est en quelque sorte le double du passé, en ce sens qu'il symbolise la pureté, la simplicité et la sincérité de l'enfance, perdues à jamais pour le "je" narrateur parvenu à l'âge adulte.

En écrivant ces textes où il joue à Dieu, H. Aquin se rappelle peut-être ces paroles de Sartre:

[...] ce qui rend le mieux concevable le projet fondamental de la réalité humaine, c'est que l'homme est l'être qui projette d'être Dieu. [...] Être homme, c'est tendre à être Dieu; ou, si l'on préfère, l'homme est fondamentalement désir d'être Dieu.<sup>2</sup>

Nous étudierons donc quelle sorte de Dieu H. Aquin "joue" dans ces textes et ce que Dieu y représente.

"Messe en gris", le premier des deux articles sur Noël, présente Jésus comme un personnage passif, enfant pauvre, orphelin, victime de l'indifférence des hommes qui lui ferment leur cœur. La messe de minuit ne peut avoir lieu qu'une fois que Jésus, orphelin perdu et grelottant, a enfin trouvé un foyer, le cœur des hommes. La "route du monde" sur laquelle vagabonde le "je" symbolise la vie errante que serait une vie sans Dieu; et Jésus ne peut vivre que dans un cœur renouvelé, dans lequel l'homme aurait détruit tout ce qui empêche sa

<sup>1</sup> "Messe en gris", Q.L., vol. 31, no 22, 17-décembre 1948, p. 2.

"Ma crèche en deuil", Q.L., vol. 32, no 22, 16 décembre 1949, p. 5.

<sup>2</sup> Jean-Paul Sartre, L'Être et le néant. Essai d'ontologie phénoménologique, Paris, Editions Gallimard, 1979, p. 626.

présence. C'est la morale qu'adresse H. Aquin au lecteur dans la dernière phrase du texte: "[...] sur un autel de cadavres et parmi le sang des hommes, Jésus naîtrait une autre<sup>\*</sup> fois. Dans ton coeur." Ce passage contient de plus un message d'une noire ironie: les hommes, qui ne cessent de faire la guerre et de s'entre-tuer, continuent de fêter la naissance du Messie, messenger de la paix universelle. On peut aussi y voir une dénonciation du mythe selon lequel la guerre est nécessaire à la paix ("Si tu veux la paix, prépare la guerre!").

Le deuxième texte, "Ma crèche en deuil", contient un message beaucoup plus personnel. Le Jésus-double incarne le remords et l'angoisse du "je" narrateur face à l'enfance perdue et au noir néant que représente la vie pour lui, arrivé à l'âge adulte, qui éprouve une angoissante difficulté de vivre. C'est cette difficulté de vivre que représente la "route la plus incarcrossable du monde", le "chemin le plus près du néant" sur lequel marche le "je" narrateur.

Mon enfance s'évaporait; j'en portais dans mon cerveau quelques résonnances douloureuses, tous les moments de pureté que j'avais vécus jadis revenaient à moi comme des spectres. J'étais un château de vieux souvenirs ...  
 [...] j'étais devenu, abomination, une bête à double sens. Jésus venait à moi comme mon enfance perdue ... Chaque parole de lui m'était un remords [...]

Jésus, symbole d' "une enfance trop pure", est mis en opposition aux labyrinthes de la "maison mille fois divisée contre elle-même", de l' "âme méthodiquement compliquée" du narrateur. Ce texte, ainsi que les deux autres que nous analyserons dans cette section, prennent des

---

\* Nous soulignons.

allures de confession. C'est par la fiction, par le dédoublement du narrateur-auteur en Jésus, donc par un détachement de la réalité, que H. Aquin exprime son moi profond.

Ainsi, dans "Dieu et moi" et "Rendez-vous à Paris"<sup>3</sup>, H. Aquin joue à Dieu, se fait son égal. Ces textes racontent des rencontres entre le "je" narrateur et Dieu, où ce dernier se confie au "je". Le premier article fait se rencontrer ces deux grands esprits: par la rencontre de Dieu, le "je" veut éprouver "le vertige de la pensée pure", se détacher ainsi de la réalité terrestre et profiter de l'occasion pour confier à Dieu le peu d'intérêt qu'il a pour le commun des hommes:

Je m'ennuie ici-bas, les hommes finissent par manquer d'intérêt et il faut bien que mon esprit engendre des anomalies pour que je m'amuse un peu. Je me fais original en voulant éviter l'ennui, je suis extravagant par horreur de la banalité: alors je vous résiste.<sup>4</sup>

Dieu semble cependant fort impressionné par ce "je", puisqu'il l'invite "pour une autre audience où il [lui] expliquerait les fameuses preuves de son existence". Le "je" se fait ainsi confirmer sa supériorité par Dieu lui-même, puisque ce dernier le juge digne de telles explications. Le "je" avoue cependant: "Il n'y avait au fond de mon désir de voir Dieu, à peine une once de foi véritable et trop de cette curiosité profane ou profanatrice." Le ton ironique du texte illustre la conscience qu'a H. Aquin de la distance entre la réalité et son désir d'obtenir des preuves de l'existence de Dieu, désir qu'il sait irréalisable et dont il se moque en quelque sorte. Mais la dernière phrase

<sup>3</sup> "Dieu et moi", Q.L., vol. 32, no 17, 29 novembre 1949, p. 3.

"Rendez-vous à Paris", Q.L., vol. 33, no 32, 16 février 1951, p. 4.

<sup>4</sup> "Dieu et moi", Q.L., vol. 32, no 17, 29 novembre 1949, p. 3.

du texte laisse presque poindre un certain regret de ne pas toujours pouvoir vivre en présence de Dieu, soit dans le "vertige de la pensée pure". Cette phrase fait redescendre le "je" "aux enfers", donc parmi les hommes et face à la réalité du quotidien.

Ces dialogues avec Dieu deviennent une espèce de jeu dont H. Aquin souhaiterait rendre le lecteur complice. La première phrase de "Rendez-vous à Paris" invite le lecteur à cette complicité et lui présente comme un fait vécu une autre rencontre fortuite avec Dieu.

Cette fois, le "je" narrateur se fait le confident du Christ qui est venu à Paris pour procéder au Jugement dernier, mais qui y renonce, déçu du peu de raison et de mérite des hommes qui ne sont même pas capables de l'offenser. H. Aquin revient sur l'idée énoncée dans "Dieu et moi" quant à l'ennui que suscite chez lui la présence des hommes. Cette fois, il prête à Dieu ce sentiment de quasi dédain face aux hommes, puisque Dieu croit les hommes indignes de son Jugement. Le "je", lui, est plutôt convaincu que les hommes méritent bien un châtiment, et il encourage Dieu à procéder au Jugement dernier. Un certain dégoût de la vie transpire de ce texte, et l'humour noir du narrateur ne fait que l'accentuer. Le "je" supplie le Christ: "Allons, dis-je au Seigneur, finissons-en, faisons le Jugement Dernier", comme s'il voulait à tout prix en finir avec la vie mais que, pour cela, il comptait sur Dieu, faute d'oser s'enlever la vie. H. Aquin essaierait-il de désavouer par la phrase suivante des tendances suicidaires? "Je pourrais bien me jeter dans la Seine ... mais l'eau est infecte, et c'est mesquin, se suicider ..." Le "je" cherche sans cesse à provoquer

Dieu pour l'amener à en finir avec l'humanité; il veut rivaliser d'esprit avec Dieu, mais ne parvient pas à le convaincre. H. Aquin prête ici à Dieu sa vision désenchantée de la race humaine, fait de lui un double chargé d'exprimer une pensée inavouable, mais la conclusion illustre clairement qu'il lui est impossible de jouer à Dieu, puisque celui-ci maintient sa décision de ne pas procéder au Jugement. On pourrait même voir dans cette conclusion un certain doute sur le pouvoir de Dieu: H. Aquin semble se demander comment Dieu peut laisser exister une race humaine si indigne de lui et si peu disposée à poursuivre un idéal de perfection, renonçant ainsi à vouloir égaler Dieu.

Dans les textes de ces deux rencontres de H. Aquin avec Dieu, le thème de la pensée est central; ce n'est que par la perfection de la pensée que l'homme peut chercher à se faire Dieu. H. Aquin cherche à faire de Dieu son partenaire et à devenir son égal dans un jeu intellectuel. Dans "Dieu et moi", le "je" avoue qu'il y a plus de curiosité que de foi véritable dans son désir de voir Dieu. Il voudrait bien cependant forcer Dieu à lui donner des preuves de son existence. H. Aquin pensait peut-être à cette phrase de J. Rivière, en écrivant ces textes: "Il faut chercher Dieu en se demandant non pas comment y croire, mais s'il existe." <sup>5</sup> Chercher des preuves de l'existence de Dieu était presque, à l'époque, une attitude à la mode

---

<sup>5</sup> J. Rivière, A la trace de Dieu, Paris, N.R.F., Gallimard, 1925, p. 27.

parmi l'élite intellectuelle, et le désir exprimé par le narrateur dénote une certaine naïveté, qui est toutefois normale, compte tenu de l'âge de l'auteur et du contexte qui l'entourait. Si H. Aquin se donne en Dieu un double qui est un esprit supérieur avec qui il peut enfin dialoguer d'égal à égal, il attribue un tout autre rôle à ses doubles-amis.

## 2 - Les doubles-amis

Les doubles-amis de H. Aquin sont aussi des doubles implicites. Il s'agit d'autres moi détestables, excessifs et dangereux, dont H. Aquin fait des personnages de fiction, comme pour mieux marquer toute la distance qui le sépare d'eux. Par tout l'inavouable qu'ils incarnent, ils servent en quelque sorte à expurger le côté noir de la conscience; bref, ils ont mission d'exorcisme. Dans ces textes, H. Aquin se donne tous les rôles: créateur (l'écrivain), narrateur (le "je") et double (l'homme - l'ami). C'est donc la mise en abyme dans ces textes qui nous révèle le profond narcissisme de H. Aquin: il nous parle d'un "je" qui observe un double qui, dans un cas, s'observe créant une oeuvre dont il est une composante.

Le caractère créatif et littéraire de ces textes mérite que nous analysions chacun d'eux. Pour les besoins de la démonstration, nous respecterons l'ordre chronologique de leur parution dans le Quartier latin.

"Histoire à double sens" <sup>6</sup>, un des premiers textes que H. Aquin ait publiés dans le Quartier latin, nous met en présence d'un "je" qui, un jour, invite sans hésiter un homme, qui dit être son assassin, à entrer dans son château. Dans "Ma crèche en deuil" <sup>7</sup>, publié plus tard la même année, H. Aquin nous parle d'un "je" qui dit n'être qu'un "château de vieux souvenirs". Ce château devient le miroir d'un intérieur, d'une âme compliquée: "Je me perdais dans mes inextricables couloirs: mon château se multipliait à l'infini, chaque ombre se dédoublait du fantôme de celui qui me poursuivait." <sup>8</sup> L' "homme" devient l'ami, "le seul ami", et envahit toute l'intimité du "je", qui décide finalement de se révolter contre cet "être trop parfait" qui prévoit chacun de ses gestes, pense chacune de ses pensées pour mieux assurer son pouvoir:

[...] je fus réfractaire à ce concubinage mystique. Chacune de ses paroles, je l'interprétais contre lui: je dévoilais l'hypocrisie sous chacune de ses sincérités. Cet être trop parfait me faisait trembler d'effroi. Alors de moi-même je me constituai son assassin. <sup>9</sup>

Le "je" en vient à avoir recours aux ruses qu'utilisait le double pour tenter de l'éliminer, et devient ainsi l'image du double. Il s'ensuit une chasse de plusieurs années où les deux adversaires demeurent "insaisissables l'un à l'autre", et finissent par devenir un: ils se poursuivent dans cette "sinistre maison", ce "labyrinthe" où ils se perdent.

<sup>6</sup> "Histoire à double sens", Q.L., vol. 31, no 22, 18 mars 1949, p. 3.

<sup>7</sup> "Ma crèche en deuil", Q.L., vol. 31, no 39, 16 décembre 1949, p. 5.

<sup>8</sup> "Histoire à double sens", loc. cit.

<sup>9</sup> Loc. cit.



Ils deviennent deux néants agonisants, incapables de se comprendre, inconciliables.

Cela donne une intéressante allégorie de la dualité, de la rupture intérieure qu'elle entraîne et dont la sincérité est responsable, puisqu'elle exige que l'homme ne nie pas en lui l'existence de forces opposées. H. Aquin illustre en somme le danger de prendre trop au sérieux cette présence de la dualité en soi, et il se moque peut-être un peu de sa tendance personnelle à se laisser envahir par ce drame de la rupture intérieure.

On peut voir également dans "L'enfer du détail"<sup>10</sup> une autre critique de la poursuite de l'idéal de perfection. Ce texte tente de démontrer à la fois la grandeur, la contradiction et la prétention de cette recherche de la perfection: le "je" nous parle d'un "ami" qui décide de devenir parfait, qui "conçut d'exiger de lui le moi le plus accompli: assouvir tous son être, se transcender, se retranscender". Cet être lui semble tout à coup devenu "plus grand que nature". Cette recherche obsédée devient une religion et le "je" voit dans cette dévotion et la manie de son ami de faire des syllogismes, "un léger signe de folie". H. Aquin est étudiant en philosophie, d'où la possibilité de faire le rapprochement entre lui et cet "ami philosophe", à son tour ami du "je" narrateur: le "je", "l'ami" ne faisant finalement qu'un, il est permis de voir dans cet "ami" un double, et dans ce texte une forme d'auto-critique. D'autant plus

---

<sup>10</sup> "L'enfer du détail", Q.L., vol. 32, no 19, 6 décembre 1949, p. 3.

que le "je" dit se reconnaître dans cet ami, ce double, et s'identifier à cette recherche qu'il avoue être profondément narcissique:

"Je ne sais rien de plus grisant que le vertige de soi-même, cet exercice d'équilibre sur une ficelle [...]" H. Aquin est conscient que cette recherche prend des allures de voyage cosmique à l'intérieur du moi et présente le danger de décrocher de la réalité. Cette pointe d'ironie envers lui-même semble être ce qui le raccroche au réel, quoiqu'elle n'élimine pas totalement la tentation de vouloir s'abstraire de la réalité, ni la tentation du repli total sur soi. D'ailleurs, ces deux tentations ont toujours été très présentes chez lui: dans un texte qui illustre très éloquemment la difficulté de vivre, la tentation du néant, H. Aquin écrit en 1976, l'année qui précède son suicide: "rien de moins trippatif que ce voyage ralenti vers le nucléus du moi" <sup>11</sup> - nucléus étant en italique dans le texte.

C'est ce qu'il dénonce chez cet ami: de n'être absorbé que par lui-même, de ne faire de cette recherche de perfection qu'une compulsion, une obsession que H. Aquin tourne au ridicule:

Chaque occasion de perfection lui était irrésistible, vous comprenez jusqu'où cela peut mener. La moindre chose à perfectionner résumait pour lui toute la perfection; son idéal se multipliait lamentablement. La perfection, c'était, selon les jours, la température ou l'étouffement des mauvaises pensées, quelquefois la digestion sans hoquet! Chaque détail accaparait l'ensemble; pour ce saint incanonisable, les points sur les "i" tenaient la grande vedette dans sa conscience ... <sup>12</sup>

<sup>11</sup> H. Aquin, "Le Texte ou le silence marginal?", Mainmise, no 64, novembre 1976, p. 18-19.

<sup>12</sup> "L'enfer du détail", loc. cit.

Et finalement, ce "saint incanonisable" meurt de ne pouvoir se purifier de "tellement de péchés mortels". H. Aquin conclut sur cette morale:

La perfection, quand on vient pour la réaliser, se rapetisse jusqu'au moment où elle n'est qu'une question de détail, un péché véniel de plus ou de moins. Ah, il y a trop de détails ici-bas! Qui ne s'y perdrait pas quand il cherche la simplicité ... <sup>13</sup>

Cette phrase est doublement ironique lorsqu'on la lit en 1985 en pensant à la vie de H. Aquin - le peu que nous en puissions connaître - et à son oeuvre romanesque. On s'étonne à juste titre même de voir le mot "simplicité" apparaître dans ce texte. H. Aquin dit lui-même avoir une âme très compliquée <sup>14</sup>. Il profite donc de l'occasion pour parler, non sans complaisance, de son âme compliquée, mais il dit en tirer une leçon: Narcisse "repentant" se fait moralisateur.

H. Aquin appliquera à la recherche de sincérité de Gide ce mot de "simplicité" dans un hommage qu'il écrira deux ans plus tard: "C'est par la sincérité, par le mouvement spontané qu'on marche dans la vie: ceux à qui manque cette simplicité vivent en plein désert." <sup>15</sup> Il s'agirait en quelque sorte d'une "simplicité", disons, à la mesure de leur grandeur. On aurait peine à imaginer que quelqu'un puisse dire de Gide et de H. Aquin qu'ils étaient des hommes "simples", en tout

<sup>13</sup> Loc. cit.

<sup>14</sup> "Ma crèche en deuil", Q.L., vol. 32, no 22, 12 décembre 1949, p. 5.

<sup>15</sup> "Recherche d'authenticité", Q.L., vol. 33, no 36, 2 mars 1951, p. 4.

cas au sens généralement accepté du mot.

H. Aquin semble d'ailleurs toujours avoir eu en horreur le simple, l'ordinaire, bref le quotidien; n'a-t-il pas écrit: "Notre pauvreté la plus effarante, c'est le QUOTIDIEN", et "Le QUOTIDIEN, c'est un enlissement" <sup>16</sup>.

Dans un autre texte, au titre significatif, "Tout est miroir" <sup>17</sup>, H. Aquin nous raconte l'histoire d'un "homme appliqué", d'un "ami", qui menait une "vie ennuyante", mais qui, un jour, "voulut perdre le nord". Cet ami passe donc de l'ironie à la moquerie, puis au sarcasme pour en arriver à la révolte. Le "je" explique ainsi la nécessité pour son ami de se révolter: "qui veut renaître se révolte ... et l'inverse". Par là, H. Aquin veut démontrer que qui veut se renouveler doit se révolter et que qui se révolte doit se renouveler. Par sa révolte, l'ami devient un "injustifiable héros", un peu du genre de certains "héros" gidiens ou sartriens, ces anti-héros qui affirment leur liberté par le geste gratuit, qui expriment leur différence du reste de la race humaine qu'ils rejettent; héros par la remise en question même de l'existence.

Ainsi, cet anti-héros, anti-Narcisse qui "fêtait devant son miroir" et dont l' "âme tirait toute joie de cette abominable réflexion", se révolte en faisant sauter sa maison pour lui donner un cachet plus esthétique. Il se fait une fête de tout voir à l'envers

<sup>16</sup> "Son témoignage", Q.L., vol. 33, no 4, 13 octobre 1950, p. 1.

<sup>17</sup> "Tout est miroir", Q.L., vol. 32, no 32, 21 février 1950, p. 7.

et de chercher le "coup d'oeil gratuit". Pour cette-seule raison, il compose "une grande fresque murale" à partir d'animaux morts et assemble un "mannequin baroque" formé de parties incompatibles de corps humains. Cet artiste pervers qui doit renaître par sa révolte, crée à partir de la mort. Cette "fête homicide", "son oeuvre déchirée", "lui renvoyait une image exagérée de sa puissance" et "pour achever cette impensable fête il s'y jeta lui-même", "l'artiste se crucifia au milieu de son oeuvre". H. Aquin dit avoir raconté cette histoire grotesque pour démontrer que l'artiste est Dieu face à son oeuvre parce qu'il peut créer un monde absurde, refaire l'ordre universel, et même créer à partir du néant. C'est dans cette tentation de l'artiste, de vouloir jouer à Dieu, que réside le danger: que l'artiste ne comprenne pas que son pouvoir divin s'arrête à son oeuvre. C'est là la morale que H. Aquin dit vouloir proposer par cette allégorie: l'artiste ne doit pas avoir la prétention de pouvoir rivaliser avec Dieu.

H. Aquin prend la parole dans le dernier paragraphe pour dire qu'en racontant cette histoire, il a passé près de devenir Dieu: "j'allais presque recréer le monde, mais je me suis arrêté, car la concurrence de Dieu le père me contrariait. C'est entendu qu'il sera toujours le plus fort, et je suis mauvais perdant!"

Dans ce texte, nous retrouvons certains thèmes que H. Aquin avait abordés dans une courte "pensée" publiée un mois auparavant, et qui l'annonce un peu. Il écrit dans "Pensées inclassables":

L'art est une fête, mais excédente [sic], trop forte; c'est un miroir où je me vois depuis trop longtemps et que tout à coup je fracasse avec mon seul regard concentré. Le propre de l'art est de surprendre l'homme en flagrant

délit de profondeur. Même celui qui s'attend à tout de lui-même, garde un secret effroyable ou grandiose: c'est là que frappe l'art, très près du mystère. 18°

Ce texte annonce déjà la conscience de la personnalité narcissique du créateur, du besoin qu'il a de se voir dans son oeuvre et, inversement, du pouvoir qu'a l'oeuvre d'art de révéler l'artiste à lui-même. Le titre même de "Tout est miroir", que nous venons d'analyser, est, en ce sens très éloquent et illustre bien ce plaisir de l'artiste, par ce jeu de miroir, de se refléter dans son oeuvre, de s'y contempler à l'infini: il y est question d'un narrateur qui parle de son ami artiste qui contemple son oeuvre et qui s'y crucifie lui-même pour la compléter, comme pour mieux illustrer que son oeuvre, c'est lui; et dans le dernier paragraphe, H. Aquin vient ajouter un autre niveau de mise en abyme, en parlant de lui-même, créateur de cet artiste qui crée.

La construction complexe de ce texte annonce déjà les romans de H. Aquin, où les personnages seront, en fin de compte, des multiplications de lui-même; romans où l'on sent bien cet amour du jeu et du mot. En cela, H. Aquin est demeuré fidèle à lui-même - il écrivait en 1950:/

Il y a trop de mots entre moi et moi-même; ils encombrant, et à force d'en mettre leur transparence devient opacité.  
Il faudrait ne dire que les paroles indispensables ...  
mais parlons quand même. 19

18 "Pensées inclassables", Q.L., vol. 32, no 24, 24 janvier 1950, p. 2.

19 Loc. cit.

Dans le dernier article de cette série, "Le Dernier Mot"<sup>20</sup>, H. Aquin parle d'un "homme dangereux", d'un ami habitant dans le désert, non loin de la grotte du "je". Cet "ami intransigeant" "voulait anéantir toute sensation corporelle" et "s'exiler de notre condition animale". A mesure que s'intensifie chez lui ce désir de désincarnation, la présence du "je" charnel lui devient insupportable: "Chaque jour, son horreur de moi devint plus dangereuse, car j'étais la pire incongruité dans sa vie, j'étais une rupture vivante et ignominieuse de son désert [...]" Face à cet être si éthéré, le "je" ne parvient pas à se débarrasser d'un sentiment d'infériorité, tente de prendre le moins d'importance possible, et se fait humble. Dans ce texte, le désert devient le symbole de la non-existence et du désir de désincarnation qui illustre un certain refus du monde réel; il laisse voir un reste de tentation d'angélisme.

En faisant de cet être, qui parvient à la désincarnation, un "homme dangereux", H. Aquin censure son texte: il reconnaît ainsi le côté malsain de ce désir de désincarnation et il précise que l'ami a éprouvé "un moment d'hésitation, une suspension douloureuse entre l'homme et l'ange". Par ailleurs, il ajoute que sa chair se volatilise en encens. L'homme devient ainsi une offrande à Dieu. Le "je" narrateur approuve et envie presque cet homme capable de se transcender et de se débarrasser de son corps, puisqu'il ajoute dans une des dernières phrases que son visage s'illumine d'un sourire au moment de "l'assomption totale". Donc, d'une part, il se censure et semble

<sup>20</sup> "Le Dernier Mot", Q.L., vol. 33, no 7, 24 octobre 1950, p. 2.

vouloir se détacher d'un personnage qui n'aspire qu'à la désincarnation, mais d'autre part, le sourire qu'il peint sur la figure de l'ami avant sa disparition laisse entendre que H. Aquin hésite lui aussi "entre l'homme et l'ange", se rappelant peut-être cette phrase que le jeune Gide écrivait dans son journal: "Délivrez-moi du poids épouvantable de ce corps. Ah! que je vive un peu! que je respire!" <sup>21</sup>

Le dernier paragraphe du texte fournit une dimension supplémentaire. Jusque là, le "sourire" est l'expression du bonheur de l'âme délivrée du corps. Dans ce paragraphe, le sourire devient symbole de la beauté de l'âme de la femme aimée: "Le sourire, c'est le dernier mot de l'âme. Depuis ce jour, je ne sais rien de plus beau que le sourire de mon amie." <sup>22</sup> Eloge de l'amour désincarné? Peur de l'amour charnel? Façon d'idéaliser la femme en en faisant un être désincarné? S'il s'agit là d'un malaise face à la dimension charnelle de l'amour, on pourrait voir dans cette conclusion où l'amie n'est plus qu'un sourire, qu'une âme, la rencontre de deux "esprits", de deux êtres éthérés. On pourrait alors conclure que l'amour idéal serait avant tout la rencontre de deux esprits. Soumettons ici, pour appuyer cette hypothèse, l'analogie avec l'expérience gidienne. H. Aquin a lu le journal de Gide et peut-être aussi Si le grain ne meurt; Gide y parle de sa cousine en qui il trouve une âme soeur, toute la douceur de l'innocence et de la pureté. Il présente cette union comme la communion de deux esprits, qui sera finalement détruite par

<sup>21</sup> André Gide, op. cit., p. 500.

<sup>22</sup> "Le Dernier Mot", Q.L., vol. 33, no 7, 24 octobre 1950, p. 2.



l'incompréhension engendrée par un refus, mêlé de peur, de la dimension charnelle de l'amour. H. Aquin partageait peut-être en quelque sorte cette vision de l'amour: certains vont même jusqu'à affirmer que H. Aquin "ne pouvait pas faire face à la Femme!" et qu' "il avait peur de la Femme" <sup>23</sup>. Les romans de H. Aquin n'aboutissent-ils pas tous à une volonté de destruction de la femme-traîtresse, parce que sa force et son inaccessibilité ne font qu'accroître le sentiment d'insuffisance, de faiblesse et d'échec du héros masculin?

Trêve de psychanalyse. En résumé, le double rencontré dans ces textes de H. Aquin est toujours un être supérieur et puissant. Le "je", jugé de ce double, se sent inférieur à lui et comme subjugué par sa puissance surnaturelle, il le craint et lui voue une sorte d'admiration distante. Ce double implicite est toujours un ami. La narration à la première personne ainsi que le degré d'intimité, voire de quasi interchangeabilité que H. Aquin établit entre le "je" et l' "ami", par exemple dans le cas du double-assassin de "Histoire à double sens", nous permettent de voir dans cet "ami" le "double" implicite. Mais ce double n'est pas l'Echo du Narcisse mythique, le reflet aussi beau. Le double ici est le noir personnage, la mauvaise conscience, principal figurant dans un mythe de Narcisse à l'envers. Ici, il n'y a pas contemplation béate, mais critique: Narcisse voulait se noyer dans le reflet de sa perfection, H. Aquin se détache de ce double pour critiquer ses travers. Par ailleurs, on peut argumenter que s'écrire c'est

---

<sup>23</sup> G. Sheppard et A. Yanacopoulo, op. cit., p. 310.

se contempler. Paradoxalement, on peut voir dans le besoin de H. Aquin de se créer des personnages-multiples de lui-même, un besoin de se fuir: se recréer pour mieux se fuir.

Ces textes prennent des allures de prêches, un ton très moralisateur, et exhibent un idéal qui ne vise rien de moins que la perfection. Recherche de perfection toute centrée sur un moi omniprésent; somme toute, recherche profondément narcissique. C'est sans doute en partie impressionné par des auteurs comme Sartre, Gide, J. Rivière, P. Emmanuel, Graham Greene que H. Aquin est amené à réfléchir sur des questions touchant la morale, les conceptions de la vie, les valeurs en général. Il est intéressant de noter que chez les auteurs qui l'ont influencé, figurent des convertis (Greene, Rivière) et d'anciens résistants et prisonniers de guerre (Sartre, Emmanuel). Une influence marquante vient donc d'hommes d'action qui ont, chacun à leur façon, combattu pour leurs convictions et qui ont profondément marqué la pensée et l'idéologie de leur époque, voire même la façon de vivre de plusieurs générations.

Quand à l'influence de Gide, il n'est pas exagéré de dire qu'en lui H. Aquin semble avoir trouvé en quelque sorte un âme-soeur, comme nous avons tenté de le démontrer.

## CONCLUSION

Le Quartier latin a été pour H. Aquin à la fois un terrain d'apprentissage et une première scène. Ce n'est pas tant le métier de journaliste-reporter qu'il cherchait à apprendre; d'ailleurs, il déclare lui-même que si les gens veulent des faits, ils n'ont qu'à lire les quotidiens, mais que pour sa part, il n'entend pas pratiquer ce genre de journalisme, particulièrement au Quartier latin. Très conscient de sa mission, il veut éduquer les lecteurs, leur donner matière à réflexion. En cela, il se choisit une mission qui n'est pas loin de s'inspirer par exemple de celle de Gérard Pelletier, lui aussi très conscient de la mission sociale du journalisme<sup>1</sup>, et pour qui il semble avoir une certaine admiration. H. Aquin ne fait pas pour autant du journalisme social et engagé à la manière de Gérard Pelletier; ses articles ne sont pas des reportages sur les grandes questions sociales et politiques de l'heure, et il ne s'engage pas dans de grands débats, sauf avec lui-même et sur lui-même. Il préfère contempler son image "littéraire", se voir "imprimé", que de jouer au chroniqueur. S'il avait voulu faire du journalisme, il se serait donné une étiquette et il aurait été en quelque sorte en compétition avec d'autres journalistes; son travail aurait été comparé et jugé par rapport à celui des autres. En se définissant "à part", il fait figure d'original, d'individualiste, et conserve une liberté relative quant aux types de

---

<sup>1</sup> Gérard Pelletier, Les Années d'impatience, 1950-1960, Montréal, Editions internationales Alain Stanké, 1983, p. 32.

textes qu'il veut publier. Cela lui permet ainsi de s'exercer à l'écriture de textes de fiction dont il est lui-même le sujet. C'est avant tout de lui-même qu'il parle dans ses articles et il est très conscient de se cultiver une image. Lorsqu'il demande avec insistance un article à Gérard Pelletier pour le Quartier latin, il n'est pas interdit de croire qu'il le fait peut-être autant pour le prestige et l'orgueil de pouvoir associer son nom au sien que par admiration pour l'abbé Llewellyn, sur qui doit porter l'article demandé: Gérard Pelletier commence à être connu dans le milieu journalistique après l'avoir été dans le milieu des mouvements de jeunesse. On peut faire un autre mince rapprochement entre eux: Gérard Pelletier avait participé activement à des mouvements internationaux après la guerre, ce qui l'a amené à beaucoup voyager et a beaucoup aiguisé sa conscience sociale. H. Aquin, de son côté, participe, en France, à une réunion de l'Entraide universitaire internationale, qui se penche entre autres sur le sort des étudiants universitaires à travers le monde et vise à promouvoir l'accès aux études supérieures. H. Aquin n'a cependant pas eu l'occasion de voyager par le monde pour constater les ravages de la guerre, mais il semble éprouver une grande admiration pour les hommes d'action - dont plusieurs écrivains qu'il lit, étudie et cite dans ses articles - alors qu'il sera finalement toujours un simple observateur. Il n'a aucun penchant pour l'action et demeurera toujours séduit davantage par la pensée, sa pensée. Il ne sera jamais un leader sur le plan social et politique au Québec. Il est vrai qu'il sera membre du R.I.N. dans les années soixante, mais plutôt parce qu'en

tant que Québécois, il se sentira visé personnellement par le sort inférieur imposé au peuple québécois: il sera le Québec agressé, trahi - Prochain Episode l'illustre abondamment:

Ses articles dans le Quartier latin dénotent une absence totale de conscience sociale. On est, à ce sujet, tenté de faire un rapprochement avec l'attitude qu'avait Gide - son modèle - à peu près au même âge. "[...] Gide, bourgeois fortuné, ne devait qu'assister en témoin, sinon en dilettante, aux grandes luttes sociales de son siècle." <sup>2</sup> Gide a bien été attiré par le communisme, mais il a vite déchanté quand il s'est rendu compte que les réalités sociales étaient loin d'être conformes à l'idéologie véhiculée par le Parti; de plus, ce n'est que très tard dans la vie qu'il a pris cet "engagement". Tout comme Gide, H. Aquin était immensément plus préoccupé de lui-même que de questions sociales. Il n'en est pas moins vrai cependant que le Québec en général n'a pas une conscience politique des plus aiguës à l'époque: la Révolution tranquille est à peine amorcée, et sur le plan international, le Canada commence à peine à s'ouvrir à l'Europe. Donc, le manque de conscience sociale et politique de H. Aquin n'est pas un cas unique, mais est au contraire le reflet d'une attitude passablement généralisée au Québec à l'époque.

Un regard sur la vie adulte de H. Aquin permet néanmoins d'émettre l'hypothèse que, même s'il avait été étudiant à une autre époque, son attitude n'aurait sans doute pas été très différente.

---

<sup>2</sup> C. Martin, op. cit., p. 8.

H. Aquin n'est pas un leader social, mais il admire ceux qui le sont et qui, en plus de leur action, se servent de l'écriture pour véhiculer leur pensée sociale. Il essaiera de se tailler une place dans ce monde de ses frères aînés qui allaient avoir une si grande influence sur l'orientation du Québec; il ira même jusqu'à assister à une réunion de collaborateurs de Cité libre, dont P. E. Trudeau et G. Pelletier. Ce dernier raconte dans ses mémoires<sup>3</sup> que H. Aquin n'en revenait pas d'entendre les participants critiquer ouvertement chacun des textes, et qu'il est parti sans avoir présenté le sien. Sans doute trop vulnérable, il était incapable de se soumettre à une telle critique. Il faut ajouter qu'il n'avait alors qu'une vingtaine d'années; il se trouvait de passage à Montréal, entre deux sessions d'études à Paris. A ce propos, on note chez lui une forte attirance pour cette ville, où il étudiera de 1951 à 1954<sup>4</sup>, et qu'il visitera plusieurs fois. C'est un élément qui le rattache à ses aînés, dont G. Pelletier lui-même, qui explique cette attirance de sa génération pour Paris par un "désir lancinant" et obsédant de partir, de retrouver "son pôle intellectuel [qui] se trouvait au-delà de l'Atlantique, en France"<sup>5</sup>. Il s'agissait d'un besoin impérieux de connaître une autre culture, de s'éloigner de "la pauvreté matérielle et spirituelle de l'époque" et de retrouver ses maîtres à penser:

<sup>3</sup> G. Pelletier, op. cit., p. 172-175.

<sup>4</sup> Patricia Smart, Hubert Aquin, agent double, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, collection "Lignes québécoises", 1973, p. 131.

<sup>5</sup> G. Pelletier, op. cit., p. 37.

Nos maîtres à penser, à voir et à sentir, s'appelaient Claudel, Péguy, Tocqueville, Mounier, Maritain, Michelet, Malraux, Braque ou Picasso. Morts ou vivants, ils étaient tous ailleurs. Et c'est vers cet ailleurs que nous brûlions de partir.<sup>6</sup>

En suivant leur exemple, H. Aquin souhaitait sans doute lui aussi s'évader de la pauvreté intellectuelle qui régnait à cette époque au Québec et suivre les traces de la nouvelle élite intellectuelle qui commençait à se faire entendre et à se tailler une place importante au Québec.

C'est la recherche de lui-même que H. Aquin poursuit au cours de ces années. Ses études à l'Université de Montréal l'exposent à des écrivains et à des penseurs avec qui il se reconnaît des affinités, qu'il prend souvent comme modèles et dont il assimile parfois la pensée, à tel point qu'il est impossible de la distinguer de la sienne dans ses écrits. Il cherche chez ces auteurs des orientations, des directives et même des similarités dans l'expérience de vie. Il a de commun avec plusieurs d'entre eux d'avoir une santé fragile, d'être d'une grande sensibilité et d'une insatiable curiosité intellectuelle; ses articles sont déjà le fruit d'un bagage culturel assez considérable, et ses romans feront souvent un impressionnant étalage de culture et d'érudition. On compte de plus chez ces auteurs plusieurs orphelins de père - c'était aussi le cas de H. Aquin - qui ont réussi à surmonter tant bien que mal la "surprésence" maternelle dans leur vie

---

<sup>6</sup> Ibid., p. 38.

- nous pensons ici par exemple à Gide - et l'angoisse de l'absence paternelle. H. Aquin était comme certains d'entre eux un fils de bourgeois qui a eu la chance de poursuivre des études. Il partage avec eux des angoisses existentielles et religieuses - ajoutons aux auteurs mentionnés plus haut, Jacques Rivière et Pierre Emmanuel: ces auteurs refusent carrément Dieu, ou tout au moins le combattent ou cherchent des preuves de son existence. Certains optent pour la foi ou se convertissent seulement après un long combat, voyant en Dieu le seul espoir de ne pas sombrer dans le néant; citons le cas de Graham Greene, qui se convertit au catholicisme et pour qui la foi offre un refuge contre l'absurdité de la guerre, parfois de la vie même. H. Aquin cherche chez ces hommes des réponses à son questionnement sur la vie et sur Dieu, et peut-être quelque réconfort face à la difficulté de vivre. Ces hommes ont tous vécu des vies difficiles mais ont cependant choisi la vie, comme s'ils étaient conscients d'avoir une mission à remplir sur cette terre; même Sartre, existentialiste athée et acharné, décide de vivre, peut-être pour prouver que l'homme peut être plus fort que la vie elle-même, plus fort que Dieu, puisqu'il doit vivre sans Dieu.

Tout cela a sans doute joué pour une large part dans le choix que H. Aquin a fait de ces auteurs, et leur vie personnelle semble l'avoir intéressé: il dit avoir lu le journal de Gide et celui de Charles Du Bos, peut-être en a-t-il lu d'autres. Mais on remarque qu'il s'agit là d'auteurs à la mode à l'époque au Québec - qui accuse un retard sur la France. H. Aquin semble très conscient de son image



et veut être de son temps; il est donc normal de le voir lire des écrivains à la mode.

De plus, il se sert d'eux pour exprimer le côté contestataire de sa pensée. H. Aquin étudie dans une université catholique et publie dans un journal assujetti à la censure du clergé qui dirige l'Université; il ne peut donc pas ouvertement contester la foi traditionnelle et aveugle que le milieu propose. Il le fait par le biais de ces auteurs - à l'exception de Sartre - qui, même s'ils étaient croyants, ont livré un farouche combat à Dieu et n'ont pas eu, face à la foi, une attitude docile et passive. La censure ne peut pas condamner ses textes ou l'utilisation qu'il fait des oeuvres de ces auteurs contestataires puisqu'il n'en cite que des passages inoffensifs. On peut s'étonner un peu que leur simple utilisation n'ait pas été remise en question ou interdite par la censure. On voit que H. Aquin était conscient qu'il n'aurait pas pu pousser plus loin sa contestation par l'intermédiaire de ces auteurs, ce qui explique qu'il ne cite jamais Sartre. La seule allusion à Sartre fait ressortir que le milieu le juge comme pouvant exercer une influence dangereuse sur la jeunesse. Dans certains textes de fiction - les dialogues avec Dieu par exemple - on remarque une certaine influence de Sartre. Elle ne va pas dans le sens du rejet de Dieu, en qui H. Aquin dit avoir cru toute sa vie<sup>7</sup>; il s'agit plutôt du rejet des valeurs bourgeoises et d'une certaine

---

<sup>7</sup> G. Sheppard et A. Yanacopoulo, op. cit., p. 127.

foi inconsciente, "à volets clos", et de la conscience que chaque homme a l'entière responsabilité de lui-même.

Dans le cadre des articles qu'il publie dans le Quartier latin, H. Aquin ne peut donc pas faire de la contestation ouverte; mais en faisant des recoupements, on s'aperçoit qu'une certaine forme de contestation est sous-jacente: vouloir protester et vouloir changer le monde est normal à vingt ans. H. Aquin le fait cependant d'une façon tout intellectuelle: il choisit l'écriture. Nous avons déjà mentionné qu'il aurait voulu publier dans Cité libre; compte tenu du désir de réforme qui habitait l'équipe et de l'orientation de la revue, on peut considérer que cette intention constitue une approbation implicite de l'orientation de la revue et marque une certaine admiration pour l'élite intellectuelle qui s'y exprime. On peut croire que H. Aquin a épousé cette ligne de pensée et qu'il se voulait, lui aussi, un réformateur de la pensée au Québec et un participant à la vaste entreprise de décolonisation amorcée par cette nouvelle élite. Le fait qu'il est étudiant en études politiques à l'époque où il se présente à une rencontre des citélibristes viendrait corroborer cette hypothèse. On est bien en droit de se demander par ailleurs si sa défense des colonisés n'est pas entièrement motivée par l'unique fait qu'il se considère lui-même comme un québécois colonisé, donc inférieur. Il s'agirait ainsi d'une bataille personnelle, puisqu'il ramène à lui un combat visant tous les colonisés de la terre: il se fait ainsi le personnage central de ce drame, comme il se fait le personnage central de tous ses textes. Il est le colonisé dans une patrie qui n'est pas

vraiment la sienne, un exilé dans son propre pays, tout comme, jeune étudiant à l'université, il est étranger à la médiocre réalité qui l'entoure et qui est des plus éloignée du monde idéal qu'il imagine. Son monde idéal en est un où les hommes auraient le culte de la pensée, où il serait même possible d'éprouver le vertige de la pensée pure, où, enfin, les hommes tendraient à se faire dieux. Ce refus du monde réel n'est pas éloigné parfois d'un appel du néant et de la mort, qui est toutefois inavouable pour H. Aquin jeune étudiant. Cette espèce d'impuissance à vivre et à changer la réalité est compensée à cette époque par la création de doubles qui servent à exorciser ce malaise de vivre parce qu'ils incarnent le pouvoir de refaire le monde, de le recréer à leur image. Et parce que ces doubles véhiculent l'inavouable, le côté noir de l'auteur, et qu'ils sont de plus des personnages de fiction, l'auteur peut se dissocier de cet aspect de lui-même et se distancier de personnages à qui il prête ses idées lugubres. Dans cet être de paradoxes qui semble appeler la mort mais qui aime se voir vivre dans ses personnages-doubles et dialoguer avec eux, on reconnaît le jeune Gide qui écrivait dans son Journal: "Je suis un être de dialogue; tout en moi combat et se contredit."<sup>8</sup> C'est ainsi qu'à partir de sa vie, H. Aquin fait de la littérature, ce qui demeurera une constante de son œuvre romanesque. En cela, il demeure fidèle au principe énoncé dans cette phrase de A. Thibaudet, que Gide

---

<sup>8</sup> C. Martin, op. cit., p. 151. (C. Martin citant Gide.)

cite dans son Journal des Faux-Monnayeurs: "Le vrai roman est comme une autobiographie du possible [...] Le génie du roman fait vivre le possible, il ne fait pas revivre le réel ..." <sup>9</sup> Dans le cas de H. Aquin, on se demande s'il n'est pas allé parfois jusqu'à créer du réel, pour en faire du "romanesque". Par exemple, lorsqu'il joue à James Bond pendant la crise du F.L.Q., qu'il est arrêté pour port d'arme et interné pour examen psychiatrique: cela a donné Prochain Episode où le narrateur au début fait part au lecteur d'un projet de roman mais finit par parler de cette expérience, tout en racontant comment il avait compté construire le roman projeté. C'est finalement le processus de création qui intéresse avant tout H. Aquin, et non pas "raconter des histoires". Il aime se contempler comme personnage central de ses romans, comme narrateur parlant du créateur d'un roman qui semble en train de se construire comme malgré lui: il se contemple à l'infini dans son oeuvre-miroir. Dans Trou de mémoire, il ira jusqu'à se multiplier dans plusieurs narrateurs qui racontent chacun leur histoire: le même roman a ainsi plusieurs possibles. Le narrateur, donc H. Aquin lui-même, devient ainsi le personnage principal des romans, affirmant ainsi que le créateur est plus important que le roman, et les possibles multiples qu'il donne au roman affirment le pouvoir divin du créateur sur son roman: les personnages, l'histoire, le roman n'existent que par lui. Le processus de création même devient prétexte au roman,

---

<sup>9</sup> Remarque de Albert Thibaudet, dans Réflexions sur le roman, rapportée par C. Martin, op. cit., p. 152.

comme par exemple dans Neige noire, où le narrateur parle du scénario et du tournage d'un film; un des comédiens, qui parle de plus de rôles futurs, étant un des personnages principaux, il est à la fois plusieurs personnages. H. Aquin s'y ingénie à multiplier les niveaux, accordant ainsi toute la place au romancier qui est l'ingénieur de l'oeuvre.

On observe ainsi chez H. Aquin une tension croissante provenant d'une obsession de plus en plus grande du processus de création. La contemplation nie l'action et aboutit à la néantisation même de l'écrivain qui craint à chaque fois de ne pouvoir se surpasser et arrive à ne plus pouvoir écrire. Finalement, tout projet de roman, "tout livre [devient] une fiction de conscience." <sup>10</sup>

Dans "Obombre", H. Aquin narrateur confie à son lecteur:

Je n'en peux plus. Ecrire passe encore, mais survivre à ce qu'on a voulu écrire et qu'on n'a pas encore réalisé et qu'on ne pourra peut-être que résumer faute de le faire, c'est dur. Le livre que j'avais projeté s'égrène déjà au passé simple [...]

"Obombre" est en quelque sorte un aveu de l'échec du projet de devenir Dieu par l'entreprise de création. H. Aquin avoue: "Tous les artifices de l'intrigue ne feront jamais oublier au lecteur que derrière cet écran de décombe se cache une pauvre loque qui se prend pour Dieu." <sup>12</sup> Mais, aussi paradoxal que cela puisse paraître, derrière cet appel du

<sup>10</sup> Hubert Aquin, "Obombre", Liberté, no 135, mai-juin 1981, p. 18.

<sup>11</sup> Ibid., p. 19.

<sup>12</sup> Ibid., p. 16.

néant, H. Aquin croit en une dernière chance de survie: "Ne te laisse pas décourager, lecteur, par cette surcharge de néant qui me donne le vertige et me précipite vers toi." <sup>13</sup> S'il sait ne plus pouvoir vivre par l'écriture, il espère survivre grâce au lecteur. H. Aquin a d'ailleurs toujours affirmé que le texte ne peut vivre que s'il est lu.

---

<sup>13</sup> Ibid., p. 18.

## BIBLIOGRAPHIE

### I - Oeuvres d'Hubert Aquin

#### 1. Articles signés, dans le Quartier latin (par ordre chronologique)

"Messe en gris", vol. 31, no 22, 17 décembre 1948, p. 2

"Les fiancés ennuyés", vol. 31, no 23, 20 décembre 1948, p. 4.  
Repris dans Blocs erratiques, textes d'Hubert Aquin rassemblés et présentés par René Lapierre, Montréal, Éditions Quinze, Collection "prose entière", 1977, p. 17-19.

"Pèlerinage à l'envers", vol. 31, no 30, 15 février 1949, p. 3.  
Repris dans Blocs erratiques, p. 21-24.

"Envers de décor", vol. 31, no 33, 25 février 1949, p. 3.

"Histoire à double sens", vol. 31, no 39, 18 mars 1949, p. 3.

"Mémoire sur les annonces", vol. 32, no 9, 2 novembre 1949, p. 3.

"Eloge de l'impatience", vol. 32, no 14, 18 novembre 1949, p. 3.  
Repris dans Blocs erratiques, p. 27-28.

"Dieu et moi", vol. 32, no 17, 29 novembre 1949, p. 3.

"L'enfer du détail", vol. 32, no 19, 6 décembre 1949, p. 3.

"Discours sur l'essentiel", vol. 32, no 20, 9 décembre 1949, p. 1.

"Ma crèche en deuil", vol. 32, no 22, 16 décembre 1949, p. 5.

"Le jouisseur et le saint", vol. 32, no 24, 24 janvier 1950, p. 1.  
Repris dans Blocs erratiques, p. 37-38.

"Pensées inclassables", vol. 32, no 24, 24 janvier 1950, p. 2.  
Repris dans Blocs erratiques, p. 25-26.

"Tout est miroir", vol. 32, no 32, 21 février 1950, p. 7.  
Repris dans Blocs erratiques, p. 29-31.

"Le Corbeau", vol. 32, no 33, 24 février 1950, p. 4.

"L'équilibre professionnel", vol. 32, no 38, 14 mars 1950, p. 1.

"Tramways", vol. 32, no 39, 17 mars 1950, p. 1.

"Le Christ ou l'aventure de la fidélité", vol. 32, no 40, 21 mars 1950, p. 4.  
Repris dans Blocs erratiques, p. 33-35.

"Bouillabaisse. En deux couleurs et dix-neuf tableaux", vol. 33, no 3, 10 octobre 1950, p. 1.

"Sermon d'avant-garde", vol. 33, no 3, 10 octobre 1950, p. 3.

"Son témoignage", vol. 33, no 4, 13 octobre 1950, p. 1.

"Lettre au Directeur" (Réponse d'H. Aquin), vol. 33, no 5, 17 octobre 1950, p. 1, 3.

"L'un et le multiple", vol. 33, no 6, 20 octobre 1950, p. 1, 4.

"Sur le même sujet. L'écrivain est-il responsable?", vol. 33, no 6, 20 octobre 1950, p. 3.

"Le dernier mot", vol. 33, no 7, 24 octobre 1950, p. 2.  
Repris dans Blocs erratiques, p. 15-16.

"Mise au point avec le "Haut-Parleur" ", vol. 33, no 8, 27 octobre 1950, p. 1.

"L'Assomption "Vérité implicitement révélée" ", vol. 33, no 11, 7 novembre 1950, p. 1.

"Précisions sur une note du "Devoir" ", vol. 33, no 12, 10 novembre 1950, p. 1.

"Massacre des 5 innocents", vol. 33, no 14, 17 novembre 1950, p. 3.

"Mais tout de même ...", vol. 33, no 16, 24 novembre 1950, p. 3.

"Vouloir la paix!", vol. 33, no 20, 9 décembre 1950, p. 1.

"La science ou l'amour?", vol. 33, no 21, 12 décembre 1950, p. 3.

"Europe 1950", vol. 33, no 23, 19 décembre 1950, p. 1.

"Une recherche de la fraternité", vol. 33, no 23, 19 décembre 1950, p. 3.

"Le Q. L. premier coureur", vol. 33, no 24, 19 janvier 1951, p. 1.

"Drôle de bilinguisme", vol. 33, no 25, 23 janvier 1951, p. 1.



"J'ai la mer à boire" a dit MacArthur", vol. 33, no 26, 26 janvier 1951, p. 1.

"Procès de François Hertel", vol. 33, no 26, 26 janvier 1951, p. 3.

"Enfin, l'aide fédérale ...", vol. 33, no 30, 9 février 1951, p. 1.

"Rendez-vous à Paris", vol. 33, no 32, 16 février 1951, p. 4.

"Recherche d'authenticité", vol. 33, no 36, 2 mars 1951, p. 4, 6.

"Dernières paroles", vol. 33, no 37, 6 mars 1951, p. 3.

"Nos feuilles de chou", vol. 33, no 38, 9 mars 1951, p. 1.

"Complexe d'agressivité", vol. 33, no 39, 13 mars 1951, p. 1.

"Les miracles se font lentement", vol. 33, no 40, 16 mars 1951, p. 1.

"La politique à l'AGEUM", vol. 33, no 40, 16 mars 1951, p. 2.

"L'originalité", vol. 11, no 14, 3 février 1966, p. 3, du Cahier des arts et des lettres (supplément au Quartier latin).

## 2. Autres textes (par ordre chronologique)

"Qui mange du curé en meurt", Liberté, vol. 3, no 3-4, mai-août 1961, p. 618-622.

"La fatigue culturelle du Canada français", Liberté, vol. 4, no 23, mai 1962, p. 299-325.  
Repris dans Blocs erratiques, p. 69-104.

"L'écrivain dans notre société et face aux pouvoirs", Liberté, vol. 13, no 2, mai-juin-juillet 1971, p. 89-93.  
Repris, dans des versions légèrement remaniées, sous le titre "Les séquelles de la IX<sup>e</sup> rencontre des écrivains. Pourquoi j'ai démissionné de la revue Liberté", dans Le Devoir, vol. LXII, no 126, 3 juin 1971, p. 12; et dans Blocs erratiques, sous le titre "L'écrivain et les pouvoirs", p. 153-157.

"Le texte ou le silence marginal", Mainmise, no 64, novembre 1976, p. 18-19.  
Repris dans Blocs erratiques, p. 269-271.

"Obombre", Liberté, no 135, mai-juin 1981, p. 13-24.

### 3. Recueil de textes

Blocs erratiques, textes d'Hubert Aquin rassemblés et présentés par René Lapierre, Montréal, Editions Quinze, collection "Prose entière", 1977, 284 p.

## II - Etudes sur Hubert Aquin

SHEPPARD, Gordon et YANACOPOULO, Andrée, Signé Hubert Aquin. Enquête sur le suicide d'un écrivain, Montréal, Editions du Boréal Express, 1985, 357 p.

SMART, Patricia, Hubert Aquin, agent double, Montréal, P.U.L., Collection "Lignes québécoises", 1973, 139 p.

## III - Autres articles tirés du Quartier latin (par ordre chronologique)

QUARTIER LATIN, "Mot de passe", vol. 33, no hors série, 22 septembre 1950, p. 1.

PELLETIER, Gérard, "Groupes de ménages", vol. 33, no 4, 13 octobre 1950, p. 4.

ANONYME, "Miss Quartier Latin", vol. 33, no 5, 17 octobre 1950, p. 4.

QUARTIER LATIN, "Miss Quartier Latin", vol. 33, no 6, 20 octobre 1950, p. 1.

LA DIRECTION, "Le Q.L. change son fusil d'épaule", vol. 33, no 7, 24 octobre 1950, p. 1.

LA REDACTION, "Censure levée", vol. 33, no 9, 31 octobre 1950, p. 1.

LA REDACTION, "Mise au point", vol. 33, no 10, 3 novembre 1950, p. 3.

LA DIRECTION, "Réponse à une lettre sur Rodin", vol. 33, no 12, 14 novembre 1950, p. 3.

LA REDACTION, "Le "McGill Daily" suspendu", vol. 33, no 14, 17 novembre 1950, p. 1.

LA REDACTION, "Les journaux montréalais et Miss Quartier Latin",  
vol. 33, no 20, 9 décembre 1950, p. 3.

CÔTE, R., "MacArthur n'aurait pas la mer à boire!", vol. 33, no  
28, 2 février 1951; p. 1.

#### IV - Ouvrages généraux

ALBARDA, Maria, André Gide et son journal, Van Loghum Slaterus  
Uitgevers Maatschappij N. V. Arnhem In 'T Jaar, 1942, 140 p.

BEAULIEU, André et HAMELIN, Jean, Les Journaux du Québec de 1764  
à 1964, Paris, Librairie Armand Colin / Québec, Les Presses  
de l'Université Laval, Collection "Les Cahiers de l'Insti-  
tut d'histoire", no 6, 1965, XXVI-332 p.

BEAULIEU, André et HAMELIN, Jean, "Le Quartier latin", La Presse  
des origines à nos jours. Tome cinquième, 1911-1919.  
Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1982, p. 266-269.

BOURQUE, Gilles et LEGARE, Anne, Le Québec. La Question nationale,  
Paris, Editions François Maspero, petite collection Maspero,  
1979, 234 p.

DIDIER, Béatrice, Le Journal intime, Paris, les Presses universi-  
taires de France, 1976, 205 p.

DU BOS, Charles, Journal, Tome I, 1921-1923, Paris, Editions  
Corrêa, 1946, 412 p.

GIDE, André, Journal. 1889-1939, Paris, N.R.F., Bibliothèque de  
la Pléiade, 1951, 1372 p.

GREENE, Graham, "The Assumption of Mary", Life, vol. 29, no 18,  
october 30, 1950, p. 51-52, 55-56, 58.

HAMELIN, Jean, Histoire du catholicisme québécois. Le XX<sup>e</sup> siècle.  
Tome 2. De 1940 à nos jours, Montréal, Editions du Boréal  
Express, 1984, 425 p.

HEURGON-DESJARDINS, Anne (présenté par), Paul Desjardins et les  
décades de Pontigny. Etudes, témoignages et documents  
inédits, Paris, les Presses universitaires de France, 1964,  
X-416 p.

LACOURCIERE, J., PROVENCHER, J., VAUGEOIS, D., Canada. Québec.  
Synthèse historique, Montréal, Editions du renouveau péda-  
gogique, 1970, 619 p.

MARTIN, Claude, André Gide par lui-même, Paris, Editions du Seuil, collection "Ecrivains de toujours", 1970, 192 p.

MONIERE, Denis, Le Développement des idéologies au Québec des origines à nos jours, Montréal, Editions Québec / Amérique, 1977, 381 p.

MOUNIER, Emmanuel, Qu'est-ce que le personnalisme?, Paris, Editions du Seuil, 1946, 107 p.

PEGUY, Charles, L'Eve, dans Oeuvres poétiques complètes, Paris, Editions Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1954, XL-1454 p.

PELLETIER, Gérard, Les Années d'impatience. 1950-1960, Montréal, Editions internationales Alain Stanké, 1983, 320 p.

PELLETIER, Jean-Jacques et ROUSSEAU, Jacques, "Le Quartier-Latin de 1923 à 1969", L'Avenir des étudiants et les étudiants de l'avenir, Université du Québec à Trois-Rivières, 1970, p. 29-41 (391 p.).

RIVIERE, Jacques, A la trace de Dieu, Paris, N.R.F., Editions Gallimard, 1925, 348 p.

RIVIERE, Jacques, De la sincérité envers soi-même, Paris, Les Cahiers de Paris, 1925, 109 p.

SADOUL, Georges, Dictionnaire des films, Paris, Editions du Seuil, collection "Microcosme", 1967, 288 p.

SARTRE, Jean-Paul, L'Etre et le néant. Essai d'ontologie phénoménologique, Paris, Editions Gallimard, 1979, 695 p.

SARTRE, Jean-Paul, L'Existentialisme est un humanisme, Paris, Editions Nagel, 1970, 141 p.

## TABLE DES MATIERES

|                                                        | <u>Page</u> |
|--------------------------------------------------------|-------------|
| <u>INTRODUCTION</u> . . . . .                          | 4           |
| <u>PREMIERE PARTIE</u> - REGARD SUR LE MONDE . . . . . | 13          |
| CHAPITRE PREMIER - Le journalisme . . . . .            | 13          |
| CHAPITRE DEUX - Conscience sociale . . . . .           | 50          |
| <u>DEUXIEME PARTIE</u> - RECHERCHE DE SOI . . . . .    | 66          |
| CHAPITRE TROIS - Pour un idéal de vie . . . . .        | 66          |
| CHAPITRE QUATRE - Les doubles . . . . .                | 95          |
| 1. Dieu comme double . . . . .                         | 96          |
| 2. Le double-ami . . . . .                             | 101         |
| <u>CONCLUSION</u> . . . . .                            | 113         |
| <u>BIBLIOGRAPHIE</u> . . . . .                         | 125         |
| <u>TABLE DES MATIERES</u> . . . . .                    | 131         |

ARTICLES DU QUARTIER LATIN

(par ordre chronologique\_)

1 - ARTICLES D'HUBERT AQUIN DANS LE QUARTIER LATIN

---

## MESSE EN GRIS

Q.L., vol. 31, no 22,  
17 décembre 1948, p. 2

Je vagabondais l'autre nuit sur la route du monde: à peine quelques âmes y faisaient la promenade tristement, aucune parole ne s'élevait, on ne percevait plus le gémissement humain. Mais un homme m'aborda soudain sur ce chemin délaissé. "Ami, me dit-il, je ne connais pas ton regard, j'ignore la voie que tu cherches, mais cette nuit, un enfant pauvre fut égaré quelque part. Il n'est pas loin de nous certainement, mais il faudrait le chercher. Car si nous ne le retrouvons pas, je crois que cette nuit ne finira plus d'être noire." - Puis, j'ai marché avec cet homme.

De ce lieu où nous parlions, longtemps nous avons appelé, mais le silence ne bougeait pas. Nous avons regardé partout, et la route demeurait opaque. "Si l'obscurité est si vaste n'y aura-t-il pas quelqu'un pour chercher avec nous. Promeneurs fatigués, voici au moins une raison de vous attarder sur la route: cet enfant pauvre, si vous le cherchiez aussi."

Bientôt des hommes s'approchèrent pour nous suivre: puis ce fut en groupes qu'ils s'amenaient. Des battues furent menées contre la nuit; quelques-uns avançaient sur le chemin avec des torches de feu. Mais l'enfant restait toujours introuvé: quel lieu avait-il donc choisi pour épuiser sa misère?

L'anxiété torturait les hommes: en peu de jours le problème eut accès aux pourparlers diplomatiques. L'excitation traversait l'univers: les gouvernements dépêchaient des armées pour explorer la nuit, ce fut des peuples entiers qui se précipitaient au hasard de la terre pour trouver celui qui est pauvre. Les nations s'affolaient, couraient pêle-mêle sur les chemins les plus inconnus. Et pour assouvir cet universel énervement, le vent de l'émulation parcourut tous les peuples de la terre. Déjà la concurrence naissait entre les gouvernements, on établissait des statistiques sur le pourcentage de chances de chaque nation dans cette recherche. La situation diplomatique se crispait. Quelques frictions se produisirent, il y eut des tentatives



d'accaparement de la Recherche, des ripostes, et un bon matin, pour couronner cette suprême confusion, ce fut la guerre.

Les peuples se jetaient les uns dans les autres. En peu de temps, les hommes qui avaient cherché l'enfant pauvre apprirent à se déchirer entre eux; les torches de feu qui avaient éclairé contre l'envahissement de la nuit, c'est à calciner la chair humaine qu'elles servaient maintenant. De toutes les parties de la terre le sang éclaboussait honteusement. La guerre ne s'arrêtait plus; par ailleurs les hommes se précipitaient dans le plus vaste carnage que n'avait jamais enfanté la race de Caïn. Le sang coulait comme une mer, et toutes les larmes du monde n'auraient pas suffi à pleurer tant de cadavres. Il n'y avait plus de promeneurs sur les routes, et la plus petite étoile au ciel qui aurait pu jeter un peu de lumière sur la nuit, on l'avait crevée.

Dispersés dans les plus lointains replis des continents, les quelques naufragés qui restaient de cette sombre épopée ne se retrouvaient même plus dans l'obscurité. Le sol était encombré d'épées, mais il n'y avait plus d'ennemis pour les croiser. La terre était désolée comme un tombeau.

Dans une contrée déserte, inconnue, un survivant traînait ses pas sur des chairs anéanties. Il portait sur ses paupières la nuit de tous les temps, et comme il avait peur d'être seul, il appela. Sa voix allait mourir sans réponse dans le vide. Puis une bonne fois, vaincu par la tristesse, l'homme s'est arrêté, et il a trouvé l'enfant pauvre qui grelottait au fond de son coeur. Il faisait pitié cet enfant qu'on avait oublié là, dans cette chambre froide et qui depuis ce temps y gelait. La nuit avait été longue pour lui: ses mains avaient de grandes gerçures, pas un endroit de son corps n'avait échappé au froid. Mais le jour allait bientôt commencer puisque un homme avait recueilli l'orphelin dans son foyer.

Dans ses labyrinthes l'homme erra longtemps, il traversa les sentiers les plus désespérés mais c'est son propre coeur qu'il fallait briser pour trouver l'enfant pauvre qui agonisait de froid. La messe de minuit pouvait maintenant commencer: sur un autel de cadavres et parmi le sang des hommes, Jésus naîtrait une autre fois. Dans ton coeur.

Hubert Aquin

LES FIANCES ENNUYES

Q.L., vol. 31, no 23,  
20 décembre 1948, p. 4

L'amour c'est très bien, mais il ne faut pas s'y ennuyer. Il advint qu'un soir ils n'échangèrent pas une parole. Ils se risquèrent une autre fois le lendemain, mais sans succès: ils n'avaient plus rien à se dire. Quand il fut seul, le fiancé pensa longtemps au silence effarant qui prenait les proportions d'un fiasco; après cette méditation, il se dit: "Créons-la à mon image et à ma ressemblance." La fiancée, elle, découragée de leur amour qui allait échouer dans le silence, comme une barque qui s'engourdit dans les sables, pleura quelques larmes; mais l'espoir lui revient et elle se dit: "Créons-le à mon image et à ma ressemblance." Le fiancé pensa qu'il n'avait jamais rien fait pour leur amour avant cette décision profonde; la fiancée aussi.

Quand ils se revirent, ils parlaient tous deux ensemble, tout haut, et avec une incontinence qu'ils ne se connaissaient pas. Peu à peu ils s'aperçurent de cette conversation parallèle, et bientôt reprirent un langage baroque où l'un parlait à la suite de l'autre, Le fiancé n'acceptait qu'elle lui prît les mains qu'à une certaine façon: en retour elle lui demandait de ne la désirer qu'à certains moments où elle le souhaitait; tandis que le fiancé explicita sa conception de la caresse telle qu'adaptée à son caractère. Il préférait les anémones; il aimait les roses, elle aimait les anémones. Les fiancés pratiquaient l'échange avec naïveté, avec ardeur. Il lui dit: "Sois moi." Elle l'exhorta: "Deviens moi." Dans l'enthousiasme de leur désir, elle devient lui, lui, elle.

Cette transfusion des amants n'allait pas sans un charme excessif. Connaître l'autre pour le vrai, leur donnait l'impression que jamais avant ils n'avaient pris la peine de se regarder. On n'a qu'effleuré l'amour si on ne s'est pas revêtu de la peau de l'être aimé, si on n'a pas respiré de ses poumons, regardé de ses yeux, pensé avec son âme. La transsubstantiation consacre l'amour. Nos deux fiancés avaient commencé d'exporter réciproquement leurs paroles, leurs désirs,

eux-mêmes: ils trinquèrent, à la fin, chacun buvant une coupe remplie du sang de l'autre. La fiancée prévenait les attentes de son fiancé; ce dernier pouvait capter enfin les caprices subtils de son amie, faire coïncider ses consolations avec les peines qu'elle éprouvait. La permutation des coeurs fut si complète que la fiancée, non seulement était son fiancé, mais ne devint que lui; et le fiancé que sa fiancée. Si bien qu'en peu de temps ils oublièrent leur identité primitive; leur union par un cruel sortilège était redevenue ces monologues séparés de deux êtres qui ne connaissent qu'eux-mêmes tristement. Bientôt quelques travers surgirent: la fiancée fut blâmée des défauts qu'elle avait légués à son fiancé; par contre, elle se fâcha d'être égoïste et accusa son fiancé. Chacun accusait l'autre de ses propres défauts: et cela vaut bien la façon habituelle qu'ont les amoureux de ne pointer que les défauts adverses. Ainsi la transsubstantiation des fiancés, après avoir atteint sa perfection, commençait de cahoter à nouveau. Ils s'en tirèrent avec un minimum de quatre ou cinq querelles douces.

Mais il advint qu'un beau soir ils ne parlèrent pas un mot. Le lendemain non plus: ils n'avaient plus rien à se dire. Après six jours de ce silence sublime ils décidèrent de reprendre leur moi respectif. La première transfusion s'était opérée au sommet de la joie: le second passage du toi au moi se fit en silence, dans l'atmosphère même de leur ennui.

Le silence continuait de paralyser leur amour: le septième jour, pris d'angoisse, les fiancés se dirent: "Qu'allons-nous faire?" Mais le silence continuait de les écraser froidement: il gagnait du terrain chaque fois qu'un des deux fiancés se demandait: "Qu'allons-nous faire?", et qu'il n'y avait pas de réponse. Chaque jour il avançait lentement, sans bruit, et les fiancés s'enfouaient dans la torpeur: à chaque instant qu'il gagnait sur leurs paroles, il s'aggravait. Bientôt les fiancés ne fixaient plus que cet empire tout-puissant du silence, plus fort que toute parole: le silence les avait ensevelis. "Qu'allons-nous faire?", même plus cette question. Toutes les portes du coeur étaient barricadées; toutes les voies de l'un à l'autre anéanties. Il en fut ainsi pendant des années et des années. Assis l'un en face de l'autre, les fiancés se regardaient en silence avec une douceur

7  
épouvantable. Les siècles passaient, amplifiant la détresse de leur impuissance: irrémédiablement ils avaient perdu les amoureux de jadis. La résignation arriva pour momifier leur supplice.

Mais un jour le fiancé se réveilla brusquement au milieu de ce long enterrement: il lui vint à l'idée de faire renaître leur amour qui moisissait. Il partit donc en fermant la porte avec un vacarme bien calculé, ce qui ne manqua pas de stupéfier sa compagne. Malgré sa longue expérience d'une vie paisible, elle s'alarma. Pendant ce temps le fiancé courut chez un armurier acheter une dague turque, et revint. Décidé à rompre la monotonie de leur amour, il poignarda sa compagne. Elle fut quitte de cet assaut pour trois égratignures profondes sur le corps. Mais un miracle venait d'être accompli: leur amour renaquit de sa pourriture, ils trouvaient enfin quelque chose à dire.

Après cette mer immobile du silence, les fiancés abordaient une île perdue retrouvée, quelque part au milieu des eaux. Après une navigation désespérée et avant de sombrer à jamais, ils eurent quelques paroles sans contexte.

\* \* \*

Quand on n'a plus rien à dire, on n'a qu'à s'étrangler: pour rire ou pour vrai, cela fournit toujours une bonne réserve de conversation. Sinon vous agoniserez d'ennui, amours.

Hubert Aquin

PELERINAGE A L'ENVERS

Q.L., vol.31, no 30,  
15 février 1949, p. 3

Comme je n'avais pu trouver aucun endroit pour coucher dans tout Jérusalem, et qu'il se faisait tard, je me rendis au tombeau du Christ. Le soir était frais; j'entrai sous la crypte de Joseph d'Arimathie et refermai la pierre sur l'entrée. Les murs nous perçaient les yeux de leur blancheur; mais pas un fauteuil qui traînât, aucun coin où me blottir pour la nuit. Il restait la fosse: elle paraissait assez bien modulée pour le corps, et pas trop froide d'ailleurs. J'étendis ma mante dans le fond.

On ne croirait pas si bien dormir dans le tombeau du Christ. D'abord on pense un peu à Jésus: je commençais même de m'émouvoir à son souvenir. Je me sentais des penchants de rédempteur, et, couché dans cette ambiance évangélique, il me semblait que je venais de mourir pour les péchés des hommes. Je fermai l'oeil en Dieu.

Je n'ai pas l'habitude de m'éveiller au son des prières. Ce matin-là, j'entendis des foules marmonner leur amour de Dieu. Je n'espérais tout de même pas me rencontrer seul au tombeau du Christ: je compris qu'on y venait en pèlerinage, comme moi. J'enfilai ma mante arabe sur le dos; de l'extérieur de la crypte je percevais les mugissements religieux de la foule. Sortir immédiatement devant tout le monde, me dis-je, manquerait de décence. J'erre autour de ma place; je fais les cent pas; je m'assois; du dehors j'entends toujours des oraisons jaculatoires. Il me semble maintenant entendre un sermon. J'attends encore, je n'en peux plus: la nausée me prend de cette chambre mortuaire, n'y mourons pas, me dis-je.

Je déplaçai la pierre légèrement, presque sans bruit, juste assez pour apercevoir une immense foule qui encerclait la crypte. Le prédicateur se tenait à quelques pieds de là. Comme je poussais encore la pierre, le prêtre entendit le frottement, et s'arrêta de parler. Moi je me ramassai dans un bon effort, et la pierre bascula complètement.

Je sentis la foule s'énervier lorsque je parus, pèlerin vêtu

de blanc, à la poterne du tombeau divin. Déjà les petits enfants grimpaient sur leurs papas pour voir, j'apercevais des yeux et des yeux se braquer sur moi. Le silence venait de se creuser dans la foule. Alors le prêtre, comme un halluciné, cria ces paroles: "Mes frères, Jésus roi des Juifs est parmi nous!"

A ce moment je sentis la foule mugir, elle s'affolait. Mais comment pouvait-on me prendre pour Jésus? En rien je ne lui ressemblais, je n'avais même pas sa barbiche. Le prêtre avait entamé un cantique qui avait plus ou moins l'air du Te Deum, car tout le monde ne chantait pas la même chanson. L'énervement mystique grandissait de façon épouvantable. J'avais beau dire à pleine gorge n'être pas le Christ, personne n'écoutait rien. On chantait des louanges à Dieu en contemplant ma face de clown. Après un certain temps on s'est aperçu que je désirais parler, la fièvre se calma. Le silence arriva: je le tins en suspens l'espace d'une bonne minute, puis je me suis élancé pour que tous entendent: "Ce n'est pas moi le Christ. Je ne suis pas celui que vous croyez."

A peine ai-je eu le temps de finir ma phrase qu'on criait de toutes parts. "Non, Seigneur, me disait-on, vous voulez nous éprouver." La foule se gonflait de folie: pas moyen de les convaincre que je suis le faux Christ. On me prenait pour le ressuscité. On se traînait à mes pieds, on implorait pardon. Le prêtre fit approcher de moi les malades. Il y en avait pour tous les médecins du monde, mais c'est à moi qu'on exhibait cette vermine pour que j'y trempe la main. Un homme se cramponnait à ma mante et me baisait les pieds comme on doit baiser une statue, j' imagine.

- Sauvez ma jambe, sauvez ma jambe, Seigneur ... et il ne cessait de se crispier après moi.

- Qui croyez-vous que je suis? lui lançai-je. Ne viens pas me demander ce que je ne ferais même pas pour ma mère. Va, ne sois pas dupe.

- Mais Seigneur, remettez mes péchés, au moins.

- Prendriez-vous donc la responsabilité des miens si je vous le demandais? Non, allez infirme. On vous a triché.

On m'assaillait frénétiquement de tous côtés; chacun pensait

à faire guérir son mal, à faire tâter sa plaie par une main illusoire. Les gens en santé s'éloignent de Jésus; la maladie les ramène. Une lépreuse vint à moi, elle voulait que je pose la main sur les taches gluantes qui lui mangeaient le visage. Je dis que moi aussi j'aurais la lèpre dans ce cas-là.

- Vous vous trompez, je ne guéris pas les ulcérés ...

- Ne nous faites pas languir, Jésus, me dit tout le monde qui attendait un miracle de moi. Ne faites pas le cruel.

J'aurais voulu me sauver de cet endroit à toutes jambes: ces espérances vaines qui étaient suspendues à moi m'exaspéraient, m'opprimaient. J'assumais la responsabilité de leurs illusions à mon égard, et cela est terrible. Même en répétant que je n'étais pas le Christ, je ne brisais pas leur entêtement. Déjà la foule s'augmentait: on était allé chercher toute la ville pour voir l'apparition. A ce moment un petit enfant parut, mal vêtu, pauvre, il boitait tristement. Il me dit:

- C'est toi Jésus?

Cette voix trop pure demandait au moins le silence de la mienne: hélas, je fabriquai quelques paroles.

- Qu'est-ce que tu veux, enfant?

- C'est vous qui êtes venu chercher maman?

- Pourquoi voudrais-tu que ce soit moi?

- Eh bien quand vous retournerez la voir là-bas, vous lui donnerez cette fleur.

Et il mit une anémone dans ma main ... je la laissai tomber dans le sable.

Quand d'autres malades vinrent à moi, je refusai de me prêter à leur duperie. "Allez-vous en, leur dis-je. Je ne suis pas thaumaturge. Je ne puis rien pour vos pourritures; moi aussi j'ai mes rhumatismes, mes symptômes de cancer, moi aussi j'entretiens ma vermine. Et qui vous a dit que j'étais le Christ, que je guérissais votre usure, que je ressuscitais les êtres en décomposition?"

- Pitié, Seigneur, pitié pour nos péchés, me disait-on alentour de moi.

La foule se pressait sur les lieux: j'avais senti l'anxiété

monter sur les visages à mes paroles. On m'avait demandé des miracles à moi, imparfait comme eux: je les voyais maintenant retomber de leurs illusions. Soudain, une voix forte cria:

- Cet homme-là n'est pas le Christ!

- Ne le saviez-vous pas? lui dis-je. Je n'ai pas triché avec vous; je ne pouvais pas donner plus que ma sympathie, vous vouliez des miracles.

Comme je parlais nerveusement à ces yeux prêts à me fusiller, une confuse rumeur naissait dans mon auditoire. Déjà ma voix était résorbée dans la montée de ce murmure.

- C'est un imposteur, criait-on.

- Il s'est moqué de nous.

- C'est un maniaque.

La rumeur gonflait de façon inquiétante: quelques vieux fous me crachaient à la face. Des imbéciles vociféraient sur mon blasphème. On me traita d'antéchrist, de monstre. Puis des enfants m'arrosèrent de sable, ce qui déclencha la frénésie des hommes. On se mit à me lancer des pierres. Je m'enfuis de ces lieux comme on allait me lapider.

\* \* \*

On m'avait demandé ce qu'on ne peut attendre que d'un dieu: à certains mortels j'ai demandé autant. Je les ai crus capables d'autant d'amour qu'il fallait pour engloutir ma solitude. J'ai imploré d'eux des miracles, parce que je me sentais perdu: parce que j'avais trop soif, je les ai crus intarissables. Ils ne le sont pas. Je n'aurais pas dû leur lancer des pierres quand je vis qu'ils n'étaient pas dieux. C'est moi qui avais triché.

Hubert Aquin



ENVERS DE DECOR

Exposition Daudelin

Q.L., vol. 31, no 33,  
25 février 1949, p. 3

L'artiste nous ouvre une porte sur un nouvel empire: il nous introduit dans un enclos mystérieux dont l'étrangeté nous déroute d'abord, mais bientôt notre oeil s'y fait, il y reconnaît [sic] un monde particulier qui n'est pas le monde, une vie fantastique qui n'est pas la vie. Nous voilà entrés dans le royaume de cet homme.

On y rencontre les choses les plus inattendues, des animaux presque humains, des hommes jamais vus; les couleurs même ne sont plus normales, elles ont des airs bâtards; les formes y sont reformées. Mais ce n'est pas le hasard qui a ainsi entremêlé ces visions virginales: un souverain, puissant, faible ou trompeur, gouverne cet univers, c'est l'inspiration. Lui seul peut justifier tout ce qui existe sur ses terres. Quand on y trouve l'anarchie, le pêle-mêle, c'est que le souverain a abdiqué.

On ne demande pas à l'artiste d'avoir une inspiration puissante ou grandiose, mais d'approfondir celle qu'il a, si humble soit-elle. Daudelin a une vision du monde assez attachante: il invente des formes très mouvementées, qu'il entrelace dans des mises en scène parfois saisissantes. Certaines de ses oeuvres nous font pénétrer dans un royaume vraiment inspiré: il est possible de n'en pas sentir l'unité, nous éprouvons chaque détail collaborer à l'inspiration, rien ne choque. Nous pouvons croire alors que l'artiste nous dévoile un aspect d'un monde inconnu, à lui seul accessible. Nous écoutons un homme inspiré.

Mais hélas cet homme déserte parfois sa muse: c'est d'elle qu'il aurait pu engendrer quelque grande oeuvre, mais on dirait qu'il s'en lasse, n'y croit plus. Des artifices plus éclatants le fascinent; il tente des arrangements à effet baroque, il jongle. L'inspiration est truquée.

En pleine inspiration l'artiste n'a jamais besoin de chercher à "faire original". Mais il peut arriver que cette préoccupation de faire

original devance l'inspiration, l'élimine. Il se peut aussi qu'un artiste qui ne cherche qu'à réussir des tours de passe-passe, croit [sic] avoir trouvé là son inspiration profonde. Et il se perd en toutes sortes d'acrobaties, parfois enfantines: il risque de fabriquer de belles oeuvres, mais sans âme; car elles ont perdu toute direction, elles n'ont plus rien pour les conditionner intérieurement. Quelque chose manque à ces oeuvres curieuses, une âme. L'artiste vient de sacrifier sa véritable originalité pour une autre, factice. Mais l'inspiration ne trompe jamais.

La formule actuelle de la peinture offre une effrayante disponibilité: on peut y mettre tant de choses, et si librement. Mais à ce grand risque d'éparpillement le véritable artiste oppose sa force de vision intérieure: il triomphe par sa sincérité. Truquer l'inspiration serait évidemment trop facile.

Hubert Aquin

HISTOIRE A DOUBLE SENS

Q.L., vol. 31, no 39,  
18 mars 1949, p. 3

## A la trépassée

L'autre jour, à mon château, un homme se présenta qui se disait mon assassin. Sans hésiter je l'invitai à passer la porte. Beau et resplendissant, mon assassin est entré dans l'encolure de ma vie, un beau soir, sans vacarme. Il est passé dans ma petite intimité puis dans ma grande, enfin à ma chambre. En quelques heures il devint mon ami, en quelques jours mon seul ami.

Sa sympathie habilement démonstrative me charma, un moment j'ai cru qu'il était généreux. Il se plut à préparer mes repas, je le surpris même à épousseter mes cendriers, mes calorifères. Il m'acheta quelques perruches mauves, embellit ma chambre de fleurs mortuaires. Décidément c'était trop: j'étais accablé d'indignité auprès de cet invité magnifique. Sous chacun de mes pas il avait disposé un tapis en poils humains, je ne frôlais pas une table sans y rencontrer une coupe de champagne servie à ma soif. Malgré les multiples dilatations de sa générosité, pas un instant toutefois, la main ne se séparait d'un éternel poignard. Croyant qu'il s'agissait là d'une inavouable infirmité, je me suis attendri. Si bien qu'à la fin, j'aurais été surpris de le voir dépourvu de cet instrument d'agression.

Il lui prit la fantaisie un jour d'exterminer tous les serviteurs de mon château, qu'il pendit élégamment au lustre du salon. Cela m'inquiéta. Je ne devinais pas pourquoi cet étranger faisait table rase autour de notre solitude. Sa main balayait tout ce qui n'était pas nous: alors je vis jusqu'à quel point il désirait approfondir notre intimité. Il redoublait de délicatesses, et je pris garde. Spontanément je fus réfractaire à ce concubinage mystique. Chacune de ses paroles, je l'interprétais contre lui: je dévoilais l'hypocrisie sous chacune de ses sincérités. Cet être trop parfait me faisait trembler d'effroi. Alors à l'intérieur de moi-même je me constituai son assassin.

A partir de cette décision, je me fis gentil pour mieux approcher ma proie; de son côté par contre il voulait m'ensorceler par la douceur. Ainsi nous échangeions réciproquement nos feintes; une sorte de commerce de masques s'établissait entre nous. Mais cela retardait l'action, nous nous attardions aux préparatifs. Pour rompre cette langueur je l'exhortai confidentiellement à se faire mon complice pour tuer "quelqu'un"; il accepta sans méfiance, ne doutant probablement pas qu'il serait lui-même la victime de notre machination. En bon connaisseur il me recommanda la méthode de strangulation, il s'offrit même pour organiser en détail la mise en scène du crime. Jamais je n'ai vu un homme préparer sa propre destruction avec un tel enthousiasme. Le jour venu, c'est moi qui faillis être égorgé.

Il y eut dans la suite plusieurs autres approches, et plusieurs échecs. Puis chacun de notre côté, en secret, nous recommencions à faire de mauvais désirs; en vain, car à la longue, la souplesse de nos hypocrisies tarissait, il n'y avait plus moyen d'être dupes. Il aurait fallu alors qu'un des deux s'offrit en holocauste; mais personne ne voulait s'avouer victime.

Cette tension durait depuis quelques années sans rien briser. Nous nous répondions de feintes, mais nous ne savions plus pourquoi. J'inventais de nouveaux mensonges, dans les transes, puis je faisais inévitablement fiasco. Engagé dans cette interminable désespérance je ne m'arrêtais plus, et je fouillais mon imagination jusqu'au râle. Mais chaque idée que je recueillais de ces affres retombait dans le néant. Je m'observais devenir stérile avec effroi.

Nous étions insaisissables l'un à l'autre: quand il me suivait je l'égarais, il fuyait quand je le cherchais. Ah! quelle course éperdue dans mon château. J'avais l'impression, quand j'ouvrais une porte, que la chambre où j'entrais se décuplait tout à coup, et me rendait mon ennemi dix fois plus introuvable. Je me perdais dans mes inextricables couloirs: mon château se multipliait à l'infini, chaque ombre se dédoublait du fantôme de celui qui me poursuivait.

La vastitude de cette sinistre maison ne recevait plus nos appels. En perdant de vue mon assassin, je me perdais. Je me voyais tourner en rond dans ma solitude. Nous avons inventé le labyrinthe

où nous devons nous perdre à jamais.

Puis la tragédie se termina. Egarés au fond de nos néants, nous nous sommes crevés de nos propres poignards. Et nos agonisements [sic] ne finissent plus. Hélas, hélas, mon ami, nous n'étions pas faits pour nous comprendre.

Hubert Aquin.

MEMOIRE SUR LES ANNONCES

Q.L., vol. 32, no 9,  
2 novembre 1949, p. 3

L'homme ne change pas (pour certains détails au moins), mais la formule du "Quartier latin" devrait changer. Hier, en feuilletant les annales séculaires du Q.L., j'ai retrouvé quelques numéros poussiéreux de l'année 1949. Le directeur de ce temps-là, Pierre Perrault (devenu peu après reporter au Montréal-Matin ...) gémissait contre la même détresse qui accable en ce moment notre équipe: le surplus d'annonces. Il écrivait, et je propose ce mot à la postérité: "Je ne supporterais ici que l'annonce ... faite à Marie" (Q.L., 6 décembre 1949). Toutefois, cette audacieuse boutade ne lui mérita pas le renvoi ... probablement que l'AGEUM contemporaine ne l'a pas saisie.

Près de soixante-quinze ans se sont écoulés depuis ces événements, rien n'a été amélioré. A quoi bon discuter emphatiquement sur l'esprit du "Quartier latin": cet esprit est englouti sous les annonces. Les articles les plus sérieux se font tasser dans les coins par des annonces encore plus sérieuses. L'autre jour je publiais un poème, charmant d'ailleurs, qui eut peine à se faire un chemin parmi le Coca-Cola, les nouvelles cigarettes Opium et la campagne de recrutement du Grand Séminaire. Si bien que certains de mes vers s'éparpillèrent çà et là parmi les paragraphes publicitaires: il y eut un peu de "liqueur pétillante et savoureuse" à un de mes hémistiches, il était question de "lubricité évanescence" pour l'annonce d'Opium, et je perdis mes "vierges de néant" au Grand Séminaire. De telles inconséquences feraient jurer les plus grands poètes.

La présence des annonces au "Quartier latin" (Le seul journal libre ...) constitue une des plus effarantes persécutions jamais perpétrée contre l'Esprit. Chaque pouce carré d'annonce est du terrain perdu pour la pensée: cette transaction publicitaire d'ailleurs reste une complète non-équivalence. Car l'annonce, non seulement empêche quelque pensée de se manifester, mais encore demeure là, à côté des autres textes, comme un affront, comme une brisure du rythme esthétique de la page. Y a-t-il quelque chose de plus "coq-à-l'âne" qu'une annonce de

Vaseline qui côtoie un texte de haute tenue?

Ainsi l'allure artistique d'une page se trouve brisée par les sollicitations commerciales. Il y a déjà trop longtemps que le Q.L. est victime de cette incongruité, j'en appelle au goût de ses lecteurs ... (Y aura-t-il une réponse?)

On a déjà remplacé l'éditorial par une annonce (mieux écrite, dit-on), les TRUFFES ont été expulsées (!), on y présente maintenant je ne sais quel produit de Fortune; on a même trouvé un commanditaire aux caricatures posthumes de Gagnier ... Sur le bord de l'abîme, arrête-toi Annonciation incontinent.

Husopôme Aquin  
petit-hasard de feu  
Hubert

(NOTE: Cette page du journal est datée  
du 2 novembre 2021)

ELOGE DE L'IMPATIENCE

Q.L., vol. 32, no 14,  
18 novembre 1949, p. 3

N'allez surtout pas devenir patients, c'est un grand vice! Jadis, dans mes interminables voyages, j'ai rencontré quelques spécialistes de la patience qui m'ont semblé des désastres humains. La patience est la vertu propre à ceux qui ne réalisent pas que la vie est désespérément courte. J'ai même connu quelques mortels de petite envergure qui glorifiaient cette demi-vertu; plus tard je détectai dans cette admiration un fond d'inconsciente paresse ... quelquefois de peur. Quelques peureux sont patients, tous les patients sont peureux ... Enfin, je considère la patience comme un petit moyen, une vertu de substitution, accessible aux anémiques, aux personnes que le rythme vital n'effleure pas, aux vieillards, bref à ceux qui ont du temps devant eux ...

L'intérêt que je prends à la vie m'inspire une impatience toujours progressive. Je vois danser mon désir à mesure que mon intuition perce les premiers vagissements de la vie, devine quelque magnifique mystère au-delà. Quand je hume la possibilité de décupler ma vie en profondeur, de multiplier ses dimensions, de perfectionner son style, mon âme s'enfièvre, mes soifs se précisent. Tout ce qui empêche la branche de monter dans le ciel, tout ce qui étouffe la fleur, dessèche la source qui bondit, est mon ennemi. Je n'imagine pas d'autre jeunesse que fervente, éprise; ni d'autre forme de vie que la plus impatiente. Le bonheur tranquille, amollissement sur place, me fait songer à une capitulation d'ardeur; je l'ai banni à jamais de mes convoitises, lui préférant de toute éternité des joies plus précaires mais profondes. Plus de vie, voilà ma formule: ne négliger aucun symptôme d'intensité ...

L'impatience est le signe de mon désir: qui reste attentif à la vie n'échappe pas à l'impatience ... L'intuition des innombrables rebondissements de ma vie, me fait passer de l'indifférence à la ferveur; la lucidité ne calme jamais, je la sens me piquer, me travailler, m'exaspérer d'enthousiasme. Suprême impatience de mon esprit, concentré sur la vie, follement attentif à moi-même! Décidément, je ne puis imaginer la patience ici-bas qu'engendrée par une tendance à l'inertie.



Patience, résignation, renoncement, tout cela dans mon esprit veut dire fatigue.

Il s'agit, me dis-je, de ne jamais renoncer; et s'il faut renoncer à telle chose, que ce soit en vue d'en assumer une autre plus totale, plus parfaite. Je conçois d'ailleurs qu'on paie l'accomplissement d'un grand idéal par l'holocauste de tant de désirs particuliers. Atteindre sa plénitude de vie n'est pas une occupation de loisir; c'est un impératif absolu, le moins écouté peut-être. L'amortissement, voilà le péché le plus regrettable ...

Je n'ai plus le temps d'être patient. Je ne puis souffrir pour ma science l'éparpillement de l'érudition, ni pour mon amour ce qui en retarde l'apogée ... Si j'étais patient je n'arriverais jamais; la patience m'atrophie, elle exige que je prenne mon temps, c'est déjà le perdre. Comment puis-je supporter l'interminable diffèremment [sic] de ma plénitude? Voilà mon impatience qui devient avide.

Le spectacle des vies inachevées est le plus désolant; ces hommes à l'état informulé, en larves intérieures, pensé-je, ont peut-être été patients, ils ont pris leur temps. Moi je n'ai pas ce temps et j'exècre leur patience.

Il n'y a pas de juste milieu ici-bas: la seule justesse de notre vie s'exprime dans un certain excès, notre vraie mesure c'est la démesure. Le juste milieu est ce qui n'ose pas se manifester. La patience non plus n'ose pas ... essentiellement, elle est absence de risque. J'affirme donc, devant l'univers, l'audace, l'incertitude et la suprême vivacité de mon impatience. Elle signifie, en moi, ce qui n'en peut plus d'être englouti par la routine et déjoué par l'horaire. Mon impatience, c'est peut-être ma seule chance de vivre un peu.

Hubert Aquin

DIEU ET MOI

Q.L., vol. 32, no. 17,  
29 novembre 1949, p. 3

Il me plairait maintenant de vous parler de Dieu. J'avais jadis essayé de l'atteindre par symboles, mais toutes les images que je m'étais plu à fabriquer de son infinité me faisaient tourner en rond. Il m'avoua plus tard, lui-même, que l'homme ne produisait tant de symboles et de mythes que pour masquer l'indigence de sa pensée. Je m'étais alors écrié: "Mais, Dieu, que faites-vous de la poésie, cette recherche par le symbole ...?" - "Bah, me répondit Dieu, les poètes se reposent dans l'obscurité flatteuse de leur vocabulaire. Trop souvent le langage est un piège pour l'homme: les fantasmagories qu'il invente sont tellement opaques ...". Ce jour-là je réalisais la détresse d'avoir à penser par images: nos symboles, me disais-je (après Dieu), marquent la fatigue de notre pensée. L'image lui est une occasion de suffisance ...

Dieu m'accorda d'autres interviews. Enfin je trouvais l'occasion d'aborder cet inaccessible personnage de l'histoire. Mes prévisions, mes images, mes désirs furent du coup déconcertés: il transcendait ou déjouait tout ce que je m'étais attendu à trouver en lui. Par définition, Dieu est l'être le plus imprévisible: il ne souffre pas qu'on l'imagine ...

Quand Dieu m'aperçut pour la première fois, il ne put retenir une exclamation incertaine qui voulait dire peut-être: "Mais que faites-vous ici? Est-ce que vous vous ennuyez?" Je protestai de l'inépuisable intérêt de sa Création et du plaisir que j'y prenais, mais il me poursuivait encore de questions, il me forçait à la sincérité. Je dus lui avouer finalement avoir été plus curieux que croyant. Il y avait de fait au fond de mon désir de voir Dieu, à peine une once de foi véritable et trop de cette curiosité profane ou profanatrice.

"On parle beaucoup de vous sur terre", lui dis-je.

"Je suis le grand absent qu'on n'a pas tout à fait oublié ..."

Je repris: "Non, vous êtes trop présent, vous êtes un remords pour

l'homme ..." - "Un remords étouffé ..." - "D'autant plus redoutable", lui dis-je. Alors commença entre nous un échange de paroles qui me donna le vertige de la pensée pure. Mon sublime interlocuteur broyait impitoyablement notre langage, il inventait au fur et à mesure de notre entretien une syntaxe impossible; à chaque tour de phrase, il engendrait quelque rapprochement lumineux, retrouvait une insoupçonnable étymologie à tel mot usuel.

Dieu me parlait, et les mots qu'il disait avaient une exceptionnelle légèreté, ils voltigeaient, ou plutôt c'est Dieu qui les survolait: à un certain moment j'eus l'impression de voir la pensée s'échapper des mots, la pensée enfin détachée du poids des mots, libérée de leur misère. Toutes mes catégories s'affolaient devant cette parfaite autonomie de l'idée; principes, axiomes, définitions se bousculaient dans ma pauvre tête. J'étais au centre de l'Indéfinissable, rien à faire, mon esprit se perdait.

Dieu s'écoutait parler, car moi, pauvre, je ne le suivais plus. "Parlez-moi un peu", dit-il. - "Vous vous moquez de moi," lui dis-je. - "Jamais", protesta-t-il ...

"Enfin, me décidai-je à dire, que pensez-vous de moi?" - "Ah, me dit Dieu, vous commencez à penser et cela ne me déplaît pas trop ..." - "Comment cela ne vous plairait-il pas que je pense ...?" - Dieu ajouta: "Quand les hommes réfléchissent, ils se mettent infailliblement à me faire des crises: ils ne viennent plus à moi comme des petits enfants, mais en boudant, en critiquant ce que je fais pour eux." - "La pensée, hasardai-je, rend l'homme morose ..." - "Orgueilleux surtout! Il se sent capable de me mépriser; quelques-uns ont même douté de mon existence, tous ont secrètement conspiré contre moi". ("En vain", me dis-je.) "Au fond j'aime bien que l'homme me résiste un peu. Je ne maudis pas son orgueil, ni parfois son cynisme. Les proies trop faciles me lassent ..." - "L'homme souvent vous résiste par coquetterie. Il fait exprès: quand il vous met de côté, c'est qu'il veut retarder votre avènement. L'orgueil de l'homme le retient de s'abandonner à Vous du premier coup; il se débat un peu, émet un doute, se moque, blasphème, tout ça pour fronder."

Je lui demandai finalement: "Mais Dieu, que pensez-vous de moi?" "Eh bien, m'avoua-t-il, tu me résistes trop. C'est là ton

grand péché." -"C'est pour me prouver que je suis libre." -"Au diable, me dit Dieu, tu es un cabotin". -"Non, mon Dieu, je m'ennuie ici-bas, les hommes finissent par manquer d'intérêt et il faut bien que mon esprit engendre des anomalies pour que je m'amuse un peu." -"Bref, homme, tu manques de sincérité." -"Hélas oui! Je me fais original en voulant éviter l'ennui, je suis extravagant par horreur de la banalité: alors je vous résiste." -Et il dit: "Tu as simplement résolu de m'impatisenter ..."

Dieu me congédia, m'invitant toutefois pour une autre audience où il m'expliquerait enfin les fameuses preuves de son existence. Moi je ne voulais plus partir; l'antichambre du ciel me charmait infiniment. En fin de compte, Dieu vint me reconduire jusqu'à la porte. "Adieu", lui dis-je, et je redescendis aux enfers.

Hubert Aquin

L'ENFER DU DETAIL

(à Claude Paulette)

Q.L., vol. 32, no 19,  
6 décembre 1949, p. 3

Je songe à cet homme qui eut un jour l'idée de devenir parfait. C'était presque mon ami. Je l'ai à peine connu, puisqu'en fin de compte il n'eut jamais la patience de me parler; considérant sans doute la conversation comme un défaut de perfection. D'ailleurs tout régime de vie avec un autre mortel lui donnait la nausée: il ne pouvait se résigner à la somme de temps perdu dans tout commerce humain.

Mon compagnon devint de plus en plus farouche à la facilité. Il rompait chaque propos naissant qui ne tournait pas à la perfection, évitait tous les "bonjour", "bonsoir", "au revoir" possibles: il abolit toute formule de politesse, préférant d'intenables silences à des paroles insensées.

Cet homme était vraiment pris par son idéal. Il voulait être parfait, follement parfait: non pas bien vu des médiocres, même admiré. Il conçut d'exiger de lui le moi le plus accompli: assouvir tout son être, se transcender, se retranscender ... fleur, il voulait éclore. Ainsi, il étudiait minutieusement chaque parcelle de son précieux moi pour la garder de toute déviation; il faisait attention pour ne pas que tel muscle jouissât [sic] isolément du reste, ou tel organe fonctionnât sans conséquence.

Je ne sais rien de plus grisant que le vertige de soi-même, cet exercice d'équilibre sur une ficelle, où chaque pas doit être l'intransigeance même, chaque perceptible mouvement du corps accompli avec l'extrême rigueur. Fragilité de la perfection! Citadelle qu'un seul souffle de suffisance pourrait jeter par terre.

Mon ami se préparait donc en vue de l'acte parfait, de l'oeuvre qui enrôlerait du coup toute l'armée de ses vertus. A partir de ce point la conduite de mon ami me fut inexplicable: mais comme il me paraissait déjà plus grand que nature, je me retins de le juger quand il se mit à faire des syllogismes. Il se prêtait à cette mortelle pratique

du matin au soir avec une dévotion incroyable. Je crus diagnostiquer à cela un léger signe de folie:

Plus tard seulement, je compris. Cet homme avait-résolu de ne rien laisser en vrac de lui-même, donc il refit l'éducation de son jugement, puis de son esprit, car que pourrait-il faire de parfait avec un esprit infirme, engourdi dans ses préjugés, emmuré de scrupules, faussé par une tradition de malentendus? Ah, combien d'années mon compagnon dépensa-t-il à cette impossible tâche ...

Mais l'âme est poreuse à l'imperfection. Pendant que mon compagnon avait réglé son esprit, d'autres démons: impatience, désir ou désespoir, s'étaient insinués. Ce fut le travail de ré-expulsion, mais cependant l'esprit avait rouillé, le corps pourri ... Eternel recommencement qu'est la perfection. Que l'âme s'échappe un peu, tel détail à corriger la ramène en arrière. Et cela qui cloche, ce grain de vice, encore, cet infime défaut, et voilà qu'on n'avance plus. L'homme parfait reste là sur place, saintement à l'affût du moindre soubresaut d'imperfection, de la plus petite bosse de péché.

Je sentis mon ami s'égarer au milieu de son idéal; trop d'appâts s'offraient à la fois à son désir de perfection; il en fut dérouté, désaxé, corrompu. Chaque occasion de perfection lui était irrésistible, vous comprenez jusqu'où cela peut mener. La moindre chose à perfectionner résumait pour lui toute la perfection; son idéal se multipliait lamentablement. La perfection, c'était, selon les jours, la température ou l'étouffement des mauvaises pensées, quelquefois la digestion sans hoquet! Chaque détail accaparait l'ensemble; pour ce saint incanonisable, les points sur les "i" tenaient la grande vedette dans sa conscience ...

Il y a tellement de péchés mortels dans une vie d'homme, c'est à y perdre la tête! Mon compagnon en mourut, lui. Son idéal de perfection, au départ, n'avait pas d'équivalent en profondeur et en immensité, mais chaque instant où cette religion devait se concrétiser en morale, son absolu se relativait; la perfection, quand on vient pour la réaliser, se rapetisse jusqu'au moment où elle n'est plus qu'une question de détail, un péché véniel de plus ou de moins. Ah, il y a trop de détails ici-bas! Qui ne s'y perdrait pas quand il cherche la simplicité ...

DISCOURS SUR L'ESSENTIEL

Q.L., vol. 32, no 20,  
9 décembre 1949, p. 1

Tout ce qui scandalise la société m'enchanté pernicieusement. Le scandale m'est toujours apparu comme une noble révolte contre ce qui offense la pureté de notre idéal. La sincérité du scandale témoigne de l'idéal qu'on a et de la gravité de ce qui le menace. Plus on sent cet idéal en danger, plus on tente de le défendre; mais il se peut que la lâcheté de l'âme, seule, menace son propre idéal. Et j'ai connu trop d'humains qui se scandalisaient de voir bafouer des principes qu'ils n'avaient même pas la force de défendre. Le scandale ne serait donc souvent qu'un reste de bonne volonté, l'arrière-garde qui refuse de capituler mais qui sent la partie perdue ...

Toutefois, j'ai vite détecté dans le phénomène scandale, je ne sais quoi de burlesque qui déclenche toutes mes ironies. J'ai remarqué avec détresse que les gens se scandalisent pour de l'accessoire et que l'essentiel leur échappe abominablement. Rien ne provoque tant l'indignation morale que le saugrenu, l'excès de grivoiserie, ou même parfois simplement quelque amour exceptionnellement fiévreux; et rien n'est moins susceptible de scandaliser que la médiocrité, le mal le plus en vogue et le seul vice vraiment sérieux de l'humanité.

Je connais le point névralgique du scandale dans la société: c'est un lieu particulièrement fortifié en remparts de carton, véritablement citadelle de conventions, inattaquable, solide comme l'utilité ... Chaque convention défend sa parcelle de vertu, se dresse comme une protestation d'innocence. Mais par une étrange déformation, les conventions qui, au départ, ne sont qu'un signe officiel de la morale, tiennent bientôt lieu de toute morale. Et ce qu'on appelle morale n'est plus que cette effarante collection de préjugés, un manuel d'étiquette tout au plus qu'on observe avec tout le respect d'une bonne habitude.

Le système de conventions morales n'a, en soi, rien de déplorable, c'est bon signe; ce que je déplore c'est que ces conventions résument toute préoccupation morale, c'est que le bon signe ne signifie plus

rien. Je suis désolé qu'on ne se scandalise plus en dehors de ces catégories restreintes; que quelques aberrations pharisiennes soient tout notre catéchisme.

Ainsi, les costumes de bain français, les profonds décolletés, etc. ... (bien méprisables d'ailleurs), obtiennent la plénitude d'indignation dont est capable la société. Mais en regard, on nourrit la plus monstrueuse paresse spirituelle, véritable chancre de laideur, d'avilissement et de disgrâce de notre esprit, avec une tranquille, insouciance, sans trembler ... Quelle disproportion! La suffisance de l'âme m'apparaît mille fois plus coupable que n'importe quelle excentricité de nos corps fous; et je considère que si on en est arrivé à ne plus s'en révolter, c'est que la faculté de scandale est émoussée, qu'elle se trouve scandaleusement détraquée. En se concentrant sur certains détails, elle se détourne de l'essentiel. Bien des préjugés moraux qui tourmentent l'honnête homme constituent une tragique distraction de son oeuvre de plénitude.

Tant que la pensée restera dans l'homme la chose la plus inculte, la plus négligée, la plus indésirable, je ne pourrai m'empêcher de voir dans les petits caprices de la morale bourgeoise qu'un égarement de plus ... Le premier objet de scandale contre lequel un homme doit se buter, devrait être l'image de son âme, miroir de médiocrité et d'étouffements multiples.

Je fais parfois des rêves, et j'imagine présomptueusement une cité parfaite où enfin on enseignerait aux jeunes l'art de penser. Enseigner, par exemple, qu'il n'est pas de plus grand péché que d'étouffer son âme par la paresse de l'esprit, ni de plus grande détresse pour l'homme que la mort de la pensée (dont trop sont victimes avant même de "commencer à vivre"). Quelle admirable chose ce serait de promouvoir la lucidité à sa véritable dignité; de la considérer comme l'impératif fondamental de l'homme.

Je dis que je n'entrevois pas de perfection pour l'homme sinon engendrée dans la lumière de l'âme, ni d'amour vraiment efficace que soutenu par une profonde lucidité de pensée. Tant de petits travers, dont je nous vois affublés, seraient anéantis si notre esprit se donnait la peine d'y réfléchir méthodiquement; la clairvoyance multiplie les chances de vertu. Décidément, je suis pour une morale de



la lucidité. Et je ne conçois d'épuration pour l'homme qui ait d'autre point de départ que cette lucidité de l'âme. Je déplore qu'on se scandalise de tant de choses, et non de la médiocrité abêtie de notre pensée. Cela me semble la pire détresse, d'autant plus qu'on la pardonne trop facilement et qu'elle se nourrit de cette complicité universelle.

Hubert Aquin

MA CRECHE EN DEUIL

Q.L., vol. 32, no 22,  
16 décembre 1949, p. 5

Voici mon aventure. Je marchais sur la route la plus incarrossable du monde. Je venais de rompre avec mon enfance et je m'engageais dans le chemin le plus près du néant, le plus impardonnable. Du noir qui m'entourait, surgissait à chaque instant quelque monstre aux mains innombrables, je voyais des labyrinthes tout entiers se dresser dans la nuit et m'appeler vers eux. Je vis même les sept chandelles du vice se tordre devant mon désir, et, ce soir-là, Satan m'apparut qui pleurait des larmes de déception. La nuit conspirait contre mon imagination. Au sortir de l'enfance, je m'aventurai dans la hantise avec ravissement.

Mon enfance s'évaporait; j'en portais encore dans mon cerveau quelques résonnances douloureuses, tous les moments de pureté que j'avais vécus jadis revenaient à moi comme des spectres. J'étais un château de vieux souvenirs ...

Puis, ce fut l'ère de ma complication. Mes sentiments avaient été simples, ils se ramifiaient maintenant en nuances infinitésimales, mes émotions les plus grandes devenaient interprétables en plusieurs façons, j'en venais même à douter si j'étais vraiment ceci ou cela. Je m'analysais pieusement, et j'étais devenu, abomination! une bête à double sens.

Un jour, Jésus vint au monde. J'avais oublié la pureté du coeur, il me montrait le coeur le plus pur entre tous; il m'entourait de sa candeur, moi qui n'avais plus que des lambeaux de sincérité. Jésus venait à moi comme mon enfance perdue ... Chaque parole de lui m'était un remords, le moindre de ses gestes m'obligeait à un examen de conscience. Un instant, j'eux le désir de devenir simple comme Jésus, mais ce désir, comme tant d'autres, s'égarà dans ses propres délibérations.

Compiqué, je l'étais à jamais, irrémédiablement, et tellement que je ne pouvais supporter rien de pur autour de moi. La candeur m'emplissait de remords, la simplicité me mettait en colère. Je conçus donc contre Jésus une rancune irrépressible. Son enfance

m'oppressait à un tel point que je désirais qu'il soit compliqué comme moi. J'aurais voulu que Jésus consente à mes détours, je rêvai de le corrompre pour m'en faire un complice.

Intérieurement, je complotais contre la pureté de Jésus, j'aurais voulu l'étouffer comme un remords irréductible. Ce regard trop limpide me faisait peur. Qui croirait qu'à ce moment je devins un de ces juifs criminels qui ont crucifié Jésus. Je lui montai une croix, et j'y clouai ses membres avec chacune de mes lâchetés. C'est de tout le ressentiment de mon âme compliquée que j'ai crucifié cette âme simple. Oui, j'étais bien là, le jour de sa mort, pour lui souhaiter malheur; moi aussi, comme ces juifs retors et hypocrites j'ai rêvé d'anéantir cette enfance trop pure qui me gênait, moi aussi j'ai planté mon clou d'une main honteuse ...

Depuis ce jour je ne finis plus de crucifier Jésus et Jésus ne finit plus de hanter mon âme. Jésus va naître pour moi, à Noël, et je ne sais plus où le recevoir dans ma maison mille fois divisée contre elle-même. Il n'y a pas de place pour Jésus dans une âme méthodiquement compliquée, car je ne voudrais pas qu'il entre chez moi alors que tous mes compromis sont à découvert, pâle-même, et que tant de crimes germent encore dans mon cerveau. Quand un homme s'entoure d'une muraille de complications, Jésus ne sait plus où frapper pour qu'on lui ouvre ...

Que mon arbre de Noël est chargé! Et pourtant je n'ai plus rien à offrir que cet arbre mal décoré, masqué par trop de brillants. Je n'ai plus rien à offrir, au pied de n'importe quelle petite crèche, que cette complication de moi-même, qui voudrait, pour un moment, se purifier et s'oublier tout près de l'enfant Jésus.

Hubert Aquin

LE JOUISSEUR ET LE SAINT

Q.L., vol. 32, no 24,  
24 janvier 1950, p. 1

Personne ne nous oblige à être sincère. Et tant mieux d'ailleurs. Si la loi me force d'être juste, et la société me contraint à la franchise, j'ai au moins cette sincérité qui échappe à toute législation. J'en suis le seul maître, c'est une histoire entre moi-même et moi. Qu'un importun tente de s'insinuer, je reste libre d'être hospitalier ou non. Ma chambre intérieure, seul je puis y pénétrer: c'est un tribunal où je me juge moi-même à huis clos.

On est toujours sincère à partir d'une idée, et je crois qu'en conséquence, la valeur de ma sincérité peut se ramener à cette idée génératrice: ainsi il se peut bien que cette idée soit un désir momentané, la première impulsion qui me vienne - si j'obéis, je suis sincère; il se peut aussi que mon idée soit une volonté de perfection - si j'agis selon cet idéal, je suis sincère.

Et pourtant je répugne à affirmer que le jouisseur qui veut consentir à toutes ses impulsions, et l'homme qui ne veut rien faire qu'en vue de son idéal, soient aussi sincères l'un que l'autre.

Si le jouisseur décidé n'est pas moins sincère que le saint, la sincérité ne serait donc que le fait de s'en tenir à ce qu'on croit, et d'agir en conséquence ... Le jouisseur met son absolu dans sa spontanéité physique, et le saint dans son idéal de perfection, mais la sincérité est la même pour les deux, et il n'y a de différence que dans ce que chacun voit ... Pourtant, ici, je pressens quelque duperie. J'admets que le jouisseur, autant que le saint, s'en tienne à ce qu'il voit; mais ce que je redoute chez lui, c'est un secret désir de ne voir que cela. A un certain moment, je crains fort que le jouisseur n'ait refusé de voir plus loin que son contentement immédiat. Sa sincérité admet au départ un refus de lucidité; le jouisseur s'en tient donc, non à ce qu'il voit, mais à ce qu'il veut bien voir ... A ce compte-là, on s'accommode assez facilement avec la sincérité: "Une âme vraiment grande n'acceptera pas d'être honnête à la façon dont on est aveugle", dirait Rivière.

S'en tenir à ce qu'on voit, la question n'est pas là assurément; mais voir jusqu'au fond. Je me dis que la sincérité doit partir de cet idéal de lucidité, au risque de devenir la proie de tant de duperies. Si la sincérité n'est que l'enthousiasme à se manifester soi-même, sa règle peut être aussi bien abandon que rigueur, dissolution qu'unité. Entre se manifester tel qu'on est, et tel qu'on croit être, ou tel qu'on se contente d'être ... , j'entrevois maints égarements.

Il m'apparaît de plus en plus que la sincérité est impossible sans une connaissance profonde de soi: l'ignorance la condamne à des élans plus ou moins accidentels. Le saint, par définition, est parfaitement lucide, il voit tout ... Et je réponds d'un homme qui se connaîtrait parfaitement; comment pourrait-il se trahir lui-même en pleine conscience? Là commencerait la vraie faute. "La faute nue, c'est l'acte de la conscience contre elle-même ... la faute est un acte de connaissance, non seulement dévié, mais inversé; une connaissance contre ... " (Pierre Emmanuel).

J'entrevois toute vie comme un long discernement de soi, et l'effort admirable d'être fidèle à cette vocation dévoilée. Ma sincérité n'a de sens que comme fidélité à moi-même, non pas comme expression de tel ou tel premier mouvement. Ma sincérité ne peut être qu'une; autrement, je dirais: mes sincérités:

Hubert Aquin

PENSEES INCLASSABLES

Q.L., vol. 32, no 24,  
24 janvier 1950, p. 2

Nous nous approuvons vite, avant même de nous connaître. Qui d'ailleurs cherche à se voir? Avec soi-même on veut d'abord la tranquillité; bien avant l'unité on cherche ce repos.

\* \* \*

Celui qui cherche la perfection n'arrête jamais. Rien de ce qui est acquis dans la perfection n'est pas constamment l'enjeu du présent. A chaque jour je dois refaire mon courage, renouer mon amitié, vérifier ce qui était entendu. Ma vie comporte à chaque instant le risque de ce que j'avais gagné.

\* \* \*

C'est un orgueil mesquin que se prétendre déçu par les autres. Certains se disent déçus pour se masquer leurs velléités, et rendre les autres complices de leur faiblesse: incapables d'assumer la responsabilité d'un amour ou d'une amitié, ils ne souhaitent que le moment de s'évader, où ils pourront dire enfin avec un égoïsme rassasié: "Je suis déçu." La déception arrive aux hommes quand ils ne se sentent plus la force d'aimer généreusement. C'est une porte de sortie.

\* \* \*

L'art est une fête, mais excédente [sic], trop forte; c'est un miroir où je me vois depuis trop longtemps et que tout à coup je fracasse avec mon seul regard concentré. Le propre de l'art est de surprendre l'homme en flagrant délit de profondeur. Même celui qui s'attend à tout de lui-même, garde un secret effroyable ou grandiose: c'est là que frappe l'art, très près du mystère.

\* \* \*

Il y a toujours trop de mots entre moi et moi-même; ils encombre, et à force d'en mettre leur transparence devient opacité. Il faudrait ne dire que les paroles indispensables ... mais parlons quand même.

Hubert Aquin

TOUT EST MIROIR

Q.L., vol. 32, no 32,  
21 février 1950, p. 7

Tout cela a commencé au milieu d'une vie ennuyante. Le sommeil avait eu son temps, la médiocrité aussi. C'était depuis toujours un homme appliqué mais il voulut perdre le nord ...

A partir de ce moment, j'ai vu cet homme se transformer audacieusement. Bientôt, il fit place à l'ironie dans son existence, puis graduellement y fit entrer la moquerie, le sarcasme, et enfin la révolte. C'est que l'espace d'un moment, il s'était imaginé que sa misérable vie, il pouvait s'en servir librement; qu'il pouvait la soustraire au monnayage universel. Mon ami surgit alors de son propre affaissement: qui veut renaître se révolte ... et l'inverse.

Cet injustifiable héros imagina donc pour sa vengeance, une fête, humble disons, presque clandestine. Au fond de sa chambre chaque soir cet homme fêtait devant son miroir. Son âme tirait toute joie de cette abominable réflexion. Mais il passa outre: sa soif lui découvrit d'insondables sources. Son regard déshabillait sa propre vie des détails les plus insoupçonnés; chaque objet avait un maximum de valeur de fête qu'il fallait exploiter, les plus ordinaires recèlent parfois d'infinies interprétations. La fête c'est se refaire l'oeil, ne plus regarder incessamment. Dans cet esprit, mon ami inséra dans sa maison une juste quantité de dynamite pour la complètement dévisager. Sous l'aspect ruines, elle avait un cachet plus esthétique qu'il chérissait contre toute autre commodité.

Déjà il voyait toute chose à l'envers, ne cherchant, malgré l'usage qu'on en faisait, que le coup d'oeil gratuit. Pour donner plus de consistance poétique au flammable [sic], il le brûla: aux choses périssables, il infligea leur visage définitif de choses pries. N'étaient aptes à décorer son palais que les fleurs fanées; il éleva même un autel où chaque jour s'accomplissait douloureusement le sacrifice d'une fleur. Puis il se fit apôtre de ce culte maladif.

Mais son coeur n'éprouvait pas encore la grande extase de la

fête. Quelque chose manquait à ce dévergondage. Sa muse lui rapporta donc un jour l'étrépure d'un cheval, il s'en fit une grande fresque murale. En multitude toutes les variétés de la race féline furent égorgées, il en fit de la dentelle ...

La fête qu'il avait laborieusement provoquée, maintenant l'entraînait avec elle. Le rythme qu'il avait désiré le devançait vertigineusement. La danse allait son train. Mon ami exploita l'homme. Il dépouilla notre constitution séculaire de son assemblage habituel. Il recollait ensemble des parties incompatibles du corps humain, composant ainsi, de ses paradoxes esthétiques, un mannequin baroque ... De chaque crâne ainsi abstrait il fit une cloche; et du trop de ces cloches mal assorties, il fabriqua un orgue. Sur ce clavier cérébral, il se chantait des chansons tristes.

Le moindre détail en l'homme qui avait quelque fin, il l'en détournait; tout ce qui servait ne devait plus servir, sinon à cette fête. Tout ce qu'il voyait devait renforcer son projet, tout ce qu'il touchait, frôlait, humait devait être enrôlé. Alors il enchaîna ce qui restait dans le coeur de l'homme. Les quelques sentiments disponibles pouvaient décorer les coins nus de cette fête: la joie se fit ornement, la patience un contexte. Puis il sonda encore, gratta jusqu'à l'os, et fit naître, à les chercher, les plus insoupçonnés désespoirs.

Il épiait les moindres soubresauts de son âme pour en grandir la fête; pas un battement de coeur, pas la moindre petite émotion ne devait échapper à cet artiste déchaîné. Il y eut des lambeaux d'âme humaine, des arrachements, des mains sur une épaule. Dans les coins les plus sombres, on avait, hélas comment, cloué les caresses les plus inachevées, et les vieilles étreintes trop de fois refrottées agonisaient en beauté.

Ah quel monde retourné! restait-il encore quelque chose que ce fol artiste n'avait pas totalement inversé? Sa frénésie avait-elle épargné une seule parcelle d'ordre? D'une seule inspiration cet artiste avait doublé chaque chose ... Plus de baisers, plus d'étoiles, plus rien en vie que cette fête homicide. L'artiste était sur le bord de la joie; son oeuvre déchirée lui renvoyait une image exagérée de sa puissance.

Pour achever cette impensable fête il s'y jeta lui-même. Pour finir, il fallait anéantir le dernier spectateur. A ce moment, un grand



vacarme se produisit dans toute la foire, quand l'artiste se crucifia au milieu de son oeuvre. Ce fut le plus beau moment du spectacle quand le dernier oeil qui le regardait fut crevé.

Alors tout avait pris son sens. La fête, cet effort excentrique du cerveau, devenait une immense toupie-ontologique qui se regardait tourner sans rire. Ah! spectacle sans spectateurs, qui, gorgé de son propre vertige, s'enfonçait en lui-même comme une pensée qui se pense. Au centre de cette rotation sublime, il y avait l'âme de l'artiste, crispée comme un Dieu.

\* \* \*

En vous racontant cette fantasmagorique aventure, j'ai passé près de devenir Dieu; j'avais mobilisé mes archanges, j'organisais déjà mon royaume ... Rien n'était à sa place, par principe. Tout ce qui avait une place tendait à s'en dérober, encore par principe. Moi, installé au nombril de cet univers, j'étais l'être le moins à sa place. Mais tout cela dont j'étais le souverain, était tellement déplacé, que cela faillit n'être rien du tout ... Alors j'allais presque recréer le monde, mais je me suis arrêté, car la concurrence de Dieu le père me contrariait. C'est entendu qu'il sera toujours le plus fort, et je suis mauvais perdant.

Hubert Aquin

"LE CORBEAU"

Q.L., vol. 32, no 33,  
24 février 1950, p. 4

Ce film ne m'a pas plongé dans un monde plus excessif et plus noir que notre société régulière et souriante. Les personnages qui sont là ne sont pas plus malsains ni plus fous que nous tous, gens du juste milieu: ce qu'ils ont de plus effrayant que nous c'est qu'ils sont mis à nu. Ce monde n'est pas pire que tout le monde, s'il nous paraît abominable c'est qu'il est démasqué. Mettez un Corbeau avec autant de flair dans n'importe quel petit village ... il y aura de quoi soupçonner les laideurs les plus insoupçonnables.

La lucidité du corbeau est l'acte de sa rancune contre la société. Cette société, dont il a longtemps subi l'envoûtement, il a conçu contre elle une telle haine qu'il ne pense plus qu'à la rabaisser, qu'à lui montrer à elle-même sa propre laideur qu'elle ignorait. C'est comme le revirement d'une infériorité, trop longtemps ressentie, contre ce qui l'opprimait; l'homme longtemps écrasé veut écraser à son tour, il veut détecter dans ce qu'il respectait malgré lui, tout ce qui maintenant peut justifier sa haine. L'objet admiré, il veut maintenant le rabaisser.

C'est à ce point que la lucidité du Corbeau est tendancieuse: il ne voit que ce qui est éclairé par sa rancune, que l'appât de sa haine. Il se met à dévoiler méthodiquement dans cette société tous les drames étouffés, toutes les passions secrètes: et ainsi profanée, cette masse de noirs secrets est prise de panique; les passions réprimées, en prenant conscience d'elles-mêmes, s'affolent. Et ce désarroi, c'est justement le triomphe du Corbeau. C'était un monde habituel, il est désorienté de se voir si horrible.

Le Corbeau m'est donc apparu l'histoire d'une profonde rancune contre la société. Toute cette pourriture que le corbeau fait monter à la surface des lacs les plus paisibles, j'avoue que c'était un spectacle réjouissant pour mon cœur endurci. Je suis sorti de là assouvi.

Hubert Aquin

## L'EQUILIBRE PROFESSIONNEL

Q.L., vol. 32, no 38,  
14 mars 1950, p. 1

Rien de plus désolant, quand on veut penser sa vie, que de réduire sa vie à l'exercice de cette pensée: celui qui veut s'exprimer par la littérature doit redouter par-dessus tout de n'avoir plus d'activité, d'expérience, de vie que son métier de littérateur. C'est justement ce rétrécissement vital que je redoute pour le littérateur professionnel. Les idées ou les mots, quand on s'y consacre pieusement comme à une carrière, peuvent perdre de leur contexte vital; la littérature alors risque d'être gratuite, profondément inutile.

Le littérateur professionnel, par définition, se meut dans le monde des idées, qui est aussi fragile, aussi peu consistant qu'un château de cartes. Les livres sont des miroirs qui le dispensent d'aller aux choses ... le miroir peut se faire écran. Et l'homme "entouré de livres" est un abstrait, un prisonnier enfermé dans un cachot réduit: il est éloigné de l'aventure magnifiquement mouvante de la vie, il la frôle hautainement sans y être présent. Cette littérature a tous les aspects d'une tour d'ivoire intouchée, désincarnée, c'est un métier d'abstraction.

Et justement je crois que ces littérateurs décidés qui pourtant se dirigent vers le droit ou la médecine (ou même la pharmacie), ne choisissent pas d'abord cette profession pour l'assurance matérielle qu'elle promet. Ce qu'ils demandent surtout à cette profession, c'est une expérience proprement réelle et vitale qu'ils craignent de ne pas trouver dans la vie de la pensée: à son existence d'avocat, le littérateur-avocat demande de tremper quotidiennement, de façon engagée dans le réel; à la littérature il demande de se dégager par l'esprit, de s'élever au-dessus de la contingence du réel, cette aventure mesquine parfois, et qui souvent détourne de l'essentiel.

Il s'agit donc pour l'avocat-littérateur de réaliser un équilibre de vie, il s'agit de plonger dans l'existence temporelle par sa carrière, et, en même temps, de s'élever au-delà par l'exercice de la pensée. C'est donc un désir de ne rien tronquer en l'homme, ni l'exigence du

concret, ni la vie de l'esprit.

J'admets fort qu'il n'y a d'équilibre véritable que cette unité profonde, entre la part du réel et la part désintéressée. L'expérience humaine doit être un tout compact, unifié, et il ne doit pas exister de rupture entre l'homme qui débarbouille ses enfants le matin, l'avocat qui règle des transactions à son bureau, et celui qui, le soir, travaille à un roman. C'est donc une unité de présence à la vie malgré la diversité de plans d'action. Mais je suis sûr que cette diversité d'activités n'est pas nécessaire: je crois qu'un avocat n'a pas besoin d'être littérateur pour être équilibré, et surtout je dis qu'un penseur n'est pas obligé d'assumer une seconde profession pour atteindre sa plénitude.

Le penseur par métier risque toujours de s'éloigner du réel, autant que le professionnel risque d'y être englouti. Les occasions de déséquilibre sont égales pour l'un et pour l'autre, mais en sens contraire. L'abstraction peut devenir l'aberration du penseur, autant que le concret peut aveugler le professionnel. Le penseur doit consentir au concret; le professionnel, saturé de ce concret, doit s'obliger à le dépasser. Ceci n'est pas tellement loi d'équilibre que loi de plénitude.

A n'être qu'avocat ou littérateur, on réduit l'homme; mais qui d'abord cherche son accomplissement total donne plus de sens à sa vie professionnelle. La profession n'est qu'une spécialisation forcée de notre vocation humaine; menée pour elle-même démesurément, elle peut devenir un écart.

Hubert Aquin

TRAMWAYS!

Q.L., vol. 32, no 39,  
17 mars 1950, p. 1

La Ville va bientôt s'emparer des tramways. Le public ne s'attend peut-être pas à tellement de changements après cette transaction, sinon des tarifs spéciaux pour les étudiants. Habitues à l'oppression et au refoulement, nos espérances ont perdu leur envergure; quand nos revendications sont un peu grandes nous craignons qu'elles soient démesurées. Aujourd'hui nous présentons un projet démesuré, un projet jusqu'où ne s'étaient pas rendues nos petites espérances collectives.

Il ne s'agit pas de l'abaissement du tarif pour les étudiants, c'est encore peu. Mais nous croyons que la Ville doit promouvoir, parce qu'elle sera en mesure de le faire, LA GRATUITE DE PASSAGE DANS LES TRAMWAYS. Nous disons que la Ville n'aura plus besoin de se servir des trams pour se créer des revenus. Nous savons qu'en toute démarche notre conseil municipal agit selon un idéal de générosité envers le citoyen.

Nous avons imaginé déjà quelques solutions approximatives pour ce grand problème. Sachons d'abord que la compagnie des tramways dépense environ trente millions par année pour l'entretien des véhicules et les frais d'administration. Si la Ville supprimait le paiement dans les tramways il lui faudrait compenser les trente millions par d'autres moyens. Nous avons pensé à quelques solutions très sommaires, nous en sommes conscients, mais suggestives. Voici:

1. La suppression du péage entraînerait évidemment la suppression des frais d'impression des billets et des correspondances, et du coup une énorme organisation administrative tomberait.

2. Il resterait donc à combler les autres dépenses par des taxes très abordables pour tous les contribuables puisqu'elles ne s'élèveraient pas au-delà de 25 dollars par année. La somme des passages payés par le citoyen commun pendant une année excède de beaucoup ces 25 dollars. La répartition des trente millions (moins les frais d'impression des billets) se répartirait en une taxe des

plus honnêtes et des plus avantageuses ...

3. La gratuité de passage dans les tramways est encore plus urgente pour le transport quotidien, puisqu'elle éliminerait une somme considérable du temps perdu par les transactions d'achat de billets, de péage et la remise des correspondances. Nous pouvons même déterminer que le temps gagné serait d'environ dix minutes par trajet. Le vice principal de notre système de transport serait ainsi partiellement surmonté.

4. Mentionnons la magnifique originalité de notre ville aux yeux du monde entier si elle abolissait le péage dans les tramways. Ce serait une réalisation unique.

Nous n'avons pas l'intention de révolutionner la ville de Montréal, mais nous avons conscience qu'elle se trouve dans la situation voulue pour accomplir le geste d'urbanisme le plus humain qu'on puisse imaginer. Nous ne prétendons pas lancer un projet, mais anticiper humblement sur une idée merveilleuse dont nous ne sommes pas seuls, nous le croyons, à prendre conscience.

Hubert Aquin,  
interprète des  
étudiants

LE CHRIST OU L'AVENTURE DE LA FIDELITE

Q.L., vol. 32, no 40,  
21 mars 1950, p. 4

Je ne veux pas ~~demeurer~~ fidèle par habitude, mais par amour. Pour supporter tout le poids d'un attachement, je dois en supporter chaque jour la profondeur renouvelée. La fidélité sans amour est aussi vaine que son inverse: car, à ce moment, je suis divisé contre moi-même, je persévère dans ma fidélité et mon amour est défaillant. Plusieurs fois, à cause du Christ, j'ai été divisé contre moi-même; plusieurs fois j'ai voulu lui rester fidèle et je ne l'aimais plus, d'autres fois je l'aimais et je ne voulais plus lui être fidèle. Le Christ n'est pas quelqu'un que j'aime immuablement, sans broncher, tous les jours de ma vie. Mon coeur est incertain comme la main d'un aveugle, et mes choix les plus irrévocables sont parfois la proie de mon doute et de mon inconstance. Certains jours je mets le Christ de côté, je l'oublie; d'autres fois je me place devant lui orgueilleusement et je veux le tenir à distance, lui résister: c'est qu'il me dérange, il exige que je donne tout sans comprendre, il ne me laisse même pas le privilège d'être indifférent ou paresseux.

C'est comme certains jours où je ne puis regarder mon idéal en face tellement il me gêne; tellement il est insupportable de regarder ce que l'on doit faire quand on voudrait ne rien faire. Quand je suis prêt à capituler, mon idéal me dit qu'il est encore temps de vaincre, quand je me laisse aller à l'irresponsabilité, mon idéal me ramène à l'intransigeante responsabilité de moi-même; il surveille l'instant où je flancherai, le point précis où je tenterai de le fuir ou de le tricher.

Mon idéal est sans repos. Le Christ aussi est sans repos pour moi: je ne puis pas m'accorder de répit avec lui. Le moindre écart, la moindre légèreté il me les fait sentir. Pas jaloux, mais intransigeant. IL EXIGE D'ETRE TOUT OU RIEN. Et je suis balancé justement entre ces deux extrêmes d'amour et d'ignorance: j'imagine parfois le soulagement que j'éprouverais si je me débarrassais de lui, et je veux parfois lui vouer une fidélité profonde et que mon désir de plénitude

ne soit qu'un secret désir de m'approcher de lui. Mais l'idéal du Christ est harassant, mais c'est quand je suis au sommet de l'effort que j'ai le vertige de l'indifférence insondable; c'est aux limites de la persévérance, que je ne vois plus pourquoi je persévère, pourquoi je suis fidèle.

Oui, quand il s'agit du Christ, j'hésite vertigineusement entre lui donner tout et tout lui retirer. Non pas que je doute de lui; je l'ai choisi de toute lucidité comme j'ai choisi d'être moi-même. Mais quand il s'agit d'aller jusqu'au bout de son choix, quand il s'agit d'être soi-même jusqu'au bout comme d'être fidèle au Christ jusqu'au bout, ce n'est plus d'une espérance facile que je me nourris mais de dureté, ce n'est plus d'un surplus d'enthousiasme que je souffre mais de l'envahissement du désespoir et de la lassitude. J'ai beau désirer ma plénitude, mille fois sur la route je suis tenté de me négliger élégamment; j'ai beau vouloir le Christ, chaque jour je risque de me retrancher dans l'indifférence.

Mais je ne puis m'ignorer moi-même. Etre fidèle au Christ je sais ce que cela veut dire, c'est être fidèle à moi-même et je ne connais pas d'obligation plus insupportable. Exploiter de moi toute la perfection possible, ne laisser rien à l'inconstance, ni à la résignation, mais choisir, sans flancher, imperturbablement, me choisir jusqu'à l'extrême. Etre fidèle au Christ, c'est ne rien permettre que ce choix intransigeant et total de ma perfection. Le Christ m'oblige à me choisir continuellement entre mille tentations d'éparpillement et de mensonge; je n'ai plus le droit de me retirer du jeu, je n'ai plus la chance d'échapper à l'option. C'est un choix réfléchi, total; non pas une vague acceptation de tout ce qui arrive, ni un consentement fataliste à la vie, mais une décision à prendre devant chacun de mes actes entre celui qui est néant et celui qui est plénitude, entre un moi réduit et la grandeur.

Je n'arrête pas de choisir entre ce qui me rapproche du Christ et ce qui m'en éloigne. Tout le conflit de ma vie est cette alternative de perfection ou de fuite, ce balancement entre la fidélité au Christ et mon propre désagrément en tant qu'homme.

Cette fidélité au Christ, je suis conscient de l'exprimer surtout



par rapport à moi. Je la comprends d'abord comme une oeuvre personnelle très précise, d'autant plus ardue qu'elle n'est pas quelque sentiment vague entretenu au-dessus de ma vie. Je cherche d'abord l'achèvement de ma propre vie; et je vois alors que je ne suis fidèle au Christ qu'en m'accomplissant moi-même héroïquement. Le Christ, je le veux trouver à partir de l'inconséquence, de la multiplicité, et même de l'absurdité parfois de mon existence, je le cherche en tout ou je n'en veux pas. Le Christ, pour moi, n'est pas une image immobile que je place au-dessus de mon lit; il remue, il est hésitant, changeant, vertigineux, il subit tous les contrecoups de mon aventure humaine. Il n'en est pas l'unité définitive, mais l'unité qui se fait péniblement.

Hubert Aquin

BOUILLABAISSSE  
EN DEUX COULEURS ET DIX-NEUF TABLEAUX

Q.L., vol. 33, no 3,  
10 octobre 1950, p. 1

Une bouillabaisse, par définition, est une orgie méthodique où les têtes de poissons morts surgissent entre dix-neuf espèces de légumes différents, trempés dans une même sauce homogène et très dense. C'est ça notre parade. Ce ne fut ni un macaroni insignifiant, ni une choucroute, ni un pâté chinois. Ce fut une bouillabaisse universitaire complète, assouvie, miroitante et détaillée. Rien n'y manquait: têtes de poissons morts, légumes quotidiens, et cette sauce dans laquelle nous trempions tous misérablement. Le tout s'est déroulé dans un ordre que nous ne pourrions jamais retracer, mais dont voici quelques lambeaux ...

#### LES "CANARDS" DE LAFONTAINE

Dès le début de la parade notre président s'égare dans le parc Lafontaine: il court après d'innoffensifs canards. Confusion, car il poursuivait des étudiants en Droit. Explication de la confusion: c'est que les canards aussi flottent.

Deuxièmes canards: ceux du Quartier Latin, ou les canards volants. Cette fois tout le monde était à la poursuite des canards. La première édition de nos "canards" était en vert, couleur révolutionnaire par excellence. En quelques minutes, nos canards se dispersèrent dans la foule répandant le message explosif de notre parade et de notre fougue. Le circuit de l'enthousiasme est créé.

#### "SAGESSE D'IDIOT"

La faculté des Lettres a lâché son fou. Un homme étrange, costumé en animal peu raisonnable fait la terreur du coin de la rue Sherbrooke et Plessis: c'est le fameux Coucou Harnec, célèbre par sa théorie sur les femmes, par ses femmes, et, pour le reste, par sa complète absence de théorie. Cet homme, Harnec, qui représente le type de l'étudiant qui revendique ses droits, a prouvé par la suite jusqu'à quelle anarchie peut conduire la conscience de nos droits. Coucou Harnec est allé jusqu'à poser ses lèvres anarchiques sur le crâne de Camillien.

Evidemment c'était un geste spontané, un élan irrépressible, mais songez à l'impression froide et semi-gluante que dut éprouver Camillien. Ces lèvres de littérateur désabusé sur un front de politicien, il y a là une incongruité!

Nous nous sommes demandés s'il n'y avait là qu'un problème moral. Mais non, le problème va plus loin. Coucou Harnec a embrassé Camillien sur le crâne, mais EN AVAIT-IL LE DROIT? Est-ce un de nos droits d'étudiants d'embrasser le Maire sur la tête, ou même dans le cou? ... La question sera débattue avec passion à la prochaine réunion de l'AGEUM.

### TROIS DISTINCTIONS

Avant d'arriver au coin de Sherbrooke et de Saint-Hubert, il est déjà possible de procéder à une analyse.

Première distinction: CEUX QUI ONT COMPRIS CETTE PARADE.

Deuxième distinction: CEUX QUI FONT LA PARADE ... Nous constatons que cette catégorie se sépare nettement de la première. Ceux qui font le mieux la parade n'ont pas besoin de la comprendre. Et même, ils la font avec d'autant plus de désinvolture qu'ils n'en réalisent pas exactement la portée; eux seuls comptent vraiment dans une parade.

Troisième distinction: CEUX QUI REGARDENT LA PARADE ... Ceux-là évidemment n'ont pas besoin de la faire et ont peu de chance de la comprendre. Ça les épaté; et quand le public est épaté, il a eu sa pâture, il est contenté.

Voilà l'état de choses au début de la parade; peu à peu ceux qui comprenaient sont entrés dans le jeu, ceux qui faisaient ont réalisé ce qu'ils faisaient, bref: tout le monde trempait dans la sauce sans distinction ...

### PAX TECUM

... sans plus de distinction, c'est la faculté de Droit qui s'approche de nous. Nous en sommes à la partie la plus rabelaisienne de la parade. Les juristes ont une drôle de façon de se défouler: j'en appelle à Zola lui-même pour rivaliser de précision dans l'érotisme. Pauvre Pax: on lui a extirpé ses plus chères découvertes "pégrisantes", on a vulgarisé ses vices. Nous nous demandons même si

la faculté de Droit ne lui a pas extirpé quelques adresses. Par vocation, les avocats, défenseurs de notre société, ont un flair excessif pour tout ce qui se sent de loin. Renifleurs de vices, détecteurs de choses louches, ils se sont montrés les dignes fils illégaux de notre cher Pax.

#### PRIS SUR LE VIF ... RETOMBE

Personnages: un ouvrier qui passait puis un étudiant.

Décor: un moment de la parade.

L'ouvrier: C'est pourquoi cette parade???

L'étudiant: ... peuh ... ouias ... bennn ...

L'ouvrier: C'est y sérieux votre affaire?

L'étudiant: Evidemment ... ouais ... ben enfin ... non  
(autres onomatopées).

L'ouvrier: Qu'est-ce que vous faites dans ça, vous?

L'étudiant: Moi ... je suis un des organisateurs de la parade.

#### LA PSYCHOLOGIE DES FOULES

Trois heures de l'après-midi. Une étrange rumeur parcourt la moëlle épinière de la parade, comme un frisson. L'émotion court [sic] les groupes, la stupeur se mêle à l'enthousiasme. "Le gouvernement provincial est mécontent de notre parade, la police nous attend, tenons-nous" ... Nos droits ont fait des jaloux. L'énervement fut progressif de coin de rue en coin de rue. Nous nous attendions à tout: un coup monté, un complot militaire de l'autorité. Mais, quand vint le moment funeste, l'assaut de la police fut faible, décevant même; on a vite maté le corps de constables, la police s'est rendue à nos droits. En quelques minutes, elle s'empressait de débrouiller la circulation autour de notre défilé, elle bloquait ou débloquait les rues à volonté simplement par respect pour nos droits.

#### LE PROCES

A quatre heures moins un peu, le Procès: Un procès digne de nos droits: baillonnés, le juge et l'avocat de la défense sont hissés de force sur le Tribunal. La foule délire: enfin un procès honnête.

Jeu de coulisse, coup de théâtre, - intrépide, KoCo s'avance, s'élance et s'écrie: "ET SURTOUT PAS UN MOT ..." La foule est

exaspérée: elle vient de découvrir SON avocat. Paradoxe. KoCo s'exécute: il accusera. On réclame du sang: il clame: "ET SURTOUT PAS UN MOT ..."

Un silence ... incompréhensible (non!) glace l'auditoire. Un ours vient de balayer KoCo de sa queue, ... non, de sa queue balayer KoCo, ... non, - ..., ah! m ... Mais KoCo n'a pas déçu nos espoirs: il arrache la queue, pardon, la tête de l'ours (c'est plus radical).

Stupeur! c'est Jean-Louis. Le Scouarnec, oui, sans tête, c'est bien lui. Le spectacle qui suivit fut indescriptible.

Il ne sera donc pas décrit.

#### LE PROCES DU QUARTIER LATIN

("ET SURTOUT PAS UN MOT ...")

"Sans Camillien

pensez-y bien

tout ne vous servira de rien ..."

Les étudiants ont vaincu ... leurs DROITS. Les coupables ne sont plus coupables. Le bon sang a tout lavé. L'heure du cantique est arrivée. "Sans Camillien ..."

"Mes étudiants .. (délire) de ma ville ... (délire) je veux me, non, vous dire ... (délire) ... (délire) ... (délire) ..."

Vive Camillien!

H.A. et G.L.

SERMON D'AVANT-GARDE

(note)

Q.L., vol. 33, no 3,  
10 octobre 1950, p. 3

Voici, grâce à l'attention de Monseigneur Léger lui-même, les passages les plus importants du sermon de la messe du Saint-Esprit. Ce sont des paroles de lumière, c'est-à-dire les plus révolutionnaires, car il faut opérer la révolution en nous pour faire chemin à la lumière. Rien n'est trop facile dans le message de Dieu, rien d' "entendu". Ce sont les choses les plus simples qui sont les plus audacieuses: même quand on les répète incessamment ce sont elles qui apportent véritablement la révolte. Les grandes vérités sont des glaives; et quoiqu'on y fasse pour les rendre habituelles, elles seront toujours d'avant-garde.

H. A.

SON TEMOIGNAGE

Q.L., vol. 33, no 4,  
13 octobre 1950, p. 1

"Il n'était pas lui-même la lumière,  
mais il est venu pour rendre témoi-  
gnage à la lumière."

St-Jean, I, I.

Il n'était pas le maître, mais le disciple. Et ce qui fait la grandeur du disciple c'est sa résignation, son humilité. Le disciple part avec rien: c'est d'une tradition de pauvreté et d'inconséquence dont il doit tirer profit, il doit avancer avec tout ce qui lui manque.

Notre pauvreté la plus effarante, c'est le QUOTIDIEN: les cours, les notes à prendre, les examens, les repas, les sorties, les grossièretés, les plaisirs ... un cycle qui se rapetisse toujours, une habitude qui signifie de moins en moins chaque jour. Le QUOTIDIEN, c'est un enlèvement, c'est ce qui à la longue empêche de voir, bref, c'est le lot du disciple, de chacun de nous.

Il ne s'agit pas de refuser notre lot, nous y revenons sans cesse (de quelque façon que ce soit), il faut lui trouver un sens. Ce qui importe n'est pas d'oublier les heures de cours par une sortie, mais de mettre de la continuité de l'un à l'autre, de faire le point; l'union doit en être pleinement significative, acceptée, complète.

L'oeuvre du Père fut justement de faire passer l'Incarnation dans les moindres détails du quotidien: que nos cours, nos préoccupations intellectuelles, nos soirées soient, au même titre que les vêpres, des gestes chrétiens. Faire passer le Christ dans notre vie d'universitaires n'est pas un idéal facile: on est même tenté de faire des compartiments, tant pour la profession, tant pour le plaisir, tant pour le Christ ... et les bons comptes font les bons amis!

L'abbé Llewellyn a remonté le courant; avec lui la paroisse devint un coin essentiel de l'Université. Pour qu'on y assiste en plus grand nombre il fit la messe le midi: il fit partir Carrefour pour réunir les intellectuels catholiques, puis les retraites fermées, les groupes de jeunes ménages (tout cela, que vous trouverez en ouvrant

le numéro). L'abbé Llewellyn a revivifié la vie universitaire à partir de la foi; avec un noyau de vie chrétienne notre vie universitaire se trouve toute changée: elle a une direction précise. Nous savons maintenant que la vie chrétienne ne consiste pas dans quelques légères concessions à la chapelle, c'est un réseau beaucoup plus étendu qui, pour chaque occupation de notre vie universitaire, possède une ramification; c'est un réseau vivant.

Non, cet homme n'était pas la lumière, mais il est venu pour rendre témoignage à la lumière. Il a fait une éclaircie dans notre forêt; il a fait reculer la frontière de l'obscurité et de la solitude. Il est venu avec sa portion de lumière, nous l'avons reçue ...

Hubert Aquin



ENCORE SUR L'AIDE FEDERALE

Q.L., vol. 33, no 5,  
17 octobre 1950, p. 1, 3

(Réponse de H. Aquin à une lettre d'un étudiant insatisfait du genre d'articles que le Q.L. fait paraître sur la question de l'aide fédérale)

Ce que la Direction ajoute:

Mon cher ami, si tous les collaborateurs au "Quartier Latin" avaient votre exactitude et votre laconisme, le format du journal en serait réduit, mais l'intérêt sans doute décuplé. C'est un fait que le public est avide de tableaux synoptiques plutôt que de phrases. Avant longtemps d'ailleurs le "Quartier Latin" sera écrit en logarithmes. FAIRE BREF ET LAISSER BRAIRE. Croyez que nous attendons de vous d'autres démêlés, je veux dire que vous démêliez d'autres de nos textes ... Mais enfin pour résumer ma pensée en un point, bref à vous,

Le Directeur

L'UN ET LE MULTIPLE

A la dernière réunion de l'AGEUM

Q.L., vol. 33, no 6,  
20 octobre 1950, p. 1, 4

L'unité de l'AGEUM, c'est qu'elle travaille toujours pour les étudiants; le multiple, le voici, c'est un tas de problèmes ...

## RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

FNEUC (Fédération nationale des universités canadiennes) a décidé, après s'être entendu sur l'insuffisance de l'aide provinciale aux Universités, de tendre la main au fédéral. Le "Quartier Latin" s'est fait, depuis le début de l'année, le porte-parole de ceux qui approuvaient ou exorcisaient le geste de FNEUC. On a particulièrement mis en doute l'opportunité d'un tel geste pour nous, minoritaires. Toute centralisation comporte le risque d'une aliénation de nos droits de minorité. On a dit, par contre, qu'il fallait prendre l'argent là où il y en a.

Or voici: en vue d'établir un secrétariat permanent de FNEUC à Ottawa, FNEUC a demandé à chaque Université d'élever la cotisation annuelle de 6 sous par étudiant à 20 sous. Ce comité en soi est sûrement un bien puisqu'il doit renforcer [sic], concentrer la Fédération nationale, forcément diluée sur le plan géographique.

Mais comme un des buts immédiats et importants de ce Secrétariat Général sera de promouvoir l'aide fédérale en éducation, aider financièrement l'établissement de ce Secrétariat implique qu'on approuve la politique de FNEUC. (Ce qui s'est fait à Laval la semaine dernière ...) Dans les circonstances présentes on peut difficilement dissocier les deux approbations: voter les 20 sous, c'est voter le reste. Etant donnée [sic] cette connexion, l'AGEUM a décidé de remettre le vote du 20 sous de cotisation, après délibération sur l'attitude politique de FNEUC.

Jeudi soir, hier, les délégués et des étudiants de chaque faculté auront tenu un meeting sur la question: deux ou trois spécialistes objectifs devaient exposer leurs points de vue devant les

délégués. Mardi prochain, le Quartier Latin donnera un compte-rendu de cette réunion.

#### AVANT-DERNIER CHAPITRE

Plutôt de [sic] retracer la discussion de lundi soir dans toute sa fougue et son désordre, nous tenterons d'établir une certaine continuité dans les arguments présentés l'autre soir: nous oserons même, mais humblement, y introduire une hiérarchie.

#### POINT DE VUE DE FNEUC

FNEUC veut demander au fédéral de distribuer PER CAPITA des octrois aux étudiants d'université de toutes les provinces; mais, pour éviter de choquer constitutionnellement les provinces, FNEUC demanderait que les octrois fédéraux soient distribués indirectement, c'est-à-dire, que le fédéral octroie un certain fonds au gouvernement de chaque province, auquel gouvernement il reviendrait de le distribuer ensuite. Il y a donc peu d'atteintes à l'autonomie provinciale.

#### AUTRES POINTS DE VUE

Demander l'aide fédérale pour l'éducation est un geste anti-constitutionnel, à cause de l'article 93 qui sépare nettement les pouvoirs là-dessus, en laissant aux provinces main mise sur l'éducation.

La constitution, sur ce point, semble évidemment faite par ~~égard~~ pour notre minorité canadienne-française, puisque telle dissémination de pouvoir n'aurait aucune raison d'être dans un pays de même sauce religieuse et culturelle.

Or nous, encore minoritaires, en méprisant (... en voulant outrepasser) une constitution faite pour nous, nous risquons ce bien très précieux: notre liberté en matière d'éducation.

Provoquer une ingérence fédérale en éducation, c'est entraîner pour la suite peut-être notre complète dépendance vis-à-vis du fédéral. Il est probable que si le fédéral se mêle d'assumer le domaine de l'éducation, ce ne sera pas du bout des doigts. Une fois le revirement constitutionnel admis, la porte est ouverte à une ingérence radicale du fédéral dans l'éducation ... Et alors: Si le fédéral nous donne de l'argent, va-t-il établir un standard éducationnel? Qu'en savons-nous?

Ne dépendre que d'un pouvoir centralisé, c'est réduire notre

crédit de minoritaires. Quand on est lié exclusivement à un pouvoir, il n'y a plus d'appel possible en cas de malheur ...

En ce moment la FNEUC veut faire appel au fédéral. Mais pour nous, canadiens-français, cela vaut-il vraiment le risque? L'article 93 est fait pour respecter nos besoins éducationnels de minorité. C'est surtout pas à nous de le négliger, de faciliter la centralisation fédérale: ce serait de notre part courber l'échine à contre-temps, et sans motifs valables.

Les délégués s'informeront, référeront à leurs comités de régie, réfléchiront, et lundi prochain porteront leur vote. Ce sera le dernier chapitre.

#### FNEUC ET ISS = UN MARIAGE

Bill McDougall, membre de l'exécutif national de l'ISS et étudiant à l'Université de Toronto, nous entretint, dans sa langue maternelle, de l'ISS. Bill a visité les universités d'Asie et nous a communiqué la grande détresse des étudiants de ces pays. Ceci pour nous inciter à plus de collaboration avec l'ISS qui pourvoit à l'entraide universitaire internationale. Sa courte conférence devait servir à la discussion de la fusion possible de l'ISS canadienne à FNEUC. L'AGEUM a manifesté son approbation à telle fusion qui consoliderait les positions de FNEUC et empêcherait les deux organismes de se doubler dans le travail accompli. Nos représentants, pour une fois, sont d'accord: les deux organismes, FNEUC et EUI seraient mieux réunis en un seul.

#### LE SMOKER

Sur la suggestion du comité exécutif de l'AGEUM, on discuta de l'organisation d'un smoker pour la gent masculine de l'Université. Disons pour le profit des anciens pensionnaires que le smoker est, parmi les réunions mondaines, celle qui assemble les seuls membres du sexe fort. Notre smoker, à l'affirmation du comité exécutif, serait des plus intéressants puisque des vedettes de toutes sortes y seraient invitées. Ainsi les carabins auraient l'avantage et le privilège et l'honneur et le plaisir de connaître Gratien Gélinas, Maurice Richard, André Laurendeau et des tas de gens du monde politique, artistique, sportif, intellectuel, etc ... Va sans dire qu'il y aura d'autres délassements et prélassements: les esprits auront leur compte et les

estomacs aussi. La proposition a l'heur de plaire aux délégués qui votent pour le smoker. Encore que nous ayions [sic] très peu de précisions nous croyons que le pawa aura lieu au Cercle Universitaire, le 8 novembre. Détails à venir ...

#### RABAIS

Le délégué d'agronomie, s'adressa ainsi à l'assemblée: "Mes chers amis, puisque la Vocation nous oblige à fréquenter une maison d'études située hors de l'Ile de Montréal, nous considérons notre cotisation à l'AGEUM injustement élevée et nous croyons qu'une somme de \$3.00 par tête équivaldrait à la somme des avantages universitaires que nous pouvons recevoir par tête." L'assemblée tergiversa quelque peu, M. Delhaes étudia objectivement et scrupuleusement la requête des disciples de Cincinnatus, puis, à la fin, la motion obtint la faveur populaire. Le nouvel article stipule que tous les étudiants de l'Université de Montréal dont l'école ou la faculté est située hors de l'Ile de Montréal paieront une cotisation de \$3.00 au lieu de \$15.00. Ces étudiants auront droit au Quartier Latin et au bottin. Quant aux autres avantages, sauf en ce qui a trait aux concerts et spectacles, ils s'en verront privés. De profundis.

Parenthèse: A onze heures, black-out complet. Les délégués se guident à la lumière de la raison ...

#### LA SOIREE DU 24

Le gala! On a la bonne, l'excellente idée de le prévenir. Un comité est donc formé, lequel comité entreprendra immédiatement l'organisation du gala. Encore ici, les détails restent à venir et nous ne savons rien sinon que notre gala sera le plus magnifique et le plus somptueux de toute l'histoire ageumique. Quoiqu'il en soit il aura lieu le 24 novembre.

#### LA COULPE DES DELEGUES

Jacques Dufour, président de la Société Artistique, a parlé. Le concert des Petits Chanteurs de samedi dernier a subi un léger déficit de 55 dollars; ceci est relativement peu, mais ce déficit reste tout de même injustifiable quand on songe à la réputation des artistes et de Pierre Fresnay et que c'était la première grande soirée artisti-

que de la saison. Normalement c'est un surplus que Dufour aurait dû confesser; le mal se trouve donc dans l'organisation. Après avoir admis que le Quartier Latin avait fait sa part dans la publicité (ce qui est juste n'est-ce pas?), que les murs de l'Université avaient fait aussi leur part - il restait la part du délégué i.e. la publicité locale dans chaque faculté, puis dans chaque classe, le contact personnel. Le type canadien-français est méfiant de nature; il redoute toute publicité éclatante, il ne se décide jamais devant une belle annonce; il faut qu'on lui dise personnellement, qu'on lui confie que le spectacle annoncé vaut vraiment la peine (\$1.00). Cette méfiance devant la publicité est une marque d'esprit critique, mais surtout elle risque, si on n'en tient pas compte, de vider nos salles de concert à l'AGEUM. Il s'agit donc dans toute publicité universitaire de rencontrer le gars, d'approcher l'étudiant, bref de toucher le bobo. Ceci est le rôle précis et inévitable des délégués de l'AGEUM.

Inévitable, en tout cas, depuis lundi soir, puisque Jacques Dufour a fait passer un règlement qui s'énonce à peu près comme suit: "Après chaque réunion de l'AGEUM, le délégué à l'AGEUM d'une faculté devra demander une réunion de son comité de régie pour faire rapport des activités de l'AGEUM. Ainsi, chaque délégué pourra intéresser son comité de régie au travail de l'AGEUM; et chaque conseiller sa classe, et les concerts seront peuplés.

Marcel Blouin  
et  
Hubert Aquin

SUR LE MEME SUJET

L'Ecrivain est-il responsable?

Q.L., vol. 33, no 6,  
20 octobre 1950, p. 3

L'ami Therrien semble s'en prendre au problème de la responsabilité de l'écrivain par le bout moins important. Le problème n'est pas de se demander premièrement si ce qu'on écrit va faire du mal au public. Le premier problème est plutôt de savoir si ce qu'on écrit est en accord avec soi-même; si nos écrits sont vraiment sincères.

Un auteur ne décide pas à brûle-pourpoint d'écrire du "scabreux". Il ne fait simplement qu'exprimer un certain aspect de sa vie, expression qui, de l'extérieur, peut paraître scabreuse aux yeux de tel ou tel, exagérée pour un pudibond, suggestive pour un gêné ... Ceci est normal. Mais enfin, tout ce qu'on est en droit d'exiger d'un écrivain c'est qu'il soit de bonne foi: qu'il exprime la vie honnêtement, sans mutiler l'important, sans épingle l'accessoire. On demande à l'écrivain la sincérité la plus stricte; alors, si son lecteur se méprend, s'il se scandalise, c'est que lui-même n'était pas prêt à recevoir telle connaissance, à rencontrer tel homme.

Il est illusoire de penser que l'artiste puisse prévoir toutes les conséquences morales de son oeuvre sur un public qu'il ne connaît forcément que peu. Si c'était cela la responsabilité de l'écrivain, tout le monde se tairait, même les écrivains catholiques.

\*  
\* \*

Avant de dire vis-à-vis de qui l'écrivain est responsable, disons de qui. Quel est le contenu de sa responsabilité? ... Lui-même, et c'est là le champ de la sincérité. La sincérité (i.e.: être vrai par rapport à soi-même, non par rapport à quelque désir, à quelque partie de soi, mais totalement), la sincérité, dis-je, est la seule vraie responsabilité de l'écrivain. La responsabilité vis-à-vis du public vient après, elle est circonstancielle, imprécise, et surtout imprécisable; et d'ailleurs elle se réfère toujours à la première.

Exigeons de l'écrivain, non pas une mièvre bonne foi, mais la sincérité. Automatiquement, peut-on dire, il sera "correct", vis-à-vis du public; il ne l'aura pas triché.

Hubert Aquin



LE DERNIER MOT

Q.L., vol. 33, no. 7,  
24 octobre 1950, p. 2

Je connais un homme dangereux. Il ne demeure pas loin de ma grotte; je remarquai souvent l'intermittence de son comportement avec moi. Je sais bien que certains soirs ma présence lui était pénible, je devais sans doute lui rappeler quelque souvenir affreux. Il fermait les yeux douloureusement quand je passais devant lui.

D'autres fois, il me parlait. Mais déjà sa condescendance cachait un secret ressentiment. Il me regardait comme un juge en mal de condamner. Je ne parvenais pas à me débarrasser de ce sentiment d'infériorité auprès de lui. Il m'écrasait de sa dureté; son regard me réduisait à peu ... Je pensai un instant que je pouvais lui nuire. Je devins humble, je me recroquevillai sur un minimum d'importance.

Je pris l'habitude d'éviter cet homme, et, chaque matin, je marchais seul dans mon désert. Mon ami continuait de souffrir: je vis par moments son visage se transformer, devenir violet comme une peau de cadavre. D'autres fois que je l'observai (car je devenais curieux) il se prêtait à des expériences de légèreté. Il tentait de marcher sans même effleurer le sol. Puis, peu après, je le vis devenir tout mauve, le visage tendu, brisé. J'eus l'impression qu'il voulait anéantir toute sensation corporelle, que sa chair lui était un empêchement de spiritualité.

Oui, j'ai compris ce jour que cet homme voulait s'exiler de notre condition animale, que son âme était dans la plus grande impatience de s'évaporer de toute charnellité [sic]. C'est déjà beau que j'aie compris cela, car, à ce moment de mon existence, je ne séparais presque rien, et j'avais une seule réponse à l'appel de la chair et à l'appel de l'esprit. Mais j'ai compris quand même que mon ami était gêné d'être animal, et que cette chair qui m'était légère lui paraissait une terrible infirmité.

Charnel que j'étais, je me sentis honteux, coupable, auprès de cet ami intransigeant. Chaque jour, son horreur de moi devint plus dangereuse, car j'étais la pire incongruité dans sa vie, j'étais une

rupture vivante et ignominieuse de son désert; mais, chaque jour, je crois, il avait plus de pitié pour la pauvre bête que j'étais. Je devais le fuir, car sa pitié m'aurait tué; le désert n'était pas assez vaste pour ma crainte. Un soir je me trouvai un petit espace d'où l'observer sans qu'il me voie; ce soir-là il se montra fort.

Jamais je n'eus telle émotion dans ma vie. Le soir ne respirait pas comme d'habitude, le firmament tremblait. Mon ami était parvenu à la limite de la désincarnation: sa chair n'était guère plus qu'un masque éthéré, un voile qui persistait faiblement. Puis je vis cet homme s'évaporer, chaque particule de sa chair se volatiliser en encens. L'intensité, la surpuissance de sa spiritualité anéantissait tout ce qui pèse, tout ce qui est opaque; la matière se désagrégeait sous la pression de son âme. Il y eut un moment d'hésitation, une suspension douloureuse entre l'homme et l'ange. Et alors, avant l'assomption totale, j'aperçus son visage illuminé d'un sourire. Quel départ déchirant!

\* \* \*

Le sourire, c'est le dernier mot de l'âme. Depuis ce jour, je ne sais rien de plus beau que le sourire de mon amie.

Hubert Aquin

MISE AU POINT AVEC LE "HAUT-PARLEUR"

Q.L., vol. 33, no 8,  
27 octobre 1950, p. 1

Si, pour les journalistes, l'éthique professionnelle n'est pas un vain mot, c'est au nom de cette notion que j'accuse aujourd'hui le Haut-Parleur de n'avoir pas joué franc jeu.

Voici les faits. Dans son édition du 6 octobre (no 2), le Quartier Latin publiait un article intitulé: "Les trois libertés". Cet article correspondait pour nous à un besoin de préciser certaines notions qui étaient chargées à ce moment d'une actualité prenante, par exemple la notion de liberté d'expression. Quelques jours après la publication de ce texte, un individu, Sandro, rédacteur au Haut-Parleur, a appelé au Quartier Latin et a sollicité la permission de reproduire l'article "Les trois libertés" dans le Haut-Parleur.

Nous avons répondu que si nous avions à nous défendre, nous étions en mesure de le faire nous-mêmes; et, en fait, nous ne voulions pas que le Haut-Parleur vienne embrouiller nos cartes, et tenter de défendre notre cause à sa façon. Notre attitude fut nette: nous refusions au Haut-Parleur de se servir de notre texte. Dans les quatre ou cinq jours qui ont suivi, l'infatigable Sandro rappela au Quartier Latin, essayant par tous les côtés de faire flancher une décision qui devenait de plus en plus inébranlable. Nous avons donc laissé Sandro sur un NON indiscutable.

Or, malgré notre refus, le Haut-Parleur, dans sa livraison du 22 octobre, publiait l'article du Quartier Latin, "Les trois libertés". Première effraction, première tricherie. Ceci suffit déjà pour que nous doutions de la noblesse de l'idéal journalistique qui inspire le Haut-Parleur.

Deuxième malhonnêteté: le Haut-Parleur n'a pas manqué de nous enrôler - contre nous-mêmes - à servir sa cause. Ce journal s'est servi de notre article dans une rubrique intitulée "Le petit forum des étudiants". Cette rubrique serait destinée à être le haut-parleur de la révolte à demi-étouffée des étudiants. Je cite: "Nous publions dans cette chronique tout ce qu'on aura l'obligeance de nous faire

tenir concernant le problème étudiant. Afin que les jeunes se sentent ici dégagés de l'atmosphère de réticence et de censure qui existe dans la plupart des feuilles collégiales, nous laisserons à tous l'entière liberté d'expression ..." (page 4)

Je ne désapprouve pas une telle chronique, mais pour autant qu'elle corresponde à de véritables besoins. Que les "cris étouffés" (sic) de révolte aient un minimum de spontanéité.

Nous aussi nous sommes pour la révolution, nous aussi nous sommes contre la censure. Mais faire la révolution, cela ne veut pas dire se buter stérilement devant un mur et piaffer de rage. Nous croyons que la révolution peut se faire encore mieux par la diplomatie, et avec un minimum de compréhension mutuelle. C'est une révolution plus lente, moins bruyante; mais sa différence avec l'autre c'est qu'elle agit, qu'elle produira sûrement un changement. Et justement, l'article de Blouin sur "les trois libertés", ce n'était pas un entêtement buté, mais une approche, une amorce d'entente. La censure, nous espérons encore qu'on va nous l'enlever; et si on obtient cela, ça n'aura pas été à coups de pieds par terre, ni en boudant.

L'attitude de révolte prise par le Haut-Parleur se voue d'avance à une certaine inefficacité. Ces messieurs, du moins, devraient ajouter plus de finesse à leur entêtement.

Il est pour le moins contradictoire de publier de force un article sur la liberté. Nous accusons le Haut-Parleur d'avoir manqué, d'une façon précisément révoltante, de probité intellectuelle.

Hubert Aquin

L'ASSOMPTION "VÉRITÉ IMPLICITEMENT REVELEE"

Q.L., vol. 33, no 11,  
7 novembre 1950, p. 1

Ce qui reste de pureté et d'amour quand il ne reste plus rien, ce qui est une dernière promesse quand tout a trahi, une dernière espérance quand tout va capituler, c'est Elle, la parfaite image de l'amour humain. S'il n'y avait pas pour nous cette promesse intarissable, nos déceptions, nos manquements, nos amours seraient encore plus noirs. La générosité que nous attendons de quoi que ce soit, c'est elle qui en garde l'absolue réserve.

Que si aujourd'hui l'humanité passionnément se tourne vers ce visage de parfait amour, c'est que cette humanité - peut-on la regarder comme une personne - est comme un enfant qui a vieilli trop vite et qui, désorienté, éperdu, recherche la sécurité de l'étreinte maternelle. L'enfant déçu aime reprendre confiance dans sa mère rédemptrice. Oedipe revenait inconsciemment vers sa mère...

Il est remarquable que peu de controverses aient été soulevées autour du dogme par rapport aux controverses acharnées lors de la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception en 1854.

La force du dogme de l'Assomption est celle d'un besoin. Besoin de filiation, besoin déchirant de se sentir aimé et compris. Quelques théologiens discuteront sur les fondements scripturaires du dogme, quelques cartésiens en mal d'évidence se choqueront de cette "vérité implicitement révélée". Mais enfin, il devient inutile de discuter sur l'amour, de défier un appel. La Vierge, immaculée et incorruptible, est la plus grande promesse d'amour. Cela signifie tout pour une humanité désappointée.

"Plus une femme est mère, plus elle est vierge" disait Bloy. C'est parce que Marie est notre mère qu'elle doit être si vierge, si magnifiquement l'image de l'amour parfait. La mère absolue ne peut être que pure, jusque dans son corps.

Je n'en dis pas plus. Je transcris maintenant ces quelques paroles de Graham Greene, romancier anglais, sur le dogme de l'Assomption (Life Magazine, livraison du 30 octobre).

"Aujourd'hui, le corps humain est considéré comme une matière utilisable, comme un quelque chose à être éliminé en gros par la bombe atomique, en un mot, comme une sorte de morceau de chair anonyme. Après la première grande guerre, d'innombrables croix marquèrent l'emplacement où étaient tombés alliés et ennemis: des flambeaux brûlent continuellement dans toutes les capitales de l'Europe au-dessus du tombeaux [sic] des "soldats inconnus". Mais aucune croix ne marque les tombeaux de ceux qui furent ensevelis dans les bombardements de Londres et de Berlin ... La définition du dogme de l'Assomption proclame de nouveau la doctrine de notre résurrection, la destinée éternelle de chaque corps humain. C'est, de plus, l'histoire de Marie qui maintient la doctrine dans toute sa clarté. La Résurrection du Christ peut être considérée comme la résurrection d'un Dieu, mais la Résurrection de la Vierge Marie nous rappelle la résurrection de chacun de nous." Il n'en dit pas plus.

Hubert Aquin

PRECISIONS SUR UNE NOTE DU "DEVOIR"

Q.L., vol. 33, no 12,  
10 novembre 1950, p. 1

Dans la livraison de samedi dernier, le 4 novembre, le "Devoir" publiait un article sur la question de l'aide fédérale écrit par R.B., étudiant à l'Université. L'article était précédé de cette note de la Rédaction:

N. de la R. - M. Robert Bisailon nous fait tenir le texte qu'on lira plus bas. Il l'a, dit-il, porté au Quartier Latin où on ne l'a pas refusé mais où l'on s'obstine à ne pas le faire paraître, par suite de "pressions exercées par le président général de l'A.G.E.U., M. Denis Lazure". L'article traite de l'aide fédérale à l'éducation.

Il se trouve que cette note est fausse. Denis Lazure, en fait, n'a ni lu, ni vu, ni connu, ni même soupçonné cet article de R.B.; il n'a donc pas exercé ces mystérieuses "pressions" sur la direction du Quartier Latin. J'affirme en plus que Denis Lazure n'a jamais tenté de nous amener à cette sorte de gauchissement; pas une fois il n'a demandé que tel ou tel article fût boycotté parce qu'il contrariait ses idées personnelles. Denis Lazure fut donc d'une intégrité rigoureuse, et il a respecté la nôtre.

Dans un débat qui provoque tant de chocs entre les étudiants, le Quartier Latin a décidé d'être un miroir honnête, impartial. Nous avons donc refoulé nos propres tendances afin de transmettre le débat tel quel, sans la déformation que lui aurait infligée une connivence de notre part pour un côté ou pour l'autre. Si donc nous avons refusé l'article de R.B. c'est pour des raisons nettement extrinsèques aux opinions qu'il exprimait. Et nous avons cru, ce faisant, ne pas frustrer et respecter la hiérarchie d'intérêt qui doit régner dans un journal.

Nous ne tenons pas à accuser le Devoir des fables que lui a racontées ce R.B. Toutefois nous croyons, qu'étant donné la malveillance des insinuations de ce personnage, le rédacteur du Devoir aurait pu risquer de s'informer, de vérifier ... Nous souhaiterions que le Devoir ne prenne pas pour de l'argent comptant, les fabulations, les

canards du premier venu. Et nous sommes un peu chatouilleux quand il s'agit de l'Université ...

Nous ne voulons pas couper les cheveux en quatre, ni chercher querelle, mais voilà, nous avons une estime indéfectible pour les choses nettes. Alors cette imprécision, cette négligence (espérons-le), cette petite note de samedi dernier, ce n'est pas votre genre.

Et puis, les bons comptes font les bons amis.

Hubert Aquin



MASSACRE DES 5 INNOCENTS

Q.L., vol. 33, no 14,  
17 novembre 1950, p. 3

A Monsieur Hubert Aquin  
Directeur du "Quartier Latin"

Monsieur,

Il y a des limites. "A quoi bon", me direz-vous: je m'attendais à une telle réponse de votre part. Mon pauvre ami, vous êtes un scrupuleux, et, pour ne rien vous cacher, j'ai horreur des scrupuleux. Comme un bijoutier a horreur des faux bijoux, un dentiste des fausses dents, Dieu des faux-dieux. Vous êtes, mon cher Aquin, un faux-dieu, une fausse dent, un faux vous. Falsifié de part en part, oeil de verre, poumons d'acier, nez de plastique, coeur synthétique, tête de linotte, vous êtes, mon ami, du faux passeport au faux frère, un vrai faux. Je me résume: vous êtes un scrupuleux. "Soyons sérieux", me direz-vous; je précise.

Un scrupuleux est, par définition, un homme qui se sent coupable d'avance de tout ce qu'il va faire. Ainsi, non seulement le scrupuleux ne fait jamais rien mais encore il se croit capable de faire quelque chose. Bref: un scrupuleux est un innocent qui passe son temps à se trouver coupable. Et c'est votre cas. En effet, cher Aquin, vous parlez constamment de révolte et de combat, (réf.: la plupart de vos articles parus jusqu'ici) mais c'est pour compenser votre complète inefficacité. Je vous place de prime abord dans la catégorie des éteints, des craintifs, des ne-pas-oser, des ratatinés, c'est-à-dire des gens lucides. Vous pensez avoir commis un crime parce que vous avez dit un jour: "Moi je suis pour la révolte", ce n'était pas plus compromettant que de dire au confessionnal: "Mon père je m'accuse de pécher".

Mon cher Aquin, il y a des limites au scrupule ontologique: je n'aime pas les scrupuleux, les rongés, les sensibles comme vous. Vivent les grotesques s'il n'y a qu'eux qui agissent. Un bon gros péché de bûcheron vaut mieux que quarante de vos petits scrupules

littéraires,

Moi, je suis un dur, un tout cuit, un bloc; j'ai horreur des gens à tiroirs. Vous allez sans doute me répondre par un de ces grands scrupules littéraires bien tourné, bien étudié où il sera question de sincérité et de révolte. Moi, je vous le dis sincèrement, ça ne me chatouille pas les ouïes vos histoires. "Béotien", me direz-vous; non, Canadien.

Conseil: quittez le "Quartier Latin" au plus tôt. Engagez-vous sans tarder dans notre plus grand organe littéraire; dans notre plus gros tirage canadien, je veux dire: Les Annales de Saint Joseph.

Monsieur le Directeur du "Quartier Latin", je vous salue le plus irrespectueusement du monde, et souhaite, sans scrupule, demeurer votre pire ennemi, votre remords incessant.

Contre vous toujours,

Hubert Aquin

MAIS TOUT DE MEME ...

Q.L., vol. 33, no 16,  
24 novembre 1950, p. 3

Mon cher ami,

Vous avez parfaitement raison. Quand un client se plaint, il a toujours raison. Votre insatisfaction vis-à-vis de "Quartier latin" (et celle de votre entourage s'il y a lieu) justifie pleinement toutes vos critiques. Donc, nous nous inclinons.

Toutefois, cher Legrand, je me demande encore si c'est bien au "Quartier latin" que vous adressez vos revendications; je crois que vous vous êtes mépris de journal. En effet, à lire votre lettre, il m'a semblé que vous reprochiez au "Quartier latin" de n'être pas comme la "Presse" farci de "nouvelles fraîches".

Nous aussi nous aimons les nouvelles, mais je crois que nous pourrions difficilement accorder trois pages contre une de notre journal aux nouvelles, sans verser dans une facilité déconcertante, sinon dans un certain commérage ...

Je n'ai jamais songé, cher Legrand, que le "Quartier latin" puisse être un journal de FAITS DIVERS. C'est une question de points de vue: vous, vous attendez du "Quartier latin" ce que vous pourriez trouver aussi bien dans des journaux de faits divers; moi, je crois que le "Quartier latin" est plus que cela. Je crois qu'un journal universitaire doit avoir un tout autre cachet, disons-le: une meilleure tenue.<sup>(1)</sup> Nous faisons bien sa part à l'AU JOUR LE JOUR (quoique bi-hebdo), mais il y a plus que cela; il y a la réflexion du lendemain. Nous voudrions bien que l'intérêt du Q.L. ne soit pas qu'une question de journée.

Après votre lettre, nous tenterons encore plus de donner à chaque chose sa juste place. Nous ne sommes, mon cher Legrand, ni maniaques, ni scabreux, ni littéromanes. Autant que vous, sûrement, nous désirons que ce journal soit intéressant. Mais de grâce comprenez que nous ne voulons pas rivaliser avec la "Presse" ou le "McGill Daily".

A votre prochaine lettre où vous nous signalerez nos améliorations ... ou les vôtres.

Hubert Aquin

- (1) Nous escòmptons qu'un étudiant à l'Université se préoccupe de quelques problèmes: sa vie d'étudiant, ses champs d'activités, ses goûts, la vie ... problèmes dont son journal se fait l'écho. Alors le dialogue peut s'engager ....

VOULOIR LA PAIX!

Q.L., vol. 33, no 20,  
9 décembre 1950, p. 1

Quand je m'entends mal avec quelqu'un, je puis bien, pour en finir avec cet importun, lui mettre un baillon, lui attacher les mains, lui lier les pieds, enfin, le réduire à rien. Alors j'aurai sûrement la paix. Mais drôle de paix toutefois, celle qu'on obtient en écrasant.

La paix est une chose qui se mérite. On peut difficilement l'acheter même avec une bombe atomique ... Le monde veut sans doute la paix puisqu'il fait la guerre, me dis-je, et pourtant, on a nettement l'impression que plus on fait la guerre pour "avoir la paix", plus cette paix recule, s'éloigne de nous, plus elle nous glisse irrémédiablement des mains.

Il devient même risible de songer à la paix; il faut se contenter d'espérer la victoire ... Et toute victoire gagnée par écrasement est précaire; elle n'est qu'une solution de hâte. La victoire par les armes reste un malentendu.

Mais à quoi bon ma philosophie! puisque demain si nous sommes appelés par les Nations Unies, il nous faudra nous résoudre à aller défendre une grande cause ... même avec ce piètre moyen qu'est la guerre. Quand la sagesse humaine se résume à cette loi: "Ecrase l'autre avant qu'il ne t'écrase", la guerre est le seul langage possible entre les hommes, et la victoire la seule paix qu'on peut espérer.

"Il faut vouloir la paix, mais pas à tout prix", disait le Pape.

Hubert Aquin

LA SCIENCE OU L'AMOUR?

Q.L., vol. 33, no 21,  
12 décembre 1950, p. 3

NOTE: -

L'auteur n'a-t-il jamais songé que la science soit l'instrument de l'amour. Je plains celui qui veut aimer les hommes seulement avec son "coeur"; cela ne conduit pas plus loin qu'à un attendrissement général. Il importe d'aimer les hommes avec son coeur, mais il importe non moins de rendre son amour efficace par la perfection de l'esprit du corps, par la force. L'homme de science aime les hommes, même implicitement, mieux que ceux qui gémissent sur leur sort. La civilisation n'est pas "dans les pinces brillantes du chirurgien", elle est dans la façon de s'en servir pour aider les hommes. Il est bon que l'amour puisse agir ...

Hubert Aquin

EUROPE 1950

Q.L., vol. 33, no 23,  
19 décembre 1950, p. 1

Faust disait qu'un homme n'a pas besoin de sortir de son jardin pour découvrir les grandes vérités ... Moi aussi j'aime bien mon jardin! Mais je ne me suis jamais imaginé qu'il valait le monde entier. J'aime bien mes fleurs; et pourtant, je jetterai un coup d'oeil sur celles de mon voisin, je constaterai qu'il en a de plus belles que les miennes ou de plus désolées.

Le jardin de mon voisin a pour moi une valeur de première importance: c'est un point de comparaison. Un essai parallèle au mien, un exemple auquel référer. Mon voisin a des recettes de culture que j'ignore; une patience pour guider mon impatience; ses risques, ses fiascos m'éclairent; son effort m'inspire ...

---

Nous avons encore des "améliorations" à prendre de l'Europe. Il est certains chaînons de notre histoire qui nous manquent et qu'elle seule peut nous raconter. Que savons-nous par exemple de cette civilisation française d'où nous sommes embarqués? Nous connaissons bien ces églises de notre province où le gothique et le roman se chamarrèrent sans succès, mais en avons-nous déjà vu du vrai? Les splendeurs gothiques qui sont venues jusqu'à nous sont du genre carton-pâte. Nous en sommes réduits aux fac-similés.

Le gothique intempestif de nos églises ... , il fallait que je me trouve un bon matin devant la cathédrale de Reims pour en éprouver la vraie source, l'inspiration perdue. Il fallait aussi que je parle avec des paysans de la Touraine pour connaître tout le charme, toute la saveur, toute l'intelligente modulation de la langue française. Et il m'a semblé, cet été, en regardant les rives onduleuses de l'Yonne, et "les vallonnements de la Meuse qui sont plus beaux que tout ...", il m'a semblé voir se dérouler devant moi un vers de Racine; un vers écrit avec des bosquets, des forêts, de la verdure, un vers d'une sobriété sublime ...

En traversant l'Atlantique, en passant de la Loire au fleuve Saint-Laurent, de la douce terre de France au climat farouche du Canada ... , l'âme française a changé de vêtements. L'ancien contexte est perdu; c'est une autre; une nouvelle harmonie qui reste à créer - avec des dimensions de vie inédites, avec son art imprévisible - l'âme canadienne. Il ne s'agit pas pour nous de reprendre les anciennes formules où l'âme française a gravé son nom. Le gothique avait un sens sous le ciel de France, et dans le temps ... ; mais sachons passer outre. On diffère l'éclosion de l'âme canadienne à vouloir la tenir dans de vieilles traces. Le même problème pour notre littérature ... Il reste ici, au Canada, trop d'atavisme français, trop de traditions qui ont force d'empêchement.

Alors faut-il se détacher de l'Europe? Oui - en autant que cela est indispensable au développement d'une vie canadienne authentique ... Ceci me rappelle le conseil de Gide à Nathanaël: "A présent, jette mon livre; ne t'y satisfais pas. Emancipe-t'en. Quitte moi [sic] ... Ne crois pas que ta vérité puisse être trouvée par quelque autre ..."

Une seule tradition vaut la peine d'être continuée religieusement: celle du renouvellement français. Il est ridicule à [sic] garder le gothique ou le roman, comme on garde des fétiches; on n'imité pas le style quand l'âme a changé! La France se glorifie de Notre-Dame de Chartres, Rome a Saint-Pierre, et nous ... nous ne savons pas encore de quelle expression nouvelle nous sommes capables, mais de grâce, favorisons-la. En trop de domaines nous nous encombrons de souvenirs européens. On ne fait pas du nouveau en regrettant l'ancien. Il faut oser tourner la page ...

L'Europe toute entière est une leçon de spontanéité. C'est la jeunesse de la foi qui pointa vers le ciel la flèche des cathédrales, qui anima de spiritualité des masses de pierre! Intarissable spontanéité que l'équilibre grec, que ce moyen-âge passionné, que les splendeurs de la Renaissance ... Et je ne sais rien de plus précieux ni de plus inimitable que cette spontanéité.

Hubert Aquin



  
UNE RECHERCHE DE LA FRATERNITE

Q.L., vol. 33, no 23,  
19 décembre 1950, p. 3

### Séminar de Pontigny

Le congrès de l'Entraide Universitaire Internationale a lieu, cette année, dans un petit village français de la vallée de l'Yonne, Pontigny. A quelques-uns ce nom évoquera les célèbres décades de Pontigny qui réunissaient, chaque année, un groupe d'intellectuels européens. Ces décades se sont terminées avec la guerre et la mort de Paul Desjardins en '40. Paul Desjardins organisait ces rencontres dans le collège de l'Abbaye de Pontigny, édifice du XII<sup>e</sup> siècle, là même où nous vivons cet été. Et cela me procure une certaine émotion de flâner dans les allées en fleur de l'Abbaye, quand je songe à telle conversation qu'y avait eue Paul Claudel et Charles Du Bos, et que ce dernier raconte dans son Journal. Dans ce parc de sérénité où Valéry, Gide, Rilke, Wells, Du Bos ont parlé ensemble, nous, étudiants de toutes les parties de l'univers, continuons une tâche semblable: tenter de comprendre notre monde actuel.

Le Séminar international de Pontigny est organisé d'abord sur un programme d'études: chaque matin deux heures de conférences, chaque après-midi, deux heures de discussion en équipe. Chaque conférencier, dans son domaine, tente d'élucider la crise de notre époque. Jusqu'ici les professeurs qui ont cette tâche sont tous chrétiens; il existe donc, du côté du groupe professoral, une entente très solide dans leur explication d'un monde qu'on dit désarmé.

Il n'en est pas ainsi du côté des étudiants, puisque la majorité des étudiants n'est pas chrétienne: il s'y rencontre des athées, des communistes actifs ou sympathisants, mais surtout de ce qu'on peut appeler sommairement des matérialistes. Plusieurs de ces étudiants m'ont parlé ainsi: "Comment discuter avec un homme quand on ne s'entend pas sur le point de départ?" Il s'est même présenté un Norvégien qui, au terme d'une discussion où l'on avait honnêtement tenté de définir le Bien comme norme morale, s'est écrié: "Mais tout ce que vous venez de faire là, c'est de la religion chrétienne". Je ne dirais pas que

telles réactions sont irréprochables; elle dénote une mentalité farouche vis-à-vis de tout ce qui est chrétien, une mentalité qui est un véritable mur quand on veut se comprendre ...

Cette distance ingrate qui sépare un non-chrétien d'un chrétien, comment la franchir? Car c'est là le but du Séminar que de fonder une entente sur le plan universitaire. Que nos confrères non chrétiens soient légèrement choqués par cette armée de professeurs chrétiens, il ne faut pas trop s'en contrarier. Cela leur semble un complot de prosélytisme, un complot tendancieux même. Il ne s'agit pas dans un cas pareil de s'accuser l'un et l'autre groupes d'étroitesse d'esprit, car à ce compte-là tout le monde aurait un peu raison et sûrement tort: il s'agit de voir qu'on peut s'entendre quand même.

Un peu de fraternité rejette bien loin en arrière les différences d'idées. Il n'y a plus de chrétiens et de non-chrétiens quand les discussions sont terminées, mais des hommes sincères et sympathiques: un type qui attend une lettre de chez lui, un autre qui aime la même musique que nous, ou cet autre avec qui je partageais des admirations littéraires. Je ne dis pas que la fraternité existe en dehors de toute position idéologique: mais que parfois ces positions doctrinales sont un masque impersonnel qu'on brandit devant soi et qui cache cela justement qu'un homme veut retrouver dans un autre, quelque chose d'un frère. Il importe moins de confronter des idées abstraites entre nous, que de sentir jusqu'à quel point nous sommes compagnons d'une même aventure humaine qui, au fond, a toujours un même visage de misère et de grandeur. Ce n'est pas une doctrine que je veux rencontrer ...

Le Séminar tient compte d'ailleurs de l'importance de la vie sociale de ses membres: des excursions, des soirées dansantes, des concerts y sont organisés par le comité des étudiants, en plus de tous les imprévus de notre spontanéité. Le lendemain parfois, la discussion est moins crispée, moins artificielle même. La sincérité y a fait un pas.

Hubert Aquin

LE Q.L., PREMIER COUREUR

Q.L., vol. 33, no 24,  
19 janvier 1951, p. 1

Même le "Quartier Latin" gagne des trophées.

A la conférence annuelle de la Canadian University Press tenue à Ottawa en fin de décembre, il fut pertinemment annoncé que le trophée Le Droit, pour excellence générale parmi les journaux universitaires de langue française, était mérité par le "Quartier Latin". Ce trophée est offert pour la première fois cette année.

Dans les années précédentes il y avait un concours mais pas de récompense; on se contentait de mentionner le meilleur journal. L'an dernier ce fut "Le Carabin" de l'Université Laval.

Cette année le grand quotidien d'Ottawa, "Le Droit", a décidé de casser la glace. Le "Quartier Latin" ne remporte pas seulement un trophée verbal. Mais un grand machin en métal imperturbable et brillant, avec, comme motifs principaux, un chapeau pour symboliser notre sens des valeurs, et une plume pour illustrer notre légèreté. Quelques détails nous manquent, mais nous attendons d'une journée à l'autre l'arrivée d'un gros colis. En ce moment les ciseleurs d'Ottawa finissent l'objet précieux.

Nous croyons qu'un trophée n'est rien de plus qu'un encouragement. Nous le prenons comme tel et nous essaierons de nous en montrer dignes. Nous avons déjà quelques bons souvenirs, aucun regret, et une montagne de projets.

Autres trophées décernés par la CUP lors de la conférence annuelle: le trophée Southam pour les journaux de langue anglaise dont la circulation dépasse 3000, gagné par la "Gazette" de l'Université Western, Ontario; le trophée Jacques Bureau, pour les journaux de langue anglaise dont la circulation n'atteint pas 3000, gagné par le "Silhouette" de l'Université McMaster; le trophée Bracken pour les meilleurs éditoriaux, gagné par le "Varsity" de l'Université de Toronto.

LIBERTE DE PRESSE

Le geste le plus important qu'a posé la CUP est la décision

prise vis-à-vis la censure. Un comité formé des directeurs du "Varsity", du "Manitoban", du "Queens Journal" et du "Quartier Latin" a formulé la résolution suivante qu'on peut considérer comme l'opinion officielle et unanime de la CUP:

Le journal universitaire a pour fonction de stimuler la libre discussion chez les étudiants, et non pas d'embrigader malhonnêtement l'opinion. En conséquence, la Presse Universitaire Canadienne affirme sa volonté de promouvoir dans les journaux de ses membres la libre expression d'opinions - même divergentes.

Toute atteinte pour supprimer cette complète liberté d'expression (sur les plans local, national ou international) sera fortement combattue par la CUP toute entière.

---

Félicitons-nous de la solidarité de la presse universitaire canadienne vis-à-vis de la liberté de presse. La précaution que prend la CUP pour sauvegarder cette liberté de presse n'est pas superflue. En vraie démocratie la liberté de presse reste le droit le plus inaltérable, et même, la mesure des autres droits. Empêcher les hommes de réfléchir et de s'entre-influencer par la parole est injustifiable.

Cette déclaration de liberté fut malgré tout saluée avec une juste circonspection par le grand public. Le mot "communisme" vint immédiatement à l'esprit de tous. Les journaux comprirent qu'une telle liberté de presse signifiait porte ouverte aux opinions communistes ... ou, pour les catholiques, aux récriminations des antichrétiens et aux paradoxes des athées.

Il n'y a dans cette volonté de liberté de presse qu'une honnêteté rigoureuse - un souci de vérité. Nous ne tenons pas à ouvrir nos colonnes aux propagandistes rouges les plus fanatiques; nous n'inviterons probablement pas Tim Buck, ni Gui Caron, ni même Pierre Gélinas à se servir de notre journal pour vendre leur marchandise. Ils ont perdu pour nous quasi toute valeur d'objectivité; nous ne prendrons pas leur fausse monnaie pour de la vraie ...

Nous chercherons plutôt quelqu'un qui a examiné de près le communisme, ou qui a vécu dans ses mailles. Un exposé qui n'est pas

automatiquement un plaidoyer a plus de chance de gagner notre confiance.

Pas plus d'ailleurs que nous n'inviterions T. D. Bouchard à nous exposer son anticléricalisme: ce serait un témoignage pathologique. Nous demanderions plutôt à un anticlérical modéré, enfin plus raisonnable, je veux dire pas trop mordu (mais mordu toutefois) de nous dire ce qui ne marche pas ...

Liberté de presse veut dire respect de la vérité. On ne joue pas avec la vérité, ni pour la vendre, ni pour la dissimuler. Je ne me fie pas au communisme de Tim Buck, ni à l'anticléricalisme de T. D. Bouchard; mais je ne me fie pas non plus à ceux qui disent que le communisme est ignoble sans l'avoir examiné. Mon esprit exige plus de nuances. Rien n'est à ce point absolument noir ou absolument blanc.

"Faire la part des choses" est une très belle expression et qui définit fort justement le rôle de la liberté de presse. Recherche de la vérité, honnêteté rigoureuse. Le journal d'université n'a pas à vendre des idées, mais à les présenter dans la plus grande lumière possible.

Hubert Aquin

DROLE DE BILINGUISME!

Q.L., vol. 33, no 25,  
23 janvier 1951, p. 1

Nous présentons ici un éditorial paru le 8 janvier dans le VARSITY, journal de l'Université de Toronto. Nous considérons cette opinion comme sympathique, et cette sympathie comme bienvenue. Avec l'auteur de cet article, je plains nos confrères anglo-saxons qui ne savent pas parler notre langue ... C'est une raison de beauté qui me fait dire ça; mais il n'y a qu'une raison d'utilité qui les convaincrait tous d'apprendre le français. Vous comprendrez en lisant cet article pourquoi nous ne l'avons pas traduit.

H. A.

"J'AI LA MER A BOIRE" A DIT MacARTHUR

Q.L., vol. 33, no 26,  
26 janvier 1951, p. 1

C'est la paix armée au sens où on dit  
d'un fusil qu'il est armé.

Péguy

Cette fois j'étais décidé à écrire à MacArthur; je voulais dire à ce caporal ma façon de penser. Mais je me suis arrêté, je n'ai jamais collé le dernier timbre.

Je me suis dit ... Au fond c'est un pauvre homme, il fait bien son possible et il a peut-être raison de tirer sur du bétail humain et de ne rien respecter sinon l'orgueil de son armée. D'ailleurs je ne connais pas encore d'ignominie à laquelle on n'ait pas trouvé une excuse élégante.

"Heureux ceux qui sont morts dans une juste guerre" disait Péguy; et cela comprend tout rassemblement humain accessible à la mitrailleuse, "quarante camions chargés de troupes ennemies"; les civils coréens et toute chair humaine de couleur orientale. Et je n'énumère pas tout ce que la légitime défense peut excuser. Je ne tiens pas compte des villes entières brûlées à la méthode boche. Je ne me pose pas non plus le problème de la subsistance des civils coréens pour qui il fait aussi froid que les "G.I." ... Je ne me pose pas tant de problèmes, car c'est pour le coup que je me décide à envoyer ma lettre.

Je ne me pose qu'un seul problème. Quelle que soit l'issue de cette guerre, que les Nations Unies gagnent ou pas, une chose semble certaine, c'est que les Asiatiques qui ont connu l'occupation ou la visite passagère des Occidentaux n'en garderont pas trop bon souvenir. La Corée se rappellera avec un rire jaune cette querelle de possesseurs dans son jardin ... Les Asiatiques devinent sans doute que si les Occidentaux vont se battre en Corée et défendre la [sic] 38e parallèle, ce n'est tout de même pas pour leur bien-être. Les Nations-Unies se battent en Corée pour défendre des positions, des "Gibraltar", des lignes géographiques, des points de repère, des possessions, tout, ou même n'importe quoi, sauf des Coréens. D'ailleurs les Américains ne

font pas de littérature là-dessus, ils mettent le monde entier au courant de leurs projets d'avenir (c'est bien là la psychologie américaine ou le manque de psychologie) ... et je doute fort que les Asiatiques aiment à se faire arpenter en "pouces carrés de terrain que les Russes n'ont pas".

Enfin arrivons-en à ce que je veux dire. C'est que le paternalisme américain en Asie est un complet fiasco. Même si les Américains ne se font pas déloger de Corée, même s'ils persistent et si la victoire est à eux, il est grossièrement clair que les Américains (ou autres occidentaux) seront toujours considérés là-bas comme des indésirables. Ils auront beau répandre à profusion les cigarettes américaines, le Coca-Cola et les films de cow-boy ils ne répareront probablement pas la gaffe qu'ils font en ce moment.

Je me demande parfois si les Nations Unies ont raison de s'entêter avec des gens qui en fait sont plus en droit qu'eux de s'entêter: si les occidentaux retournaient chez eux peut-être que ça réglerait la question. Il est probable aussi que si les rouges triomphent en Corée-sud, ils convoiteront l'Allemagne de l'ouest, et ainsi de suite ... De toutes façons, même si ce sont les occidentaux qui triomphent en Corée, ils s'engagent non moins dans un cercle vicieux: car ils semblent avoir pris la mauvaise tactique pour se faire accepter en Asie. Et l'ingérence occidentale sur ce continent ne deviendra jamais une situation normale. Donc le refrain continuera ...

Chaque matin j'écoute attentivement les nouvelles, et je commence ma journée, perplexe. Je me dis: "En insistant à ce point pour demeurer chez leurs ennemis, les occidentaux s'embarquent dans un mauvais bateau... Comment cela finira-t-il et quand?" Et à ce moment de mes réflexions j'aperçois des contingents entiers de Canadiens (dans cinq ans évidemment, pas avant) aller défendre l'impolitesse des Américains ...

Si les Américains avaient - en toute civilité - attendu d'être invités pour aller visiter la Corée, tout aurait été bien; ils ont voulu précéder une invitation qui maintenant est à jamais repoussée. Mieux vaut ne plus penser à se faire inviter.

Les peuples ont parfois de ces maladresses ...



Pour ce qui est de MacArthur, j'espère qu'ils n'attendent pas la fin de la guerre de Corée pour le nommer maréchal!

Hubert Aquin

PROCES DE FRANÇOIS HERTEL

Q.L., vol. 33, no 26,  
26 janvier 1951, p. 3

(Présentation d'un article de Jacques Languirand)

On ne peut pas ignorer François Hertel. Son exil retombe un peu sur nous. Cet homme souffrait d'oppression de pensée, il étouffait dans son milieu. Beaucoup d'autres ont connu ce conflit avec le "milieu" ... la plupart réussissent à s'y [sic] accommoder. Mais lui ne pouvait pas, il est parti; Baillargeon aussi ... et ce sont les meilleurs. Drôle de milieu, tout de même, qui chasse ses meilleurs, et où la spontanéité est indésirable ... Enfin l'exil de Hertel est sans doute son aveu de capitulation: on peut bien analyser toutes les nuances de cette capitulation, mais toutefois n'oublions pas qu'une maladie comme celle de Hertel ne peut naître que dans tel environnement, tel climat de pensée que le nôtre. Que ce soit un examen de conscience à deux tranchants.

Jacques Languirand est un jeune Canadien qui étudie le théâtre à Paris et qui en plus travaille à la Radio-Diffusion Française sous la direction de Pierre Emmanuel. Il a généreusement accepté d'être notre correspondant dans la grande ville.

Hubert Aquin

ENFIN, L'AIDE FEDERALE ...

Q.L., vol. 33, no 30,  
9 février 1951, p. 1

Nous tenons à affirmer notre gratitude étonnée et profonde au gouvernement du Canada pour le geste magnifique qu'il vient de poser pour la jeunesse du pays. Nous avions demandé de l'aide fédérale mais, avouons-le, sans espérer une réponse si drue; mais voilà que Monsieur l'honorable Brooke Claxton vient de nous octroyer cinq milliards d'un coup!

Certains diront que cinq milliards c'est beaucoup pour un pays de 14 millions de population. Ce n'est pas notre avis et nous leur répondrons qu'un pays ne dépense jamais trop pour sa jeunesse. D'autres crieront à l'ingérence du fédéral, et diront que le gouvernement exigera quelque chose en retour de cet octroi. Personnellement, nous en doutons fort ...

En ce moment nous pouvons affirmer que la jeunesse entière du Canada se sent un peu gênée par la magnificence de son gouvernement. Avant, quand nous demandions deux dollars au gouvernement c'était pour être sûrs d'en recevoir au moins un; aujourd'hui nous demandons deux dollars et nous en recevons dix. C'est vraiment trop pour nous ...

J'en ai parlé avec des amis de ce cinq milliards. "Qu'allons-nous en faire?" nous disions-nous: acheter des volumes, des cravates, en donner à l'Entr'aide Universitaire ..."

Non, décidément, tout cet argent nous encombre. Mes amis et moi nous nous sommes demandé si Claxton n'avait pas un peu exagéré le montant.

Nous remercions le gouvernement canadien d'avoir pensé à nous d'une façon réaliste, nous sommes fiers de savoir que nous existons pour tous ces gens, mais toutefois nous conseillons fortement à Brooke Claxton de ne pas faire de folie avec l'argent du pays. Ne nous croyez pas impolis, cher gouvernement, si nous avons le goût de vous dire: "Gardez votre argent pour des choses plus sérieuses." Nous avions demandé de l'aide fédérale surtout dans le domaine de l'éducation.

Hubert Aquin

RENDEZ-VOUS A PARIS

Q.L., vol. 33, no 32,  
16 février 1951, p. 4

Personne ne veut me croire. Pourtant c'est vrai qu'il est venu, je l'ai rencontré. Un bon soir à Paris, je marchais nonchalamment sur le Boulevard des Enterrés, tout-à-coup un type me lutte assez durement. En bon civil, je maugrée, j'allais l'engueuler ... "Hubert Aquin, me répondit cet homme, tu ne m'as donc pas reconnu?" - Je le regardai vivement, analytiquement. "Seigneur!" m'écriai-je. Oui, c'était bien lui, le Christ, l'homme Dieu, l'ami ...

Nous avons donc marché ensemble. Il n'y avait pas grand-monde à Paris ce soir-là, et le Boulevard des Enterrés était quasi funèbre. Le Christ m'avait mis une main sur l'épaule et il me parlait de choses et d'autres. Je sentis que ça lui faisait du bien de parler comme ça, simplement. Un moment il s'arrêta et me dit avec une teinte de désolation: "Tu sais, Hubert, ça ne va pas". Puis il se remit à marcher tête basse; je ne savais trop comment m'y prendre pour le consoler. "Allons, allons, lui dis-je, on a déjà vu pire." Il ne m'écoutait pas, il continuait de filer ses pensées tristement.

Il se décida à me parler. "Je suis déçu, me dit-il, oui déçu. Je viens de faire un voyage inutile à Paris ... j'étais descendu pour le Jugement Dernier, pour en finir avec les existences humaines. Je croyais le temps venu, les hommes assez mûrs, les plaies assez creuses ..."

"Vous nous auriez pris en surprise", lui dis-je. - "Oh mais vous pouvez attendre maintenant. Je t'avoue Hubert que je suis désolé du peu de raison des hommes, du peu de mérite ... Du ciel, l'agitation nocturne des grandes villes me paraissait une infâme promiscuité. Et comme Paris me semblait le Sodome et <sup>sic</sup> Gomorrhe de cette civilisation légère, je rêvais d'y installer le Jugement Dernier ..." Moi j'apercevais déjà l'Assemblée Nationale transformée en tribunal céleste, la Tour-Eiffel épée de Dieu dans Paris repentant ... Le Christ continuait: "En général les idiots sont irresponsables. Au fond ces diables d'hommes (sic) sont de remarquables pince-sans-rire et je me suis fait prendre."

Le Christ se vidait le coeur ce soir-là, nous continuions de marcher, passants obscurs dans un Paris trompeur. Au bout du Boulevard des Enterrés, nous avons pris le Pont de l'Inconséquence pour retraverser la Seine. Sous chaque réverbère il y avait un soupir, à chaque instant un désir surgissait de l'ombre. "Paris, me dis-je, c'est bien toi." Je m'emmitouflais du climat de Paris, capiteux, malin, sinueux: je me sentais revivre au "moins bien". Je retrouvais, avouons-le, ce vieux goût de perversité ...

"Allons, dis-je au Seigneur, finissons-en, faisons le Jugement Dernier. L'humanité est plus mûre que vous pensez." Mais il persistait dans sa conviction hautaine que nous n'en étions même pas à pouvoir offenser Dieu. "Tenez, Seigneur, prenez, moi ... je possède derrière moi tout un passé d'offenses, et avec cette série de gaudissements, je suis en mesure de continuer de travers. Cela ne vous suffit-il pas?" -"Tu plaisantes sans humour" me répondit-il. -"Je ne plaisante jamais, et tous les hommes me ressemblent là-dessus. Vous retardez le Jugement Dernier par pitié, et pourtant il y a longtemps que les hommes méritent un châtiment, et que Paris a perdu son innocence!" ...

Je m'emballais, j'étais lancé pour plaider notre âge adulte, pour plaider coupable ... Je trouvais insultant pour l'humanité que le Christ ne la trouve même pas prête au Jugement. "Tenez, Seigneur, de quoi me croyez-vous capable?" -"De dire des bêtises ..." -"Non. Je pourrais bien me jeter dans la Seine ... mais l'eau est infecte, et c'est mesquin, se suicider; ... je suis capable d'être vicieux, ou même de vous affronter!!!" J'étais à court d'insultes, n'empêche; je tenais à lui montrer ma force, mon insolence ... "Tenez, Seigneur, je suis capable de vous gifler ..." Le Christ m'a regardé avec étonnement, ou désolation, peut-être dureté, pitié, déception, amour; il me regardait avec une éternité de vie dans les yeux ...

"Tu n'en es pas capable", me dit-il. J'allais lever la main sur lui. "Je te le dis Hubert, tu es un pécheur de qualité et pourtant tu pêches bêtement, sans conviction, sans offense. Crois-moi, tant que les hommes pêcheront par coup de tête, je retarderai le jugement dernier ... car alors même leurs vertus seraient un coup de tête, mais dans l'autre sens."

J'étais retombé. Ma fierté d'homme mûr pour la vertu ou le péché, ... cela aussi un coup de tête! Ma profondeur, mes drames cinglants, mes dilemmes moraux, coups de tête, comme le reste! Mes blasphèmes ruminés pendant des mois, même chose ... Cette fois je réfléchissais sur ma force, sur moi, homme mûr, fort, puissant, clair.

Le Christ me demanda: "Passes-tu par Place Vendôme pour regagner ta chambre?" Je dis "Oui". Nous avons continué en silence. A Vendôme, nous nous sommes dirigés chacun de notre côté. Je me demande pourquoi d'ailleurs; j'aurais bien pu le suivre encore, il n'était pas si tard ... Quelques jours plus tard, je quittais Paris pour rien de mieux. Et je continue par coup de tête.

Hubert Aquin

RECHERCHE D'AUTHENTICITE

Q.L., vol. 33, no 36,  
2 mars 1951, p. 4, 6

Je n'ai jamais connu homme plus sensible aux contraintes que Gide. Il a vécu son enfance et sa jeunesse dans un milieu protestant où la contention tient lieu de vertu. Et cette première expérience de l'hypocrisie vertueuse semble l'avoir meurtri à un tel point que, toute sa vie, il rechercha la sincérité comme un prisonnier peut désirer l'air pur. Cette sincérité, ce libre épanouissement du moi, il la chercha sur les sables du Sahara, dans les aventures du désir; à l'art il demanda de le libérer, à la chair parfois, à l'amour ... Son désir de sincérité rencontrait partout duplicité, mensonges, contraintes. Gide repartait sur d'autres routes pour retrouver la pureté ...

Et si Gide retrouva jamais cette sincérité, c'est dans l'art. Les contraintes en art lui furent légères: en art seulement la liberté de l'homme est inconditionnée, sa sincérité respectée. Qu'on l'appelle dérivatif ou consolation, l'art fut pour Gide l'expérience la plus complète de la sincérité et de la liberté (" ... cette doctrine de l'art pour l'art, en dehors de quoi je ne sais point trouver raison de vivre").

On craint beaucoup la sincérité d'un homme. C'est chose encombrante, je sais, et qui ne se réduit pas à coups de contrainte. Mais c'est par la sincérité, par le mouvement spontané qu'on marche dans la vie: ceux à qui manque cette simplicité vivent en plein désert. Et, somme toute, vaut mieux être un peu à côté de la voie du fond du coeur, que "faire le bien" par contrainte. Et je me dis que la sincérité conduit son homme à faire le meilleur, et que celui qui étouffe sous la règle devient capable des pires revirements.

On repousse Sartre en disant que cette littérature ne correspond à aucun besoin ici au Canada, et que ses plantes ne sont pas faites pour notre sol ... ; d'accord. Mais on ne peut faire le même reproche à Gide: les problèmes de Gide sont éminemment nos problèmes ici dans Québec. Avouons-le, notre catholicisme n'est peut-être pas de meilleure qualité que le protestantisme que connut Gide. Nous aurions

justement besoin, pour vivifier nos croyances, de cette sincérité ...  
 Domage que Gide ne soit pas mieux lu, ici, car il aérerait notre  
 religion à volets clos. Il glisserait un peu d'inquiétude, sans doute,  
 mais de la sincérité dans notre armature religieuse. Gide, même,  
 correspond moins à un besoin des esprits en France qu'ici; et son appel  
 de sincérité, c'est chez nous qu'il aurait le plus sa raison d'être.

Il faut déblayer l'oeuvre de Gide pour n'y voir qu'un appel de  
 sincérité, dira-t-on. D'autres ont pu résumer Gide à son immoralisme,  
 à sa disponibilité, à son marivaudage spirituel ..., moi je retiens du  
 contact avec son oeuvre, ce drame central de la sincérité; et parmi ses  
 nombreuses soifs, celle qui m'a le plus frappé, le plus travaillé,  
 c'est sa soif d'authenticité. Il écrit dans son Journal: "Le seul  
 drame qui vraiment m'intéresse et que je voudrais toujours relater,  
 c'est le débat de tout être avec ce qui l'empêche d'être authentique,  
 avec ce qui s'oppose à son intégrité, à son intégration. L'obstacle  
 est le plus souvent en lui-même. Et tout le reste n'est qu'accident"  
 (3 juillet 1930).

Gide lui-même est resté en-deçà de l'authenticité qu'il cher-  
 chait; d'ailleurs l'aurait-il tant désirée s'il n'en avait pas tragi-  
 quement manqué? Toute son oeuvre appelle une perfection que sa propre  
 vie trahissait constamment ...

Mais sa vie, après tout, n'est qu'une des réalisations possi-  
 bles de son message d'authenticité, un des fiascos possibles, une des  
 approximations ... Et si Gide veut amener son lecteur à "être authen-  
 tique", pas un instant il ne lui suggère de vivre comme lui, Gide, a  
 vécu. "Un bon maître a ce souci constant: enseigner à se passer de  
 lui" (Journal, 22 mars 1922). Gide n'a jamais voulu exercer d'autre  
 influence que celle-là; ce n'est pas sa vie que Gide enseigne à son  
 lecteur, mais les leçons qu'il en a tirées, et qui permettront au  
 disciple d'approcher plus près de l'idéal que le maître n'atteignit  
 point.

Gide a cultivé toute sa vie une certaine disponibilité vis-à-  
 vis de tout, refusant tout choix qui confisquait sa liberté ... Je ne  
 vois dans cette théorie que l'égarement d'un bourgeois et je trouve  
 malheureux que Gide s'y soit bloqué. Du Bos raconte que Gide prenait



plaisir à citer cette phrase de Dostoïevsky: "On ne doit gâcher sa vie pour aucun but". Cette façon de ne pas employer sa vie, Gide en avoue le fiasco dans ce texte: "La vérité, c'est que, dès que le besoin d'y subvenir ne nous oblige plus, nous ne savons que faire de notre vie, et que nous la gâchons au hasard" (Feuillets, 1913). Ce texte, que vient corroborer un certain ennui qui se dégage du Journal de Gide, de cette existence pantelante de gratuité, souligne la détresse d'un être qui serait toujours en vacances d'engagement.

Le chemin que Gide a parcouru ne m'importe pas autant que le lieu qu'il voulait atteindre. S'il a erré en route, s'il a parfois dévié ou hésité, j'oublie cela, car je sais bien qu'il cherchait l'authenticité ... comme un homme se cherche lui-même. "Il faut plus de précaution pour délivrer son propre message, beaucoup plus de hardiesse et de prudence, que pour donner son adhésion et ajouter sa voix à un parti déjà constitué. De là cette accusation d'indécision, d'incertitude, que certains me jettent à la tête, précisément parce que j'ai cru que c'est à soi-même surtout qu'il importe de rester fidèle." (Journal, 25 décembre 1921).

Hubert Aquin

DERNIERES PAROLES

Q.L., vol. 33, no 37,  
6 mars 1951, p. 3

(Réactions de quelques personnes à la dissolution de l'AGEUM)

Hubert Aquin:

"Pour être franc et tout dire, je prévoyais qu'il se passerait de graves événements sur la montagne. Mais je n'aurais jamais imaginé vivre un cataclysme aussi fantastique. Malgré ma sincère affliction, j'ai ressenti une joie cynique à voir tous les gens effarés autour de moi qui suis friand d'émotions fortes et vives. Je respire un air de drame qui m'assouvit. Je ne connais rien de plus fécond et de plus humain qu'un malheur."

NOS FEUILLES DE CHOU

Q.L., vol. 33, no 38,  
9 mars 1951, p. 1

Les événements sont l'écume des choses.  
Mais c'est la mer qui m'intéresse.

Paul Valéry

Nous ne prétendons pas être meilleurs que nos confrères. Ni pire [sic] qu'eux d'ailleurs. Mais le journalisme amateur laisse un certain recul pour regarder le journalisme professionnel, et nous en profitons. Ce n'est donc pas cavalièrement que nous faisons notre petite revue de presse; comme nous nous méfions non moins de faire quoi que ce soit "en toute humilité", disons que ce sera à la pointe sèche.

Inutile de vous confier que nous aimons les idées. Stendhal voulait que le roman soit "un miroir qui se promène sur une grande route", fort bien. Mais en journalisme un miroir qui n'est pas un miroir intelligent et réfléchi est un pauvre miroir. On ne peut pas se contenter de répéter incessamment la réalité, il faut faire effort pour l'interpréter et la faire comprendre. Un journal qui se refuse à avoir des idées, qui ne veut jamais interpréter, opiner, prendre position ... se condamne à la stérilité. Dire les faits brutalement, sans préparation, ni souci de cohérence n'enrichit pas un lecteur moyen. Chaque événement qui se passe dans le monde a besoin, pour être compris, d'être replacé dans un ensemble d'autres faits qui le soutiennent et qui l'expliquent; sans ce contexte intelligible, l'événement isolé ne signifie plus grand chose. Se refuser d'interpréter le fait, c'est aussi refuser d'agir intellectuellement et spirituellement sur le lecteur, et le laisser à son désarroi ... Je viens de faire ici le procès de "La Presse".

Inutile de vous avouer maintenant que nous admirons "Le Devoir". Il éduque; fait penser, enrichit ... "Le Devoir" tente de donner les trois dimensions de chaque événement. Chaque fait est porté par un passé et engage un avenir imprécisable. Cette perspective du quotidien me semble indispensable pour comprendre ce qui se passe, ou du moins y réfléchir. Je ne comprends pas que tout lecteur ne désire pas percer

la surface des événements pour connaître les lames de fond; je ne comprends pas qu'on se satisfasse du récit des événements sans en demander l'explication. Le lecteur de "La Presse" enregistre quotidiennement une série de faits dont il n'éprouve pas la portée; le lecteur du "Devoir" est quotidiennement tenu éveillé par la réflexion sur ces faits.

Décidément nous sommes pour un journalisme progressif. Quelle misère quand, de lui-même, un journal s'empêche de penser, d'interpréter. Quelle misère, quand on a le peuple entre les mains, de refuser de l'éduquer. J'imagine qu'au Moyen-Age le peuple allait se renseigner et apprendre quoi penser au sermon du dimanche; aujourd'hui c'est au journal qu'on demande le pain quotidien intellectuel. Et si le journal refuse de donner cette bouchée de pensée, le lecteur reste sur sa faim, s'endort sur son ignorance: il sait que Plevén a démissionné mais il ne sait pas du tout quoi en penser, que les Américains ont fait ceci, mais qu'est-ce que cela signifie?

Le journal est responsable de la direction intellectuelle de ses lecteurs. On n'est pas un grand journal parce qu'on est abonné à plus ou moins d'agences de nouvelles, mais dans la mesure où on peut rendre compte avantageusement de cette tâche de direction et d'avancement intellectuels. En plus d'informer correctement, le journal doit agir sur les pensées de ses lecteurs, ou du moins les susciter ... Que cette maïeutique intellectuelle se fasse par l'endoctrinement, le tragique, l'humour, le didactique, le comique ou le sensationnel, ça c'est une question de méthode.

La vocation fondamentale du journal reste toujours la même: éclairer l'homme de la rue.

Hubert Aquin

COMPLEXE D'AGRESSIVITE

Q.L., vol. 33, no 39,  
13 mars 1951, p. 1

Quelques événements méritent qu'on les explique. Jeudi, le 1<sup>er</sup> mars, un léger éclatement d'humeur s'est produit à l'Université, un embryon de grève, disons, qui suggère d'importantes leçons pour les deux côtés de la médaille. Tout révolté qui a du flair dirait qu'il convient de regarder ce 1<sup>er</sup> mars, jour de colère, non pas comme un cauchemar, mais comme un signe.

Il serait quasi impossible de démêler tous les motifs qui se cachent derrière cette grève bouillonnante. Il semble clair, néanmoins, que l'histoire psychologique de chaque étudiant ait conservé de forts mauvais souvenirs de l'autorité, et qu'il y ait un peu de cette rancœur dans la grève du 1<sup>er</sup> mars. C'est comme l'enfant qui casse un pot pour protester qu'on ne s'occupe pas assez de lui, pour protester de sa présence, de son importance.

Aussitôt qu'on ne s'en occupe pas de façon évidente, tangible, l'enfant croit qu'on se fout de lui. Alors il crie, tape du pied, fait du chahut, dérange tout le monde, renverse ... , et se dit rageusement: "On ne pourra certainement pas me négliger cette fois ... "

Plusieurs psychologues m'ont confié que si on ne pouvait redonner confiance à l'enfant à ce tournant psychologique, c'en était fini de sa sérénité. Le caractère se renfroge, les esprits se referment à trois verrous et couvent malicieusement leur frustration. Ce travail intérieur peut durer longtemps; vient un moment, tout de même, où il faut une soupape, une occasion, quelquefois un prétexte, mais il faut que ça sorte: la déception s'est transformée en agressivité. Il y a eu Asbestos, il y a eu le 1<sup>er</sup> mars ... et combien de cas individuels qui ont filé en douce, ou se sont exilés.

L'agressivité qui existe de fait chez nous (je réfère toujours au signe mentionné) n'est pas facilement réductible. Je me demande parfois: "Qui fera la première concession? Nous accorderont-ils un fauteuil démocratique à leur conseil? ... voix aux chapitres qui nous regardent? ... plus d'importance? Ou, cela marchera-t-il à coups de

1<sup>er</sup> mars? ..."

Je n'ose prononcer le mot "révolution". C'est celui qui, pourtant, me vient à la bouche. Et je me rappelle cette phrase que l'ancien évêque de Toulouse avait glissé à un Canadien: "Mais, dites-moi ... à quand la révolte au Canada?" C'est un fait: nous n'avons pas encore passé notre 89, et le besoin s'en fait sentir parfois. Question de soupape ...

L'agressivité n'est pas maturité. Elle est une première façon de s'affirmer, une tentative pour briser la tutelle, pour faire sauter le trône, simplement par désir de justice. Soif d'égalité, encore. C'est dans la contradiction que l'enfant s'affirme, et l'agressivité est le premier pas vers la maturité. C'est bon signe quand un enfant proteste, il est même souhaitable, selon une certaine optique de l'éducation, que l'enfant proteste énergiquement, sans peur. La maturité suivra bien ...

Le 1<sup>er</sup> mars, notre vie psychologique a fait un pas. Et, comme on disait autour de moi ce jour-là, ce n'est pas le 30ième anniversaire de l'AGEUM que nous fêtons, mais le 10ième anniversaire de la Souscription.

Hubert Aquin

LES MIRACLES SE FONT LENTEMENT

Q.L., vol. 33, no 40,  
16 mars 1951, p. 1

La civilisation européenne se meurt, la civilisation américaine prend son élan. L'esprit européen n'avance plus, l'esprit américain ne sait plus où aller. Il existe entre cette fin et ce nouveau départ, entre le désespoir du vieillard et le désarroi de l'enfant, un point privilégié. Nous nous trouvons en effet au carrefour de deux mondes.

Situation privilégiée assurément: nous n'agonisons pas des maladies de la France, pas plus que nous nous confondons [sic] dans l'infantilisme américain. Nous sommes particuliers. Au début, cette situation d'entre-deux ne favorisait pas tellement l'esprit; en deux siècles, nous avons tiré parti de cet écartèlement, et nous avons maintenant conscience que notre état de carrefour nous est une richesse ... à exploiter.

Il existe pour les peuples, comme pour les individus, des moments privilégiés. C'est par une de ces merveilleuses injustices que s'est produit le "miracle grec": quelques guerres, un déplacement de peuple, rencontre de deux mentalités, une situation de carrefour ... etc. Ne vous attendez pas à ce que je crie au "miracle canadien"; je l'appelle, d'accord, mais, en ce moment, les produits de notre peuple sont flottants, pas encore à l'état universel. Jusque-là, nous avons bien écrit quelques romans, quelques pièces, mais remplis de canadianismes volontaires! Comme s'il fallait nous consoler d'être autrement que les autres. Il ne faut pas croire que nous exploitons notre particularité en parlant jargon, et en répétant "Maudit que c'est beau!" dans nos écrits. Notre richesse n'est pas dans cette exploitation d'ordre, je dirais, touristique. Notre richesse ... eh bien, je laisse à ce numéro de vous indiquer les principales veines.

Je ne dirai donc pas le "miracle canadien"; mais la "chance canadienne". Nous sommes portés par une tradition idéaliste et pris dans une mentalité pragmatiste, entre deux façons de voir la vie, deux modes de pensée, deux nuances de morale ... , c'est cela la "chance canadienne": une chance d'équilibre nouveau, chance de réaliser une

formule humaine imprévisible. Une chance à prendre, quoi!

Quelques-uns ont déjà tenté leur chance. Ce sont des courageux; plus tard on les appellera des pionniers, en ce moment on les considère comme des ratés. Il y a là de quoi tirer une des grandes lois de l'histoire: "C'est à coups de ratés qu'on forme un milieu". Je veux dire que les milieux ne se constituent jamais officiellement et au rythme des bonnes gens: les milieux se font par coups de tête.

Jusqu'à maintenant l'histoire de notre littérature est une suite de coups de tête plus ou moins éclatants. Continuons, me dis-je. Cela coûte cher d'être les "premiers venus", mais c'est plus passionnant.

Les hommes n'ont jamais dépensé tant de lucidité que pour observer le crépuscule d'un monde, ou la fin d'un âge ... ; ce que nous vivons maintenant est encore plus prodigieux: nous faisons un monde.

Hubert Aquin



LA POLITIQUE A L'AGEUM

Q.L., vol. 33, no 40,  
16 mars 1951, p. 2

Il y a des gens qui sont pressés de se prostituer. Je me méfierais d'une jeunesse qui se développerait autrement que dans un climat de libre épanouissement. Il est normal - à vingt ans - de rechercher ce qui épanouit, et non ce qui enchaîne.

Mais qu'à cet âge, précisément, des étudiants s'engagent d'eux-mêmes dans un parti politique, ou dans tout fief d'un parti, je trouve cela regrettable. Il se produit alors un biaisement [sic] sournois: l'esprit, qui normalement devrait n'être qu'ouvert, se bloque aux principes du parti, devient tendancieux: on attend d'un étudiant qu'il soit généreux, sans détour; il devient manigancé, homme de coulisses.

Personne ne viendra me dire que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes. Et s'il y a quelque chose à faire, qui le fera sinon les disponibles? S'il y a quelque honnêteté à insérer dans la politique, quelque propreté à imposer ... ce n'est pas en capitulant dès le départ qu'on y arrivera.

L'Université a pour fonction de former des citoyens libres, non pas des pantins de parti, ni de ces marionnettes qui dansent sous les doigts des politiciens. On appelle ça: se placer les pieds, mais je méprise cette façon de ne jamais avancer.

Je tiens encore à distinguer entre engagement et asservissement. De plus en plus je perds confiance en ceux qui monnaient si facilement leur idéal en un placement politique.

En ce moment l'AGEUM est en train de devenir une succursale de parti politique. On n'y discute pas en citant Valéry contre Claudel, saint Augustin contre saint Thomas, mais en citant le nom d'un député contre le nom d'un autre député. On ne jure plus en termes de valeur humaine, mais en termes de parti. Spontanéité de la vie de l'esprit, non; opportunisme politique. L'AGEUM n'est pas qu'imprégnée de politique; elle en est gonflée, elle en bave un peu partout.

Et nous pouvons continuer de parler d'Université libre ... ça grossira la littérature de paravent qu'on sert au reste du monde.

Hubert Aquin

# L'ORIGINALITE

Q.L., Le Cahier des arts et des lettres (supplément au Q.L.)  
vol. 11, no 14, 3 février 1966, p. 3

La première chose qu'on exige d'un écrit c'est qu'il soit original, donc - en quelque sorte - incomparable! Et cela va de soi: même les écrivains sont d'accord pour que leurs écrits, poèmes et romans, ne soient valables qu'en proportion directe de leur originalité. Bien franchement, je crois qu'il est temps d'en finir avec l'originalité, l'inspiration, le je-ne-sais-quoi de divin qui doit marquer d'un signe indélébile tout ce qu'on écrit, de la même façon qu'on en a fini avec la magie, le chamanisme, la sorcellerie et toutes les variantes de la "pensée sauvage".

Pourquoi faudrait-il écrire sous l'inspiration euphorisante des dieux morts et non pas tout simplement parce qu'on est payé à tant du mot, selon sa qualité et sa compétence? Bref, pourquoi faudrait-il être original et inspiré, quand il suffit d'exécuter proprement une commande qui rapporte une certaine somme d'argent? Ou alors, procédons autrement: si un texte est bon c'est \$ 10,000 (disons ...), si, par-dessus le marché, il est original, c'est \$ 13,000 (et cela inclut la prime au génie!). On peut même graduer subtilement la cotation d'originalité de l'écriture et le coefficient d'inspiration de chaque ouvrage, en utilisant une méthode scientifique pour établir la valeur au pair de l'intensité du souffle créateur.

Les textes inspirés, les ouvrages de génie sont comparables, en quelque sorte, aux moments privilégiés de la vie, dont le propre - comme on le sait - est d'accentuer le caractère intolérable de la vie. Autant je m'oppose fermement à la valorisation des présumés "instants privilégiés", autant je dénonce l'inspiration, le génie, le fétichisme de l'écriture et toutes les attitudes qui sacralisent ce qui est écrit et nous inclinent à combattre toute méthode de fabrication littéraire qui tendrait à faire du livre un produit de consommation comme les autres. Si, par exemple, l'industrialisation accrue s'est manifestée dans le domaine des revues illustrées, il n'en va pas de même de la confection des oeuvres fictives ou poétiques qu'on fabrique, de nos jours,

de façon pré-révolution-industrielle pour ne pas dire archaïque!

L'Originalité, c'est une sorte d'épiphanie imprévisible: à la limite, c'est une espèce d'esprit magique et capricieux. En transposant un peu, on peut dire que c'est analogue au mythe américain du puits de pétrole dans le jardin. C'est le gros lot, le coup de fortune, une sorte de "boom" mental qui est plus fort que l'être humain qui tient la plume.

Mais, pour prendre l'exemple du capitalisme, les tenants du puits de pétrole dans le jardin possèdent, dans 99 p.c. des cas, des jardins assez exigus, mais n'ont pas de puits de pétrole! La force du système capitaliste, toutefois, est telle que la seule possibilité d'en découvrir un, par hasard, en cueillant une rose, obnubile les pauvres jardiniers déficitaires. Il en va ainsi de l'inspiration avec un grand "i"; tous les jardiniers l'appellent et la désirent, mais seule une toute petite minorité en reçoit la tonsure. Ce sont les Rockefeller de l'écriture. Mais les Rockefeller - il faut se le rappeler - sont moins jardiniers que prospecteurs et financiers; de même que les meilleurs poètes sont moins écrivains du dimanche que les prospecteurs acharnés et méthodiques du langage.

L'inspiration et ses dérivés linguistiques sont des idiotismes survalorisés - des euphémismes, quoi - qui manifestent clairement que l'écrivain accepte de régresser en admettant qu'on ne le traite pas comme un travailleur tout simplement. La profession d'écriture, comme certaines valeurs minières assez suspectes, est sujette à des fluctuations inflationnaires: comme on dit à la Bourse, les valeurs littéraires ne sont jamais stables à la hausse et ne se redressent jamais. Elles sont excessives et leurs fluctuations fortuites, un peu comme les paris qu'on fait sur des chevaux dont on ne connaît que le numéro et qu'on ne verra jamais.

Hubert Aquin

2 - AUTRES ARTICLES TIRES DU QUARTIER LATIN

---

(utilisés ou cités dans la thèse)

MOT DE PÂSSE

Q.L., vol. 33, no hors série,  
22 septembre 1950, p. 1

Nous voici devant la table rase. Rien d'écrit, pas un mot, pas un geste: rien de trop encore. L'AGEUM est restée suspendue tout l'été, elle attendait; aujourd'hui elle s'ébranle comme si elle était toute neuve, fraîchement huilée ... Le président est un nouveau président, son conseil un nouveau conseil, leur programme un nouveau programme, leur enthousiasme ... ça c'est du nouveau!

Le "Quartier Latin", lui aussi, a oublié ses vieux habits; il a rejeté le poids du passé, n'en gardant que la leçon. Nous nous constituons sans passé, sans arrière-passé, sans hérédité; le présent est notre choix.

Nous proposons le "Quartier Latin" comme un miroir, et chaque carabin comme un narcisse dans l'AGEUM. Le miroir est bien net, frais lavé et en santé: nous ne sommes ni un miroir déformant ni un miroir fêlé. Quand l'étudiant lit le "Quartier Latin" nous voulons bien qu'il se retrouve tel qu'il est: les yeux rieurs, légèrement dépeigné, la cigarette au bec, le bec mal rasé, mais au fond un chic type capable de comprendre beaucoup plus de choses qu'il ne le laisse voir, un type qui ne demande qu'à s'intéresser à ce qui en vaut la peine.

Encore mieux qu'un miroir, le "Quartier Latin" sera un appel. La "voix dans le désert", mais un désert peuplé où la parole porte. L'Evangile, le Koran, le Martyrologue, l'Index, le Code civil et criminel de l'AGEUM, c'est nous. Nous indiquons, nous flairons; pour savoir où et comment passer une bonne soirée, quelle sorte de vins offrir, quelle cravate porter, comment se faire des amis, comment s'en débarrasser, pour tout cela venez nous consulter; nous avons un comité formé à cet égard. Nous sommes en plus le bottin spirituel de l'étudiant et de toute l'association. Ce que l'AGEUM dit, nous l'écrivons, ce que l'AGEUM fait, nous le pensons, ce qu'elle pense ... nous l'avons déjà pensé! Nous sommes le confident du carabin, l'ange de poche que tout étudiant doit garder pour faire son salut.

Par principe, le "Quartier Latin" doit parler: qu'il parle à

quelqu'un ou qu'il s'écoute parler, ça c'est une question de vocation. Ceci peut paraître simple, mais tout y est. Tous nos problèmes, toutes les misères antiques du "Quartier Latin" venaient de cette question: A qui parlons-nous? Nous avons trouvé.

Nous avons rencontré un type dans un tramway qui tentait de compenser son trajet par la lecture du "Quartier Latin", puis chez Valère nous en avons vu trois ou quatre ensemble qui scrutaient leur "Quartier Latin", qui semblaient attendre quelque chose ... Voilà. Le "Quartier Latin" c'est pour toi, lui, moi; chacun de nous pendant dix ou quinze minutes par semaine attend quelque chose du "Quartier Latin", un divertissement, un appel, un signe, une parole de communauté. Ce n'est pas beaucoup: mais nous n'avons pas d'autres tâche, ni de plus magnifique, que de parler comme ça, quelques minutes avec toi.

Voilà notre raison d'être.

Le Quartier Latin

GROUPES DE MENAGES

Q.L., vol. 33, no 4,  
13 octobre 1950, p. 4

Mon cher Aquin,

Vous connaissez trop bien l'abbé Llewellyn pour croire vraiment aux deux pages que vous me demandez. Résumer en soixante lignes l'action du Père auprès des ménages, ça s'fait pas, comme-dit la chanson.

Il faudrait d'abord vous raconter une histoire qui a sept ans déjà. Cela commencerait par une rencontre à la Petite Chaumière. Nous étions huit autour d'une table et le Père plaisantait avec tout le brio que vous lui connaissez. Il parlait d'un Club de Ménages, absolument fantaisiste d'ailleurs, qu'il fallait créer pour toutes espèces de raisons loufoques mais extrêmement importantes ...

Puis, dans la suite des mois, nous devions nous rendre compte que le Père avait caché, sous cette ébouriffante plaisanterie, un projet très sérieux auquel, depuis, nous n'avons guère cessé de travailler. Les Groupes de Ménages sont nés d'une inspiration Llewellyn, en ce sens très précis que le Père leur a insufflé un esprit.

Mais puisque je m'adresse à un public de célibataires, un mot d'explication sur cet esprit.

Une chose m'a toujours frappé chez le Père: son respect pour le réel et pour un certain aspect du réel qui se nomme "état de vie". Il est peu de prêtres qui savent adapter leur vocabulaire à une prédication conjugale. Il en est encore moins qui ont suffisamment médité sur l'état de vie matrimonial pour, en distinguer clairement, profondément, existentiellement les ressources et les embûches.

Nous n'avions pas à défendre devant lui la dignité chrétienne de notre vie de ménage; c'est lui au contraire qui nous en présentait une image très haute, de quoi nous faire honte de nos médiocrités. Et ce n'était pas un idéal abstrait: le Père avait un sens aigu de la vie familiale chrétienne et une psychologie étonnante qui devinait tout. Sa suggestion de réunir, sur une base d'amitié, des ménages attentifs aux problèmes spirituels rencontra tout de suite un accueil



enthousiaste.

Ce qui se passe dans nos groupes? Le travail que nous y faisons? Pourquoi les équipes continuent de vivre et de se multiplier? Il faudrait des pages pour l'expliquer clairement.

Mais je dirai pour résumer que nous tentons d'élaborer non pas sur le plan des discussions abstraites mais à même la vie quotidienne, à même nos joies et nos misères, une spiritualité de la vie conjugale, une façon simple quoique difficile de vivre chrétiennement.

Le Père nous a prêché des retraites de ménages qui éclairent encore nos vies. Avec son sens formidable du cérémonial et de la liturgie, il a établi dans ces groupes une atmosphère.

Cela restera, même après son départ. Avec l'exemple d'un grand désir de Dieu qui s'accompagne d'humour et l'exemple d'une charité intelligente comme on n'en rencontre pas souvent.

Je m'excuse, mon cher Aquin, de ces paragraphes à la diable. Il fallait vraiment votre invitation pressante pour me décider à écrire, aussi vite et aussi mal, de choses qui me tiennent tellement à coeur et d'un homme auquel je dois tout.

Avec toute mon amitié,

Gérard Pelletier

MISS QUARTIER LATIN. CONCOURS DE PERFECTION

Q.L., vol. 33, no 5,  
17 octobre 1950, p. 4

Le Quartier latin se fait un devoir de placer la charrue avant les boeufs, c'est-à-dire la beauté avant l'âge. En conséquence, nous instituons un formidable concours de perfection entre les jeunes filles universitaires. La jeune fille victorieuse sera couronnée MISS QUARTIER LATIN lors du grand bal de l'AGEUM, deviendra la coqueluche et la tuberculose de ce gala et recevra, en sus, d'innombrables prix (dont celui de présence).

Nous tenons à insister sur le caractère intellectuel de notre concours: le poids du cerveau de chaque concurrente sera minutieusement établi et ce facteur jouera beaucoup (ou peu, selon le cas), dans la balance du jury. Le dit jury sera formé comme suit (nous énumérons selon le degré d'impartialité):

Juge en chef: L'exécutif de l'AGEUM;

Arbitre des lignes: Le directeur du Quartier latin;

Juge des qualités morales: Louis-Georges Carrier, directeur  
du Théâtre;

Juges des qualités mentales: Deux membres de l'équipe du Q. l.,  
soit J. Perrault et M. Blouin;

Juge des détails: Fernand Delhaes;

Juge de l'ensemble: Denis Lazure.

Les autres membres du jury seront, bientôt, choisis au hasard et purement fictifs. Pour participer à ce concours, il suffit d'être jeune fille et d'étudier à l'Université de Montréal. Quant au reste nous sommes très exigeants mais compréhensifs toutefois.

Ce concours est sérieux, malgré le chef des nouvelles lui-même.

Nous vous tiendrons au courant des détails d'inscription et d'élimination dans notre prochain numéro. D'ici-là, réfléchissez bien, demandez conseil à vos parents. En attendant, le Quartier latin prépare la plus grande épreuve de compétition intellectuelle jamais établie pour des jeunes filles d'Université.

MISS QUARTIER LATIN incarnera notre idéal d'étudiante.

(article non signé)

MISS QUARTIER LATIN. CONCOURS DE PERFECTION

Q.L., vol. 33, no 6,  
20 octobre 1950, p. 1.

Toute jeune fille désirant participer à notre concours de perfection devra faire parvenir aux bureaux du Quartier Latin, sous une même enveloppe:

- primo: ses détails biographiques et étymologiques
- secondo: une photo (développée à la Pharmacie Montréal ou non)
- tertio: une page de composition française sur un des deux sujets suivants: "Pourquoi je suis à l'Université" ou encore: "Ce que j'ai de plus précieux". Ce dernier sujet, plus subtil à traiter, piège à toutes les vanités féminines, sera jugé en proportion de la difficulté.

Les enveloppes seront dépouillées dans la plus absolue discrétion, par un comité-jury:

Nous ne promettons pas la gloire mondiale à notre Miss Quartier Latin, mais la renommée universitaire la plus grande ... un poste honorifique au "Quartier Latin", un rôle décoratif (sinon plus) dans la revue Bleu et Or, un couronnement au Gala de l'AGEUM et l'honneur de représenter par ses qualités intellectuelles, sa personnalité et son charme la jeune fille universitaire idéale, le prototype accompli de l'étudiante.

Adresser vos lettres:

Le Quartier Latin  
Université de Montréal  
2900 Blvd. Mont Royal

(article non signé)

LE Q.L. CHANGE SON FUSIL D'EPAULÉ

Q.L., vol. 33, no 7,  
24 octobre 1950, p. 1

... mais c'est pour favoriser une meilleure détonation. De chef des nouvelles, Marcel Blouin devient rédacteur en chef; de rien, Jean-Paul Ostiguy devient chef des nouvelles. C'est de la génération spontanée! Plutôt, c'est du meublage: nous avons remplacé les objets déplacés, et nous en avons remplacés. Dans cette ligne de prompt rétablissement, Vianney Therrien devient secrétaire à la rédaction.

Tentons maintenant d'énumérer l'équipe au complet: directeur, rédacteur en chef, chef des nouvelles ... bon ça va; directeur-adjoint, Jacques Perrault; secrétaires à la rédaction, Claude Chartrand et Vianney Therrien; chroniqueurs des spectacles, Louis-Georges Carrier et André Payette; chroniqueur artistique, J.-Claude Lacombe; chroniqueur des concerts, Michel Vermette; chroniqueur sportif, André Trudelle; hockey, André Laroche. Rédacteurs: Georges Lahaise, Lucien Pépin, Gilles Duguay ... et trois mille étudiants.

Ce dernier membre est décidément le pilier de notre équipe, le reste on s'en fout.

Le Quartier Latin reste toujours disponible pour ceux qui osent s'exprimer. Nous recevons, par principe, tout. Beaucoup sont appelés, peu seront publiés; mais cela, en vertu de la sélection naturelle qui permet au Quartier Latin de n'être que le meilleur. Hors du meilleur, point de salut! Voilà notre théorie favorite.

Nous invitons chaque étudiant à venir chasser le meilleur avec nous; apportez vos textes, qu'ils soient charade ou profession de foi. Apportez n'importe quoi d'intéressant, nous en feront de l'unique, du sensationnel, du meilleur. A partir de ce jour, nous déclarons le Quartier Latin "ville ouverte" ... aux collaborateurs.

La Direction

CENSURE LEVEE

Q.L., vol. 33, no 9,  
31 octobre 1950, p. 1

Le monde entier apprendra avec stupeur la nouvelle de l'abolition de la censure exercée sur le QUARTIER LATIN. Déjà toutes les agences de presse manifestent une grande nervosité, des conseils sont convoqués, des commentaires sont en gésine dans les cerveaux.

Rien n'y fera. Malgré les plus noires prédictions, malgré les dénigreurs et les haut-parleurs, la censure, contre toute attente, ne gênera plus les collaborateurs du QUARTIER LATIN. A tout considérer, beaucoup perdent à ce changement car la censure était pour plusieurs, la plus irréfutable excuse à leur apathie.

D'autres y verront un je ne sais trop quoi d'incorrect, de louche, d'inquiétant. Ils imagineront quelque anguille sous la roche. Ils prendront devant l'abolition de la censure une attitude rétive et incrédule. Les messieurs frileux avoueront: "Je redoute une conspiration derrière la levée de la censure. Non! Il reste trop dangereux d'écrire au QUARTIER LATIN. Je préfère, ... oui, je préférerais ...". Adieu, les textes!

Pour nous, nous savons gré à Monseigneur le Recteur d'avoir levé la censure avec tout le tact et l'adresse qu'exigeait une telle mesure. Sa censure, à bien y songer, fut loin d'être draconienne, et si nous avons revendiqué pour la liberté, c'est moins à cause de l'exercice trop despotique d'une censure que parce que nous croyons à nos droits et tenons à sauvegarder certains principes.

Désormais, deux modérateurs, aussi bons amis des Carabins qu'aviseurs lucides et compréhensifs, reliront les textes un tantinet tendancieux et mal séants. MM. Lortie et Mayrand, ont, à cette fin, été nommés conseillers.

Ne pas croire qu'il s'agit là d'une censure masquée, nous en jurons sur notre liberté reconquise.

Nous imaginons bien que Sandro n'en croira pas ses yeux, et que mystifié, soupçonneux, il nous demandera: "Mais est-ce bien vrai? Mgr

Maurault a aboli la censure?" - Nous lui répondrons avec grand plaisir: "Hein! c'est pas du chiqué, ça, mon petit!"

Ce pauvre Sandro en aura le coeur gros, mais nous, nous en avons le coeur léger.

La Rédaction

MISE AU POINT

Q.L., vol. 33, no 10,  
3 novembre 1950, p. 3

Nous croyons devoir clarifier l'attitude du Quartier Latin dans le présent débat sur FNEUC. On nous accuse de partialité, on chuchote que nous sommes enrôlés sous un drapeau.

Qu'il soit donc bien entendu que notre plus grande préoccupation au sujet du "problème numéro un" est de traduire l'opinion des étudiants et d'informer fidèlement nos lecteurs. Nous nous voulons honnêtes. Nous évitons, comme on évite un péché, de laisser paraître l'opinion du journal sur la question.

Mais, en ce rôle d'impersonnalité, il a pu nous arriver de mal interpréter certaines communications imprécises. Ainsi avons-nous affirmé à tort que le secrétariat serait à Ottawa et ce, dans le but de travailler auprès du gouvernement pour obtenir l'aide fédérale en éducation.

A la demande de Denis Lazure, nous nous empressons de rectifier: les locaux du secrétariat seraient établis de préférence à Toronto ou Montréal. De plus, le rôle du secrétariat ne consisterait pas à exercer certaine pression auprès du gouvernement.

Voilà ...

La Rédaction

REPONSE A UNE LETTRE SUR RODIN

Q.L., vol. 33, no 12,  
14 novembre 1950, p. 3

Nous respectons votre indignation, mais croyez néanmoins que la photo du Baiser de Rodin ne fut pas placée là pour épater ou choquer des gens comme vous. En art, tous les nus ne sont pas nécessairement lubriques. L'expression du réel n'est pas condamnée d'avance à aucune déformation, sinon par préjugé de la part du spectateur. L'Eglise a compris cela; elle a accepté Michel Ange, elle l'a même adopté un peu. Le nu de Michel Ange et celui de Rodin sont aussi vrais l'un que l'autre, aussi purs ... Retenez cette parole de Saint Paul: "Tout est pur pour ceux qui sont purs". Alors ... purifions-nous, purifions notre regard. Comprendre la beauté de la vie, c'est un privilège qui se mérite.

La Direction



LE "MCGILL DAILY" SUSPENDU

Q.L., vol. 33, no 14,  
17 novembre 1950, p. 1

Le McGill Daily ne paraît plus! A l'heure où nous écrivons ces lignes, les locaux du McGill Daily respirent la désolation et la solitude. Tout est désert, tout est muet. C'est la mort de la pensée anglaise à Montréal...

L'affaire s'est produite lorsque notre confrère a publié un article annonçant de façon fort alléchante la danse de charité qui avait lieu samedi passé. L'invitation à la danse promettait aux étudiants force divertissements terrestres dont le vin, la femme (bien entendu), les chansons et les "gambling games ...". Citons le McGill, édition du 10 novembre:

"Dancing, gambling games and drinking will headline this event: Dancing will be to the music of Bix Belair and his orchestra in the Ballroom. Bix plays nightly at the Bellevue Casino. Dancing will continue throughout the evening.

All students will be given a chance to try their luck and make their fortune at the gambling games in the Reading Room. The committee feels that the students will be attracted to the Hoop-la game. This game is the one in which hoops are thrown on wooden pegs. A slight change has been made here however, because human legs belonging to even real human females will take the place of the unromantic wooden pegs. Three girls will donate their net-stockinged ankles, calves and thighs.

Some other games will include Chuck-Luck and Crown and Anchor. These are spinning 'wheels of fortune' in which the person who picks the lucky number wins. 'Over seven and under seven' is a dice game where the player gets even money on numbers below or above even and two to one odds on the number seven."

---

D'où l'on voit que Pax aurait encore fort à faire s'il veut purifier la cité de Maisonneuve. Mais pour revenir à nos moutons, disons que, à la suite de cette incontinence journalistique, le Comité

de discipline de l'Université McGill, réuni d'urgence, a suspendu Boris Gardawsky, président des étudiants de McGill, John Scott, directeur du McGill Daily, Jim Cartier et Doug Campbell. Point de directeur, point de journal. C'est pourquoi, aujourd'hui, hier, notre courrier ne nous apportait pas la feuille de nos amis d'outre-montagne.

Toutefois, la procédure a péché contre les règlements du comité de discipline. En effet, selon la constitution, il y a des étudiants qui doivent siéger aux caucus du comité de discipline. Or, à la réunion convoquée pour les causes sus-mentionnées, aucun étudiant n'a été invité à délibérer. La suspension (?) des quatre mauvais garçons serait illégale, donc.

Enfin, c'est le Sénat de l'Université McGill, assemblée très sérieuse, qui décidera du sort des malheureux suspendus. Nous espérons qu'ils auront la vie sauve ...

Ce qu'il fallait voir dans l'article de Harvey Sigman, c'était surtout l'humour. "Oculos habent et non videbunt."

La Rédaction

LES JOURNAUX MONTELAIS ET MISS QUARTIER LATIN

Q.L., vol. 33, no 20,  
9 décembre 1950, p. 3

Ce qui se passe sur la montagne intéresse la population. Les journaux français s'en doutent et les journaux anglais le savent. "The Standard" a publié, samedi, un article consacré à l'avènement de notre reine: Miss Quartier latin. Le reportage élogieux racontait comment et pourquoi Réjane a été choisie. Il racontait aussi la discussion engagée par le directeur du QL avec le journaliste du "Standard", discussion à propos d'une photographie de Miss Quartier latin. Alors que les représentants du "Standard" désiraient une photo "genre miss et tout ce qui suit", H. Aquin tenait pour une photo vraiment honnête, c'est-à-dire une photo qui reflétât ce qu'est en vérité notre Miss, Pas Rita Hayworth mais une étudiante ...

Nous étions heureux et surpris à la fois de l'initiative du "Standard". Heureux, car cette publicité n'est certes pas mauvaise. Surpris parce que c'était un journal anglais qui, le premier, s'intéressait à cet événement étudiant. Les journaux français ont suivi, il est vrai. Nous invitons toutefois nos confrères de langue française à ne pas réprimer leur curiosité ... Nous la considérons comme une marque de solidarité.

Nous remercions le "Standard", le "Canada" et la "Patrie" d'avoir fait connaître Miss Quartier latin. A l'avenir, si les journaux veulent des primeurs, que l'un des reporters signale AT.9616 ou EX.6561. On leur dira "quid novi" ...

La Rédaction

MacARTHUR N'AURAIT PAS LA MER A BOIRE!

Q.L., vol. 33, no 28,  
2 février 1951, p. 1

Dans le "Quartier latin" du 26 janvier, M. Hubert Aquin affiche son opposition à l'intervention des Nations Unies en Corée. Il se montre navigateur inconnu naviguant sur une mer inconnue.

Un bon historien se préoccupe premièrement des faits, avant d'attaquer un individu ou un peuple. Sur le sujet de la Corée, l'auteur dit: "Si les Américains avaient, en toute civilité, attendu d'être invités pour aller visiter la Corée, tout aurait été bien; ils ont voulu précéder une invitation qui maintenant est à jamais repoussée."

Les faits sont les suivants: En juin 1950, il existait la Corée du Nord et la Corée du Sud. Le 25 juin, les armées communistes Nord-Coréennes envahirent la Corée du Sud. Le 26 juin, le Président de la Corée du Sud, M. Syngman Rhee a fait appel au Conseil de Sécurité des Nations-Unies, dont le rôle principal est de maintenir la sécurité collective dans le monde entier. La journée même le Conseil décida d'intervenir et demanda aux Nations-Unies de l'aide militaire pour les Sud-Coréens. Le 27 juin, des troupes américaines quittèrent le Japon pour intervenir, sur la demande des Nations-Unies.

Il faut voir ici qu'un principe est en jeu: celui de la sécurité collective. Même les orientaux, en général, admettaient, au moment de l'attaque, que les Nord-Coréens avaient tort. M. Nehru, un asiatique renommé, déclara, à Nouvelle-Delhi, peu après l'attaque, que les Nord-Coréens étaient des agresseurs. Tous étaient du même avis. Et maintenant, parce que les Communistes Chinois interviennent et qu'ils sont plus puissants, les Nations-Unies se retireraient? Ils seraient des lâches et l'organisation partagerait le tombeau de la Société des Nations.

Quoiqu'on pense d'un individu ou d'une nation en particulier, si nous sommes pour les Nations-Unies et leurs principes, il faut être prêt à faire des sacrifices pour les défendre.

N'oubliez jamais, M. Aquin, qu'un agresseur est un agresseur, qu'il soit gros ou petit.

Roger A. Côté, Méd. I

## TABLE DES MATIERES

|                                                                     | <u>PAGE</u> |
|---------------------------------------------------------------------|-------------|
| <u>ARTICLES DU QUARTIER LATIN</u> . . . . .                         | 1           |
| 1 - <u>Articles d'Hubert Aquin dans le Quartier latin</u> . . . . . | 2           |
| "Messe en gris" . . . . .                                           | 3           |
| "Les fiancés ennuyés" . . . . .                                     | 5           |
| "Pèlerinage à l'envers" . . . . .                                   | 8           |
| "Envers de décor" . . . . .                                         | 12          |
| "Histoire à double sens" . . . . .                                  | 14          |
| "Mémoire sur les annonces" . . . . .                                | 17          |
| "Eloge de l'impatience" . . . . .                                   | 19          |
| "Dieu et moi" . . . . .                                             | 21          |
| "L'enfer du détail" . . . . .                                       | 24          |
| "Discours sur l'essentiel" . . . . .                                | 26          |
| "Ma crèche en deuil" . . . . .                                      | 29          |
| "Le jouisseur et le saint" . . . . .                                | 31          |
| "Pensées inclassables" . . . . .                                    | 33          |
| "Tout est miroir" . . . . .                                         | 34          |
| " "Le Corbeau" " . . . . .                                          | 37          |
| "L'équilibre professionnel" . . . . .                               | 38          |
| "Tramways!" . . . . .                                               | 40          |
| "Le Christ ou l'aventure de la fidélité" . . . . .                  | 42          |
| "Bouillabaisse en deux couleurs et dix-neuf tableaux" . . . . .     | 45          |
| "Sermon d'avant-garde" . . . . .                                    | 49          |
| "Son témoignage" . . . . .                                          | 50          |
| "Encore sur l'aide fédérale" . . . . .                              | 52          |
| "L'un et le multiple" . . . . .                                     | 53          |
| "Sur le même sujet, L'écrivain est-il responsable?" . . . . .       | 58          |
| "Le dernier mot" . . . . .                                          | 60          |
| "Mise au point avec le "Haut-Parleur" " . . . . .                   | 62          |
| "L'Assomption "Verité implicitement révélée" " . . . . .            | 64          |
| "Précisions sur une note du "Devoir" " . . . . .                    | 66          |

|                                                                  |         |
|------------------------------------------------------------------|---------|
| "Massacre des 5 innocents" . . . . .                             | 68      |
| "Mais tout de même ..." . . . . .                                | 70      |
| "Vouloir la paix!" . . . . .                                     | 72      |
| "La science ou l'amour?" . . . . .                               | 73      |
| "Europe 1950" . . . . .                                          | 74      |
| "Une recherche de la fraternité" . . . . .                       | 76      |
| "Le Q.L., premier coureur" . . . . .                             | 78      |
| "Drôle de bilinguisme" . . . . .                                 | 81      |
| "J'ai la mer à boire" a dit MacArthur" . . . . .                 | 82      |
| "Procès de François Hertel" . . . . .                            | 85      |
| "Enfin, l'aide fédérale ..." . . . . .                           | 86      |
| "Rendez-vous à Paris" . . . . .                                  | 87      |
| "Recherche d'authenticité" . . . . .                             | 90      |
| "Dernières paroles" . . . . .                                    | 93      |
| "Nos feuilles de chou" . . . . .                                 | 94      |
| "Complexe d'agressivité" . . . . .                               | 96      |
| "Les miracles se font lentement" . . . . .                       | 98      |
| "La politique à l'AGEUM" . . . . .                               | 100     |
| "L'originalité" . . . . .                                        | 102     |
| <br>2 - Autres articles tirés du <u>Quartier latin</u> . . . . . | <br>104 |
| (utilisés ou cités dans la thèse)                                |         |
| "Môt de passe" . . . . .                                         | 105     |
| "Groupes de ménages" . . . . .                                   | 107     |
| "Miss Quartier latin. Concours de perfection" . . . . .          | 109     |
| "Miss Quartier latin. Concours de perfection" . . . . .          | 110     |
| "Le Q.L. change son fusil d'épaule" . . . . .                    | 111     |
| "Censure levée" . . . . .                                        | 112     |
| "Mise au point" . . . . .                                        | 114     |
| "Réponse à une lettre sur Rodin" . . . . .                       | 115     |
| "Le "McGill Daily" suspendu" . . . . .                           | 116     |
| "Les journaux montréalais et Miss Quartier latin" . . . . .      | 118     |
| "MacArthur n'aurait pas la mer à boire!" . . . . .               | 119     |
| TABLE DES MATIERES . . . . .                                     | 120     |

Joanne Whalen

"HUBERT AQUIN AU QUARTIER LATIN"

M. A. Lettres françaises

### RESUME

Hubert Aquin aimait bien surprendre, créer un peu de mystère et obliger le lecteur à s'adonner à une sorte de décryptage de textes à plusieurs dimensions. Il a en un sens jeté les bases de son propre mythe, mythe que la critique a bien nourri, même de son vivant, un peu comme si la littérature québécoise avait besoin d'un monument. Soit. Mais il ne suffit plus de parler du Grand Aquin et de considérer son oeuvre comme un temple sacré. Il faut aussi essayer de comprendre réellement ses écrits et de les apprécier à leur juste valeur, ce dont ils ne manquent certes pas, ni d'intérêt.

Dans cette entreprise, les textes de jeunesse de l'auteur prennent une importance toute particulière: peu connus de la critique et du public et peu accessibles, ils sont tout désignés pour une étude objective, et permettent de découvrir H. Aquin sous un nouvel éclairage.

La thèse se propose donc d'analyser les textes que H. Aquin a publiés dans le journal des étudiants de l'Université de Montréal, le Quartier latin, de 1948 à 1951, c'est-à-dire à l'époque où il y étudiait. Par une analyse de ces textes et, là où cela est possible et pertinent, des circonstances et du contexte socio-politico-culturel entourant leur rédaction, on essaiera d'esquisser un portrait du jeune intellectuel à l' "âme livresque" qu'était H. Aquin à cette époque. L'objet sera en quelque sorte de décrire la naissance d'une pensée, de dresser un tableau, un bilan des préoccupations de H. Aquin, de ce

qu'il dit et parfois ne dit pas en tant que collaborateur et directeur du Quartier latin.

La nature du corpus appelle une méthode d'analyse thématique-chronologique: les grands thèmes ou plutôt les grandes préoccupations présentes dans cet écrits seront regroupées par champs pour ensuite être analysées dans une perspective chronologique. Cela permettra d'identifier certains intérêts de H. Aquin au cours de cette période, de définir l'évolution de ses idées à la lumière du contexte social, politique et culturel, et de voir quels auteurs il lisait et citait.

Compte tenu du peu de recul que nous pouvons avoir actuellement face à l'oeuvre et de l'impossibilité où nous sommes d'accéder à nombre de "documents Aquin", il est plus honnête de laisser parler l'oeuvre même, de laisser son contenu et l'époque qui entoure l'écriture l'éclairer.

Il a fallu en quelque sorte essayer de mettre de côté l'idée que nous avons pu nous faire de H. Aquin et de son oeuvre au cours des années pour pouvoir aborder ses premiers écrits avec un regard neuf, évitant soigneusement de lire les premiers textes à la lumière des romans écrits quinze ou vingt ans plus tard.

Nous avons voulu aborder les textes que H. Aquin a publiés dans le Quartier latin comme une entité, un corpus autonome et démontrer ce qui en fait l'intérêt. Non pas créer un nouveau personnage, différent de celui du mythe, mais pour découvrir un H. Aquin qui en est à faire ses premières armes. L'écriture de ces premiers textes est



certes fort différente de l'écriture romanesque; les préoccupations le sont forcément aussi, mais certains textes annoncent timidement le brillant architecte-romancier que deviendra Hubert Aquin.

Pour H. Aquin, l'époque du Quartier latin a constitué une espèce de "trip" profondément narcissique d'où il n'est jamais réellement revenu. Nombre d'articles qu'on y lit et toute son oeuvre ultérieure nous peignent un personnage qui n'en finit plus de se trouver diablement intéressant. Et ce Narcisse a besoin d'un public: c'est pourquoi il écrit. C'est de l'exhibitionnisme au deuxième degré.

Rien ne le fascine autant que lui-même et cela est d'autant plus évident dans ces écrits de jeunesse que le jeu est à peine camouflé et peu raffiné; nous sommes encore bien loin de la subtilité et de la grande complexité de l'oeuvre romanesque.

Cette thèse part donc à la découverte du jeune étudiant, "journaliste" et penseur, et veut exposer un visage à peine connu d'Hubert Aquin.